IMPRESSIONS

DE NATURE ET D'ART

Il a été tiré dix exemplaires sur papier de Hollande.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Mme ALPHONSE DAUDET

IMPRESSIONS

DE NATURE ET D'ART

DAUDET (Madame Alphonse). I
Paris, Charpentier, 1879 ; in-12, véli
rouge encad. les plats, initi. les A. D.
au centre du premier plat, dos orné,
l'époque).

Édition originale. *Un des 10 exemplaire*
envoi autographe à Alphonse Daudet : « Au ch
Reliure au chiffre d'Alphonse Daudet.

bleu foncé,
non rog., (
Édition
Un des
sa main la
De la l

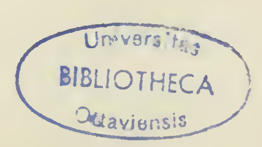
4378. COURTI
s.d. (1890).

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879



L'ENFANCE

D'UNE PARISIENNE

LES FÊTES

A mon cher mari.

Rien n'est doux comme les enfances heureuses dans les familles pleines de traditions, où les béguins des jeunes mères, soigneusement conservés, entourent de leurs dentelles un peu jaunies le visage rose des derniers venus ; où l'on habite trente ans de suite les mêmes maisons, en gardant tous ses amis, en célébrant toutes les fêtes.

Les fêtes ! au fond de la mémoire un peu obscure, ces jours de joie et de repos restent bien dans cette solennité apparente que leur donnent la famille assemblée, les toilettes très parées et la table chargée de fleurs. Toute ma vie, je crois, j'aimerai le dimanche, parce que je lui dois les grands bonheurs de mon enfance. Dans ce temps, je me figurais chaque jour de la semaine comme un casier très rempli, le père occupé, la mère travailleuse, mes devoirs à faire, tant de choses à apprendre ! Il y avait là tout le fouillis de mes cahiers de

classe, encore troubles pour ma petite intelligence, et la sévérité d'un uniforme.

Le dimanche éclatait au milieu de ces petites cases noires, brillant de lumière, vaste de l'attente, de la surprise et des bonheurs inconnus qu'il me réservait. Pour augmenter ma joie, j'allais jusqu'à m'imaginer le dimanche des autres. Ainsi, le linge blanc des enfants d'ouvriers, leurs figures fraîches, débarbouillées, épanouies de joie comme la mienne, me paraissaient la plus charmante manifestation de leur dimanche à eux.

Encore aujourd'hui, Noël, le jour de l'an me font battre le cœur. J'éprouve toujours du plaisir à manger des crêpes le mardi gras, à réunir dans un gros bouquet le buis vert des Rameaux et les premières jacinthes promenées dans ces petites voitures à bras si gaies à voir en mars, quand elles longent les trottoirs encore humides des pluies d'hiver, avec un balancement de branches, un étalage de couleurs fraîches et des parfums de fleurs mouillées.

Pour moi, toutes ces superstitions d'enfant, cet à-part où la vie se mêle aux contes de fées, tient dans une vieille maison noire, obscurcie l'hiver par les brouillards de la Seine. Les fenêtres très hautes, drapées de rideaux verts, les balcons de fer ouvragé et noirci faisaient face à un vieux monument plein de mousse, orné de statues qui gre-

lottent et de plaques de marbre noir où sont gravés des mots latins. Sur les grands toits de la petite cour, sur la vieille fontaine, les doigts des statues, des quantités de moineaux francs attirés par la tranquillité du vieux quartier voletaient en suivant le soleil oblique et rare.

Ce devait être une maison triste, et cela me semblait un paradis. J'étais comme charmée par l'ancienneté de tout ce qui m'entourait : les grandes bibliothèques voilées de soie verte, cette sévère couleur de bureau faite pour les longs travaux et les yeux fatigués, la pendule Empire, puis parmi les tableaux accrochés au mur une petite Diane poudrée, le croissant au front comme une coiffure de bal, et qui, toute jeune, avec son air antique, me plaisait comme le sourire rajeuni d'une grand'-mère. Tout cela, jusqu'aux moindres coins, m'est resté dans la mémoire, solennisé par le silence de la rue froide, par la tranquillité endormie des logis de gens âgés..

Eh! bien, dans cette maison silencieuse, où le bruit de nos petits pieds s'assourdissait sur de chauds tapis, les jours de fête avaient un épanouissement, un rayonnement que je n'ai jamais plus retrouvé depuis. Les yeux fermés, je vois encore la longue table telle qu'elle était disposée, tous les enfants ensemble au même bout, les tout petits avec les grands-parents, les mêmes rubans clairs

noués sur les petites têtes frisées et dans les hautes ruches des bonnets de grand'mères. Si je me souviens bien, c'était là la douceur, la vraie gaieté de la fête. Le reste des convives pensait peut-être à autre chose, mais à ce coin de table il n'y avait plus de préoccupations, ou il n'y en avait pas encore. D'ailleurs je n'ai jamais vu les rires fous des enfants mieux compris, mieux savourés que par les vieillards.

Tout nous était joie, le feu clair, les hautes lampes, le linge satiné où les fleurs mates avaient des raideurs de vie, les pommes d'api éclatant dans la mousse verte, et nos petites figures reflétées au miroir net de l'argenterie. Pourtant, l'heure du coucher sonnée depuis longtemps à la vieille pendule, nos rires devenaient moins bruyants. Il y avait comme un nuage épandu sur la table où le dessert dressait ses colombes en sucre et les couleurs vives des confiseries. Les petits yeux frottés du poing, écarquillés pour mieux voir, se rouvraient tout à coup, saisis par le bruit du repas.

La fête, cette belle fête, attendue, désirée si longtemps, s'effaçait déjà avant de finir, et se terminait dans une sorte de rêve ; on s'en allait, passé de main en main, avec de tendres baisers sur les joues. Du départ on ne se rendait compte que par une suite de sensations connues, la chaleur des vêtements soigneusement enroulés, la secousse de

l'escalier descendu, la fraîcheur vive de la nuit et de la rue pour aller jusqu'à la voiture ; enfin le bercement d'une longue course qu'on aurait voulu voir durer toujours, et le bien-être profond de ce grand sommeil sans rêves qui prend les enfants en pleine vie sans leur donner le temps d'achever leur sourire...

MES POUPÉES

Je me souviens encore de ma première poupée, une superbe poupée trop grande qui me faisait peur. Elle avait pourtant des cheveux bouclés, des yeux brillants, une jupe de soie qui laissait découverts deux petits pieds chaussés de bas à jour et de souliers à bouffettes. Après l'avoir bien admirée, je l'avais mise au fond d'une armoire, dans le désordre des vieux joujoux, les deux bras étendus, et ses yeux si vivants tournés contre le mur. De temps en temps je la regardais, puis je la remettais vite dans sa cachette sans pouvoir m'habituer à lui parler ni à jouer avec elle.

Après j'en eus beaucoup d'autres, des poupées mal peintes qui perdaient leurs joues roses à la moindre goutte d'eau. Quels désespoirs ! La poupée lavée, déteinte, et mes doigts rouges de ses fraîches couleurs. On me consolait alors : « En séchant cela reviendra. » Et dix fois par jour, avec un grand remords, j'allais voir la petite victime, appuyée soigneusement à une chaise, fixant dans

le vide son regard résigné. Une tache blanche qui ressemblait à une larme mal essuyée la défigurait d'un côté ; j'avais le cœur gros pour longtemps. A traîner sur les tapis, à tomber des tables, à dormir sous les tabourets, la poupée achevait de s'abîmer ; les yeux bleus se fendaient, la bouche perdait son joli sourire, les bras leur geste arrondi ; mais si quelque jour de fête m'apportait une poupée nouvelle, l'autre, avec sa tête recollée, ses bras recousus d'un peu de fil, restait la favorite. Cette préférence ressemblait à un attendrissement, comme si toutes ses meurtrissures me rappelaient de bonnes journées de jeu et mes désespoirs faciles à chaque nouvel accident. D'ailleurs, je n'avais pas encore de coquetterie, seulement la tendresse inexpérimentée, un sentiment de l'abri, car mon plus grand bonheur était de coucher mon poupon dans sa bercette d'osier au risque de chiffonner les bonnets de dentelles avec tous leurs rubans.

Un soir, je fus tentée par de petites figures éveillées, rangées aux vitres d'un passage. Il fallut entrer et choisir, à la lueur du gaz qu'on allumait, une de ces mignonnes poupées qui souriaient fragilement dans les luisants de la porcelaine. Celle que je pris avait des cheveux fins que l'on frisait en les mouillant, des robes toutes droites taillées comme les miennes, un tablier de batiste. En y réfléchissant, je trouve qu'elle était bien simple et

bien raisonnable. Ni cachemire, ni bijoux, ni binocle d'écaille ; pas d'armoire à glace microscopique, de traîne, ni de pouf. Mais elle avait bien l'air d'une petite fille, plus petite que moi, et m'inspirait des soins maternels. Pour celle-là, j'ai commencé à travailler, à ramasser des brins de tulle, des coupures de rubans dans l'embrasure des croisées, autour de ce petit coin des travailleuses où le jour tombe d'aplomb comme dans une alcôve drapée de grands rideaux. J'essayais de tailler; dans la belle étoffe aux nuances vives, suffisante pour une robe, j'arrivais à force de maladresse à ne plus trouver qu'un petit cercle pour recouvrir un chapeau rond. Sans me décourager, j'essayais de coudre. Peu à peu j'appris à rester tranquille, je sentis le charme des jours de pluie sans promenade, et du travail patient qui fait l'heure courte en enfermant la minute qui passe dans la piqûre des points. Les mains si petites faisaient l'ourlet trop gros, mon fil se nouait, cassait, je devenais toute rouge, je perdais mon dé, mes ciseaux ; le peloton roulait à terre, emmêlé comme par un jeune chat.

Alors il fallait ouvrir la table à ouvrage, et tout doucement pénétrer dans cette quantité de coffrets, de petites boîtes pleines d'objets menus, précieux par cela même, que l'on manie en devenant adroite, où l'on apprend à trier un cent d'é-

pingles sans se piquer, et à démêler toute seule un écheveau au dos d'une chaise.

Les bobines à tourner, les aiguilles à enfiler, cet affinement du regard et des doigts me vint par ma poupée. Aussi je la vois tout à l'entrée de ma vie de femme, comme dans le cadre étroit d'une allée qui s'éloigne, juste assez grande pour emplir de sa silhouette d'enfant heureuse tout mon horizon d'alors.

LA ROUGEOLE

Il y a du soleil dans ce souvenir-là. Un grand soleil d'avril, attendri par les rideaux bleus de ma petite chambre. Je vois sur des nappes blanches — comme dans une infirmerie — des fioles étiquetées, et tout près, des bonbons. J'entends quelque chose qui bout devant le feu, la pendule qui fait tic tac bien fort, une petite cuiller agitée dans un verre, ou bien, là-bas près de la fenêtre, le froissement d'un livre feuilleté, le petit bruit métallique des ciseaux reposés sur la table. La maison a un silence inaccoutumé que je trouve délicieux, les yeux fermés, tout étourdie de fièvre. Quelquefois la porte s'ouvre doucement. Des chuchotements de voix et d'étoffes arrivent jusqu'à moi, avec un peu de l'air, de la vie du dehors. Jamais d'enfants, par exemple, à cause de la contagion. On s'approche de mon lit. Je rêve de joujoux nouveaux vaguement entrevus; mais, emprisonnée de torpeur, je n'ouvre pas les yeux, je n'étends pas la main.

Vers cinq heures, au moment où le jour tombe,

j'écoute sur le pavé de la cour les pas des enfants qui reviennent de l'école. Une minute, dans la vision nette de ce retour bruyant de toute une après-midi d'étude, plein de petits doigts tachés d'encre et de nattes ébouriffées, il me semble que moi-même je monte l'escalier avec des livres à la main. On dirait que la rampe n'est pas solide, les marches non plus, et qu'il fait noir, noir... Puis le rêve qui m'avait emportée me ramène dans ma chambre de malade d'un coup d'aile qui me secoue, me fait rouvrir les yeux tout grands. La lampe est allumée, soigneusement abritée sous son abat-jour vert. Dans l'immobilité forcée, je vois tout autour de moi mieux que jamais.

Le papier de tenture a des roses blanches rattachées par des tiges flexibles qui se rejoignent dans un nœud de rubans. Ça m'est un plaisir machinal de regarder la combinaison du dessin, de remonter ces guirlandes jusqu'au bouquet de fleurs, et de suivre ensuite le feuillage léger qui descend, pour retrouver ce nœud correct où le dessin s'arrête en même temps que la pensée. Elles sont bien jolies aussi, les colonnes de la pendule couronnées de cuivre ; mais je voudrais savoir pourquoi entre les deux branches du balancier il y a ces deux petites cordes de métal. Je ris aujourd'hui de penser que pendant dix ans de ma vie cette pendule m'a fait réfléchir.

Les enfants gardent ainsi tout au fond de leur petite tête des pourquoi inarticulés, je ne sais quel entêtement de l'intelligence à vouloir déchiffrer elle-même, à son heure, des énigmes très simples.

On dîne maintenant dans la pièce à côté, j'entends les fourchettes, les assiettes, les voix connues, aimées, qui se font basses et m'arrivent plus distinctes, habituée que je suis au silence où tous les bruits se concentrent... La nuit on dort mal. Au plafond, que la lumière du foyer emplit d'ombres très allongées, la veilleuse fait un petit ciel que ses ronds lumineux parsèment de larges étoiles tournoyant au moindre souffle. Un peu de terreur dans la chambre, aux angles obscurs, aux longs plis des rideaux. Puis l'ennui de sentir endormis ceux qu'on aime, comme si leur protection s'éloignait, s'arrêtait un instant. On s'agite, on se plaint, pour s'apaiser ensuite, calmée par la tiédeur enveloppante d'une main soigneuse et tendre.

... Un matin, les rideaux ouverts enfin sur le jour de la fenêtre, je me sentis subitement une grande envie de jouer et de courir. J'aurais voulu me lever à l'instant même, trompée par cette légèreté de tout l'être qui est une faiblesse, et où il semble que des ailes vous poussent pour voler, quand on est encore incapable de se tenir debout. Ces temps de convalescence, de gâterie, m'ont laissé une impression charmante; depuis la première

heure de jeu vite achevée dans un sommeil de lassitude que partageaient sur l'édredon de soie les poupées délaissées, les moutons pêle-mêle avec les arbres de leur bergerie, jusqu'au moment où, bravement, toute seule, je pus faire quelques pas sur le tapis de la chambre.

Tout avait changé dans la maison pendant ces quinze jours de maladie. Les arbres de la cour s'étaient couverts de feuilles, les serins encore au nid voletaient maintenant dans la cage. Le soleil était bien plus chaud. Cela me parut singulier de voir que rien n'avait arrêté sa vie autour de la chambre si muette, si calfeutrée ; et voilà qu'en passant devant la glace, qui me reflétait tout entière, je m'aperçus que moi-même, immobile dans mon petit lit, j'avais grandi beaucoup sans y prendre garde et qu'il faudrait au moins tout l'ourlet de ma robe pour la rallonger suffisamment.

L'ÉMEUTE

C'est un des événements de ma toute enfance et qui m'est resté très confus. A côté de quelques visions nettes, il y a des espaces presque blancs, où flottent, à moitié effacées dans le vague du reflet, des esquisses composées de récits entendus bien des fois.

Nous habitions à cette époque au milieu d'une fabrique, dans un quartier populeux. Des marteaux, des rabots en mouvement, le bruit monotone de la scierie, le grand coup d'archet des machines à vapeur, formaient autour de nous une atmosphère accoutumée. Beaucoup de lumière et d'air, un ciel mesuré aux hautes cheminées, des terrains libres, deux grands acacias plantés tout près des pavés, la vue de quelques toits pauvres aux fenêtres souvent ouvertes, encombrées de pots de fleurs, de linge étendu, animées par des enfants qui se penchaient là comme des oiseaux au bord d'un nid trop étroit, et après la cour tranquille où volaient des pigeons, le faubourg en pente, les ruisseaux ra-

pides, la rue agitée dans laquelle les vies circulaient bruyantes, à cause du manque d'espace, avec un bourdonnement de ruche. Au moment où nous nous endormions, j'entendais la retraite remonter jusqu'à la caserne; et tous les soirs, une petite voix d'enfant, jetée au rythme des pas, suivait en sifflant en mesure. Je ne sais pourquoi cette voix grêle qui nous venait de l'ombre à l'heure du sommeil et de la maison close, et qui dominait le bruit des clairons, s'est toujours trouvée mêlée à mes lointains souvenirs d'émeute.

Des premiers jours de trouble, je ne me rappelle rien. Si peu de la rue entre au cœur des maisons, dans ce coin ouaté de tendresse où s'abrite une vie d'enfant. Je sais seulement qu'une après-midi de soleil, nous sommes partis, la grande porte cochère étant fermée, par des cours intérieures, des petits jardins entourés de treillages, des portes basses, des couloirs d'atelier encombrés de copeaux, d'outils, d'établis abandonnés. Quelquefois on passait par la brèche d'un mur. Partout de l'affairement, du mystère. A coup sûr, je n'ai pas eu peur, je n'ai pas connu le danger; seulement cette émotion que les enfants sentent si bien trembler dans la voix qui leur parle et le bras qui les porte. Plus tard, j'ai appris que nous nous étions sauvés, parce que, dans ce quartier séparé du reste de Paris par des barricades, le bruit courait

qu'on avait miné le faubourg pour le faire sauter.

Vers le soir, comme nous arrivions à la banlieue, il paraît que nous pûmes nous arrêter. Mon père et ma mère m'ont souvent raconté avoir eu là une des plus grandes émotions de leur vie, en trouvant à la fin de cette journée de désastres une chambre bien fermée, éloignée des fusillades, où les deux enfants s'endormirent après avoir bu une tasse de lait chaud... Les toutes jeunes mémoires, dans leurs limbes confus, ont de grands éclairs entourés de nuit, des apparitions de souvenirs bien plus que des souvenirs réels. Pourtant il me semble voir une salle basse très grande avec des volets peints; et le dépaysement de ce logis inconnu tient tout entier pour moi dans un seul détail, l'étonnement, au matin, de ne plus trouver la lumière à sa place accoutumée, et les yeux pénétrés de jour, faisant tout le tour de la pièce avant de rencontrer leur vrai réveil, la fenêtre d'où viennent les bruits et les clartés.

Ensuite nous avons gagné la campagne. Tout près de Paris encore, au bord d'une grande route pavée au milieu, voici des prés verts à perte de vue, l'entrée d'un village, une avenue plantée de gros ormes dont l'ombre tremble à terre au mouvement des feuilles nombreuses. Quel beau jour d'été pour qu'il m'ait frappée ainsi! Et pourquoi cette émeute, dont j'ai oublié à jamais la terreur, ne

m'a-t-elle vraiment laissé qu'un souvenir d'hospitalité charmante : les parents paysans de quelque ouvrier de la fabrique nous accueillant avec cordialité? Petite maison grande ouverte à la route, vieux dressoir chargé d'assiettes bleues, soleil de juin pur de toute poussière de ville et de toute fumée de bataille, vous ai-je vus réellement ce jour-là, ou bien, image douce évoquée au souvenir de coin de feu, m'êtes-vous restés comme l'impression d'apaisement, de bonheur retrouvé, de vie sauve, qui dut suivre pour toute une famille cette fuite au milieu du sifflement des balles?

LES PROMENADES

Ce n'est pas une impression de nature, ni de fraîcheur, ni d'arbres que m'ont laissée mes promenades d'enfant dans les jardins parisiens. Nous partions à la campagne au commencement du printemps, quand la première ombrelle se dresse aux étalages dans les flots d'étoffes claires et que le premier chapeau de paille défie derrière les vitres l'ondée de mars mêlée de grêle. Nous revenions en novembre, et jamais je n'ai vu rouler une feuille, même une feuille morte, sur la ligne droite des boulevards. Les squares entourés de leurs hautes grilles, plantés d'arbustes factices à force de durée, me faisaient à peu près le même effet que ces fleurs de magasins qu'on regarde à travers les vitrines, plus belles de la bise qui souffle dehors et de l'onglée qu'on a aux doigts, comme si l'on se baissait pour ramasser sur la neige ces lilas blancs et frêles, ces jacinthes aquatiques, ces camélias familiers, veloutés de poudre de riz, un brin de rouge sur leur pâleur qui semble une fatigue des lustres.

En retrouvant les Tuileries dans mes plus lointains souvenirs, je vois des rangées d'arbres noirs, les bassins encore engourdis de gelée, la terre humide de l'hiver, et mon ballon qui roule au pied de la terrasse des Feuillants dans une flaque d'eau où les moineaux venaient boire. Puis je pense à des averses imprévues, à ce grand courant d'air des galeries de la rue de Rivoli, où les petites jupes se serraient l'une contre l'autre, pendant que sous les pieds des chevaux, sous les roues ruisselantes et luisantes, la pluie s'écoulait aux ruisseaux tout à coup bouillonnants et limpides. Je me rappelle des vols de pigeons blancs sur l'ardoise des toits tout bleus dans le ciel sombre, enfin la musique. Encore maintenant je ne puis entendre l'ouverture de *Sémiramis* ou celle de la *Gazza ladra* sans revoir les chaises alignées au rond-point, sans entendre le bruit sourd des voitures roulantes traversé de cerceaux lancés à toute vitesse, de ballons envolés, de cordes en mouvement coupant tout ce bariolage de couleurs d'un mince trait noir où s'enferme le sautillement d'une petite fille essoufflée, dont les boucles blondes allongent leur spirale à chaque tour.

Les Champs-Élysées moins clos m'ont laissé une impression moins intime. Des toilettes éparpillées sur les chaises des avenues, les volants, les ruches, les dentelles presques frôlés par les roues

des voitures, par cette montée perpétuelle qui va de la place de la Concorde au bois de Boulogne, aux lacs, où les noces endimanchées promènent des soies voyantes dans l'éclaboussement des cascades et la pierre rouge des rochers. Il y avait là sur ces Champs-Élysées une vie, un mouvement perpétuel, des petits coins de rires fous devant Guignol, le décór entre les branches, les voix montant des frontons dorés presque aussi haut que les petits ballons rouges, avec moins de souffle. Puis le luxe entrevu tout à l'entour de ce quartier bruyant dans le calme des rues sonores, la teinte bleue d'un rideau abattu, le vitrage d'une serre disposée en toit fragile, ou le mystère d'une porte épaisse dépassée par des lierres énormes, noués, enroulés aux ferrures d'un balcon.

Le Luxembourg! c'est là seulement que j'ai entendu chanter des oiseaux dans Paris, des quantités d'oiseaux attirés par les jardins de couvents, les vieux toits, les cours désertes, et aussi par ce grand silence qui semble descendre des statues de pierre, suivre les plis de leurs robes sévères, la ligne des terrasses, les marches larges des vieux escaliers. Ces chants d'oiseaux, l'espace, les parties de barres d'un arbre à l'autre, tant de collégiens en uniforme, cela ressemblait un peu à une grande cour de récréation; mais ce qui me charmait surtout, c'était le Musée ouvert sur les par-

terres, le « on ferme » des gardiens vous précipitant des galeries de peinture aux allées du jardin, à l'heure où le jour tombant rend aussi vagues les tableaux et les arbres. Quoique petite fille, on sortait de là avec je ne sais quelle attention aux choses d'art, une susceptibilité d'impression qui vous faisait regarder les becs de gaz allumés dans la brume ou des paquets de violettes étalés sur un éventaire, comme si on les voyait pour la première fois dans un Paris nouveau.

C'est aussi à cette heure de fin du jour que je vois le Palais-Royal, comme un grand passage sans cesse traversé, pendant que mille dîners se préparent et qu'à l'étalage de Chevet les poires monstres, les raisins hors saison, les melons précoces semblent un bout de table servie. Là, tout a l'air d'être faux : trop de strass à côté du diamant. Le gaz complice fait scintiller ce clinquant, le jet d'eau s'élance en aigrette. Il y a des joujoux, des livres, des oranges étalées. Mais on passe vite, on rentre ; et les petites mains enfoncées dans le manchon, avec toute la fatigue d'une journée de visites ou de courses, on pense au plaisir de rentrer chez soi et de ne pas dîner dans ces restaurants qui s'allument, si tristes à voir avec leurs petites tables espacées, leurs escaliers inconnus, leur salons en papier doré, où se sent si bien la misère des solitudes et la tristesse des désœuvrements.

LE BAL

Je me souviens que j'avais six ans, que j'allais au bal pour la première fois et que sur un jupon bleu de ciel une robe blanche relevée avec des roses faisait de moi un petit semblant de marquise. J'avais aussi les cheveux crêpés, de la poudre, et, rien qu'en y pensant, je sens la chaleur du fer à friser, le froissement des papillotes et ce petit nuage frais et blanc qui tombait parmi les boucles comme une neige très fine, pendant que ma mère, déjà parée, mon père qui riait de me voir, tenaient chacun une bougie à la hauteur de la grande chaise où le coiffeur m'avait assise.

En voiture, je crois bien que j'ai dormi, car mon souvenir se réveille seulement dans une antichambre pleine de douillettes ouatées. Déjà, dès en entrant, on entendait un peu de musique, des petits pieds ébranlant le parquet, et des bouffées de voix confuses. Je prends la main d'une petite Alsacienne en corsage de velours, et maintenant voici l'éblouissement des glaces, des clartés. Le

piano étouffé, assourdi par les voix de tout ce petit monde assemblé, cette confusion de la grande lumière, qui faisait sous le lustre toutes les couleurs flottantes à force d'intensité, les rubans, les fleurs, les bruyères blanches des jardinières, les visages animés et souriants, tout m'est resté longtemps ainsi qu'un joli rêve avec le vague des choses reflétées, comme si, en entrant, j'avais vu le bal dans une glace, les yeux un peu troublés par l'heure du sommeil.

Au bout de cinq minutes, le silence se fait, le salon s'agrandit, le piano commence. C'est peut-être le seul bal où j'aie vraiment dansé. Nos petits pieds marquaient fièrement la mesure, l'attendaient, la sentaient passer dans les accords comme le battement d'une horloge invisible qui nous aurait mesuré toute cette joie. Il y avait des rondes dans un coin du salon. Les tout petits sautaient en se tenant par la main, et la soirée s'avançant, de jeunes garçons s'endormaient au bord des canapés avec de gros soupirs quand on les dérangeait en passant. Mais les marquises, les bergères, les Suissesses, sans cavalier, polkaient bravement ensemble, comme à la leçon de danse, en s'appliquant de tout leur cœur.

Jusqu'à ce bienheureux jour, la danse n'avait été pour moi qu'une étude, dans une grande salle au parquet bien ciré, nue et vide, et qui ressem-

blait à une classe. Aux murs, en guise d'ornement, on voyait une foule de petits cadres, des tapisseries au petit point, des bouquets de cerises, des chats sur des coussins, le tout finement et patiemment nuancé. C'était l'ouvrage des filles de la maison. Elles étaient cinq, habillées toujours de même, qui prenaient sous leur direction toutes les élèves du père par âge et par taille. Nous dansions donc, partagées en escouades et menées par ces fillettes qui avaient su danser avant d'apprendre à lire et faisaient tous les exercices les yeux fixés sur l'archet du professeur, un archet infatigable, rageur et sec, s'escrimant sur un violon qui n'avait plus que le souffle.

Quelquefois une de ces enfants ouvrait le piano et jouait un de ces vieux quadrilles jaunis et vieillis, avec des figures qui s'appellent *la trénitz,* ou bien des valses interminables ayant un titre allemand et des vues de lac à la première page.

Il y avait loin de ces leçons en tablier de classe, un vrai travail, une fatigue, au bal charmant où je me trouvais.

Ici, on entendait bien quelquefois : « Arrête-toi... tiens la tête droite... » Mais on passait si vite que les voix des mères se perdaient dans le tourbillon et le petit coup d'éventail des jupes qui s'élargissaient en tournant. C'étaient à chaque instant des nattes dénouées, des frisures déroulées, car les

petites filles qui n'ont pas encore l'habitude d'être coquettes ne gardent pas longtemps l'équilibre de leur parure. Il fallait s'arrêter pendant que les autres continuaient, que le piano précipitait ses mesures, et l'on frappait du pied tout doucement avec l'impatience d'être libre et d'aller reprendre sa place.

Un moment — comme je passais près d'une fenêtre — j'aperçus, derrière le rideau soulevé, un coin de boulevard, les trottoirs ruisselants, le gaz triste et des passants dans cette ombre qui me semblait si noire, du salon chaud, lumineux où je la regardais. Vraiment, j'eus une grande pitié de penser qu'il faisait si vilain dehors, que tous ces gens attardés, dont quelques-uns portaient des paquets ou menaient de lourds camions, n'étaient pas au bal comme moi, costumés, poudrés, heureux, et que des voitures passaient sans s'arrêter sous nos fenêtres, tendant comme deux yeux fixes leurs lanternes brillantes vers quelque but inconnu. Mon bonheur me sembla tout à coup très restreint, et je crois que ma joie fut diminuée de l'idée qu'elle tenait si peu de place.

Plus tard, j'eus un autre désenchantement.

Un jour de visite, je revis ce salon où j'avais dansé, mais tel qu'il était vraiment et non plus dans la féerie du bal. Ce n'était qu'une pièce très ordinaire, ornée de rideaux plus ou moins fanés, de

meubles plus ou moins dorés. Avec ces yeux étonnés des enfants qui voient tout d'un regard, je remarquai une quantité de bougies éteintes dans les cristaux du lustre, le piano correctement fermé, les bruyères desséchées presque mortes dans leurs vases de porcelaine, et je pensai à mon joli costume de marquise, plié tout au fond d'une armoire, où il devait rester très longtemps, immobile dans sa petitesse et sa grâce de poupée, pendant que je grandissais trop vite pour espérer de le remettre une autre fois...

LA GLOIRE

Tout enfant, j'entendais souvent parler de gloire. C'était dans une grande chambre chaude, très chaude, une chambre de malade. Celui qui parlait, un beau vieux très droit et tout blanc, vivait là immobile dans un fauteuil, entouré de tapis et de fourrures, condamné à ne plus respirer l'air du dehors, à ne plus faire un pas sans appui. Il s'en consolait en racontant ses souvenirs de vieux soldat. J'étais très petite alors et impressionnée par la monotonie de cette voix tranquille, de ces récits toujours les mêmes, et aussi par la tristesse environnante. Des poutres au plafond, car c'était un ancien logis, des corridors voûtés où résonnait le bruit d'escaliers descendus, remontés marche à marche, lentement et continuellement ; et derrière les fenêtres hautes à vitres verdies, de larges cours pavées, sonores, deux fois trop larges, puisque l'herbe y poussait partout, excepté dans le passage qui allait d'une porte à l'autre… Pendant que le front à la vitre, essayant de me distraire, je regar-

dais passer quelque vieux chargé de pains et de gamelles, et que j'épelais là-bas, au-dessus d'un portail ouvert sur d'autres cours silencieuses, « COUR DU NORD », dans la chambre, derrière moi, j'entendais vaguement un long récit de bataille.

De la neige, beaucoup de neige, des grenadiers gelés, des chevaux morts, des traîneaux, des radeaux, une rivière glacée, un pont qui s'écroule... C'est tout ce que ma mémoire d'enfant a retenu de la retraite de Russie, et cela, pour moi, ne s'est jamais séparé de la *cour du Nord*, si froide à traverser au vent d'hiver, et si triste, fermée par le ciel noir et bas des dimanches parisiens.

Que de longues heures j'ai passées sur ma petite chaise basse à écouter ainsi les histoires du vieil oncle. Comme dans leurs petits cerveaux pleins de miroirs les enfants se font des images de tout, cette époque glorieuse m'apparaissait parfois ainsi qu'un grand champ de bataille où tous les rois du monde traînaient leur manteau de cour. D'ailleurs la gloire du premier Empire défilait tout entière autour de la chambre dans de modestes cadres, depuis les cérémonies du sacre, les carrosses dorés, les panaches, les chamarrures, jusqu'aux *Adieux de Fontainebleau*. Le *Passage du mont Saint-Bernard* avec des manteaux flottants et des chevaux à l'escalade ; des apothéoses dominant les champs de bataille, et les héros morts, enlacés fraternelle-

ment, surveillant de loin, dans un nuage de poudre et de fumée, la mêlée sanglante qui continue. Les maréchaux étaient là aussi, tous les maréchaux! Que de plumets, de broderies, d'attitudes et de titres! Ils avaient tous au moins deux noms : « Berthier, prince de Wagram, » « Ney, duc d'Elchingen. » La tête relevée et fière, la bouche au commandement, ils entouraient le fauteuil de leur vieux soldat; et toute cette grandeur un peu poussiéreuse étouffait dans la chambre remplie de vieilleries, au milieu de cette petite aisance faite de pensions, de croix et si régulièrement modeste. Des vases sous des globes, de beaux raisins en perles noires transparents et fragiles, des fleurs peintes, des tapisseries au petit point, usées et passées, qui vous faisaient rêver de petites vieilles à mitaines utilisant la vie et la chaleur de leurs mains tremblantes jusqu'à leurs derniers jours, comptés aux fils du canevas. Le moindre objet était là comme un souvenir de pays lointains et d'époques anciennes. Des chapelets bénits à Rome par un pape souffleté, des reliquaires venus d'Espagne. Encore une campagne que j'avais entendu raconter longuement. Les trahisons, les guets-apens, les femmes, les enfants, les prêtres, tous les inoffensifs acharnés contre le vainqueur, et au milieu du récit quelques mots espagnols brusques comme des décharges de pistolet ou des « qui-vive? » féroces.

Quelquefois, immobile, lasse d'écouter, quand j'avais assez de la cour du Nord, des batailles, des maréchaux, je m'amusais à regarder, devant une porte condamnée, un grand devant de feu en papier peint, bien vieux, un peu passé. L'image en était naïve autant que la couleur : contre un petit mur couvert de vigne et de soleil, un pauvre vieux est assis, infirme, mendiant. La route passe devant lui, et, au tournant, sous un gros orme dont l'alignement du papier a coupé quelques branches, arrive un grand garçon qui porte un petit paquet au bout d'un bâton. Il a l'air de s'arrêter, de chercher dans une de ses poches, et, en même temps, il regarde le vieux pauvre avec étonnement. J'avais souvent demandé l'explication de cette image. C'est le retour du soldat. Il revient, il a fait son temps. Mais sa chaumière est vendue, sa mère morte, et dans le beau soleil du pays natal il retrouve son vieux père sans ressource, aveugle et qui mendie sur les chemins. Combien je me suis attendrie sur cette naïve histoire, et comme, en y pensant, c'était bien la moralité de ces longs récits qui me donnaient si grande envie de dormir !

Oui, c'est bien cela, la gloire, regardée de près ! Quand nous allions voir le vieil oncle, les dimanches, en traversant ces beaux ponts à noms de victoires où des chevaux se cabrent comme à la bataille, la grande esplanade, veillée par les canons

de l'entrée, en voyant le dôme d'or et ce Louis le Grand équestre de la porte principale, la Gloire me semblait quelque chose d'éblouissant, de magnifique, de gigantesque. Dans l'immobilité de la vieille chambre, ce n'était plus qu'une légende que les vieilles gens ont tout au fond de leur mémoire, une suite de récits monotones, mélancoliques et attristants comme le *Retour du soldat*.

CE QU'ON VOIT A TRAVERS UN VOILE

DE MOUSSELINE BLANCHE

C'est une après-midi de dimanche, à l'heure de vêpres et de la procession, que j'ai compris, pour la première fois, la solennité des fêtes religieuses, le charme des orgues invisibles et des cierges adoucis de jour. Ne me dites pas que l'église était petite, le tapis du chœur usé, le velours des prie-Dieu froissé par les méditations un peu longues, les fleurs innombrables des chapelles en papier mince de toutes couleurs, je n'en croirai jamais rien. Le voile blanc étendu sur mes yeux a tout transformé pour moi ce jour-là. J'ai *vu* la prière. Les mystères m'ont paru compréhensibles, et les emblèmes vivants. Les épis de blé, les grappes de vigne brodées sur la nappe d'autel, l'agneau au milieu, avec sa toison traversée d'une croix, me frappaient comme la parole même de l'Évangile. De chaque côté du chœur des toilettes blanches s'affaissaient en longues files régulières. Comme les cierges qui

à travers mon voile n'étaient plus que des points brillants dépourvus de rayons, tous les yeux ouverts autour de moi avaient quelque chose de fixe et de doux, une pensée pareille dans mille regards dispersés.

Juliette, qui parliez toujours en classe, Marthe, si rieuse à l'heure des leçons, Amélie, traîtresse, moqueuse et méchante, d'où vient qu'à ce moment-là vous étiez toutes aussi douces, aussi calmes et appliquées. Jeunes filles depuis, femmes maintenant et mères, peut-être dans vos plus beaux jours de vertu, de résignation, de patience à toutes les larmes, n'avez-vous jamais retrouvé la minute fervente qui passait alors au-dessus de nos têtes inclinées, comme une étoile unique montant à l'horizon de nos vies, visible à nous seules.

La mousseline avait des reflets de lampes célestes, un floconnement d'encens. Les chapelets roulés autour des bras, les croix miroitant sur les guimpes étaient bien des bijoux d'église, agrémentés d'argent, de nacre et de perles, bénits, confondus avec le vague des parures. On avait caché nos cheveux sous des petits bonnets à ruches monastiques, réguliers, et je me souviens avoir pleuré un peu parce que ma mère voulait me friser ce matin-là, et que c'était contraire à l'uniforme, les petits bandeaux plats bien lissés, la ligne pure qui ouvre le front comme pour mettre à découvert

l'indifférence mondaine et la pensée toute sainte. Oh ! le doux assourdissement de la cérémonie entière, le velours où l'on marchait, les voiles frôlant à peine, le geste lent des mains gantées, la voix mate d'un enfant qui récitait des psaumes au milieu de l'église trop pleine, — un oiseau qui voudrait chanter dans un coffret de satin ouaté de cygne et couvert de dentelles. On n'entendait rien dans les rangs, excepté sur l'estrade, tout en haut de la nef où cette petite voix étouffée, arrivée à l'air léger de la voûte peinte en bleu ciel, retrouvait sa résonnance de cristal pur.

Le chœur s'éclaircit, défilé rang par rang pour la procession. Les cierges tremblent un peu dans les mains petites, tendues en dehors des voiles. Voici la haute bannière de soie raide bien loin devant nous. Celui qui la porte est invisible, perdu dans la foule, et elle a l'air de planer toute seule, élevée et soutenue par les accords de l'orgue, ces nappes d'atmosphère vibrante qui s'étendent en s'affaiblissant. Devant le portail entr'ouvert, un rayon de jour s'échappe sur les dorures, les satins flottants, léger, bleuâtre, surnaturel, dans la gloire dorée, éclatante des autels. Au bout, la procession, tout en noir avec nous tout en blanc, des vieilles femmes dont les voix hésitent, suivent les répons en chevrotant... Comme la chapelle m'a paru grande ce jour-là, vue lentement tout autour,

à petits pas, et comme tout m'y a semblé vrai, du vrai des images, des conventions, vu comme il faut voir les rêves, les religions et Dieu à travers un voile transparent, une apparence de réalité où se fond la trop vive lumière! Au mouvement des plis de tulle, les tableaux s'animaient, les statues souriaient, le reflet compliqué des vitraux n'était plus que la clarté mystique tombant de ces ailes d'anges dont il est parlé dans les livres saints, irisées comme des plumes d'oiseau. Il faut avoir un nuage blanc sur les yeux pour regarder tout cela, et jamais je n'oublierai l'intimité charmante des pensées que l'on croit invisibles confondues sous l'abri du voile abaissé, avec les impressions pieuses du dehors. Cela m'a duré tout le jour; et la rue en rentrant, les passants, le ciel gris en ont été transformés, pendant qu'à notre porte je descendais de voiture avec précaution, tout émue de ce costume entièrement blanc, osant à peine mettre les pieds à terre et marchant comme dans une nuée, éblouie par les impressions flottantes, indécises, d'une après-midi entière de vêpres et de processions...

LES LIVRES

Longtemps les livres n'ont existé pour moi comme pour tous les enfants que par leurs images, dont le dessin, la couleur remplacent le relief, en imitent la vie. Quand l'image me plaisait, vivement je tournais la page, cherchant de l'autre côté l'intérieur des maisons dont je voyais la façade, la fin de l'allée qui s'enfonçait sous les arbres, et le profil des visages sacrifié à la perspective. Je compris bientôt que tout cela n'était qu'une apparence dont il fallait se contenter. Ce fut une déception, mais les livres en reçurent pour moi cet attrait magique, mystérieux, de receleurs d'inconnu, qu'ils ont toujours gardé depuis.

Il y en avait tant à la maison sans compter les hautes bibliothèques combles, débordant, présentant à la vitre les reliures et les titres divers! on en trouvait partout, sur les meubles, les tables, prêts à feuilleter au caprice de la pensée ou du loisir. Le logis en semblait plus rempli, plus vivant, car le livre entr'ouvert éparpille sa chimère

autour de lui. Ainsi il y a des noms que j'ai connus bien avant de savoir lire, — Lamartine, Sand, Victor Hugo. A mes yeux, ces noms ne représentaient pas des êtres, mais des mondes inconnus, de même que le titre d'un livre m'a longtemps donné l'impression de ces lignes idéales qui enferment des montagnes, des rivières, des océans sur les cartes géographiques.

Du moment où je sus lire, aucun jouet ne me parut plus aussi intéressant qu'un livre. C'était un bonheur de l'ouvrir, de tenter la surprise des pages, et cela sans la moindre inquiétude du sujet. Tout m'amusait également. C'est superflu de donner d'abord des contes de fées aux enfants. Les premiers livres que j'ai tenus à deux mains dans ma ferveur d'application, l'*Histoire sainte*, les *Contes* de Perrault ou de Schmidt, sont tous pareillement encadrés d'or, peuplés d'êtres fantastiques, d'aventures merveilleuses, tellement j'étais éblouie par le miracle de savoir lire. L'hésitation même augmentait cette apparence surnaturelle en laissant entre les phrases des intervalles de rêves. De ces lectures balbutiées il est des mots qu'on n'oublie pas, ceux qui vous ont fait chercher longtemps ou que l'on n'a pas bien compris. On dirait que le mystère où ils étaient enveloppés les emprisonne tout au fond de la mémoire, comme un cocon impénétrable et fragile brisé seulement à son heure

par l'aile vivante et ouverte de l'idée enfin éveillée.

Les livres de vers me semblaient pleins de jour et d'air, avec leurs lignes courtes, entourées d'espaces blancs comme de l'atmosphère musicale formée par le rythme.

Je sentais là beaucoup de place pour la pensée, toute la largeur des marges ménagée aux lenteurs d'une intelligence d'enfant. Positivement, cela m'aidait à comprendre. Au contraire la prose compacte, serrée, m'a toujours semblé difficile à lire assidûment du premier coup. Les phrases, les pages entières parcourues ont, — je trouve, — tout d'abord une physionomie plus tentante, plus intéressante que le sens même. C'est l'expression d'un visage dont les traits sont encore entourés d'ombre, le sourire de la pensée, sa tristesse, ses complications, son dénouement. Du bout des yeux, à la pointe des cils, on saisit l'insaisissable, cette première impression trop fine, trop fugitive pour résister à la lecture suivie où elle s'écrase sous la lourdeur des mots...

Aussi l'hiver, près des vitres ruisselantes, sous le cercle étroit de la lampe, l'été sur un banc de jardin, entourée d'un bourdonnement d'insectes, des bruits légers de la nature au repos, j'ai recommencé bien des fois mes livres d'enfant. Le bonheur m'en a duré longtemps, augmenté peu à peu par des détails inaperçus, des surprises, un charme de

compréhension lentement complétée. S'ils avaient ou non un intérêt, une valeur, je n'en savais rien. Aux affamés dans leur précipitation tout semble bon, car le goût est une faculté de loisir. Seulement je me souviens d'une grande émotion à chaque livre ouvert, de cette oppression singulière qui s'allège des pages feuilletées, comme si l'on avait en soi-même une partie des idées, des sentiments exprimés là et qu'on se sente heureux tout à coup de les voir fixés, traduits, plus clairs de tout le talent de l'auteur et de la netteté des caractères d'impression...

LA CAMPAGNE

Nous partions au printemps, lorsque, sous les bois encore grêles, les violettes poussent, toutes pâles du soleil de mars. L'ombre antique des charmilles espacées de bancs moussus, la fraîcheur murmurante des sources, la houle des grandes plaines, j'ai connu tout cela entre les murs rongés d'herbe et les haies vives d'une grande et vieille propriété où nous passions huit mois chaque année. La maison d'enfance où l'on a grandi n'est pas faite de pierres, mais de souvenirs.

Dès l'entrée, en arrivant, c'était un grand bonheur de revoir les gazons semés de fleurs jaunes, la volière sous les platanes, le grand catalpa encore frileux dans son écorce d'hiver. A la grille de la basse-cour, les terre-neuve jappaient bien fort au roulement des roues sur le sable, les chiens familiers accouraient à notre rencontre, humbles et caressants. En une minute nos impressions de l'an passé étaient ressaisies aux mêmes places : le coucou continuait à la cuisine, spacieuse comme une

salle de ferme, son tic tac régulier; près des balances de l'office, dans le parfum de farine de la huche, le chat ronronnait, les yeux clos, et, sur les dalles du vestibule, nos pelles, nos brouettes, nos râteaux gardaient encore des grains de sable du dernier été.

Oh! notre première nuit de campagne sous l'abri de nos rideaux blancs, dans la chambre tapissée de bluets un peu passés à certains angles; la fraîcheur du logis longtemps inhabité derrière ses volets clos, le parfum des draps lessivés dans l'étang; cela se confond pour moi avec le silence de la nature endormie, le murmure des hautes cimes des peupliers abaissés l'un vers l'autre au-dessus des pièces d'eau, les plaintes, les hurlements prolongés d'un chien de chasse qu'on enfermait le soir tout au fond du parc, sous un chenil de chaume.

Avec une précision de souvenir, une sûreté d'habitude, nous allions dès le lendemain reconnaître la maison coin par coin; je savais où trouver un nid de moineaux installé dans l'abri étroit des persiennes, chaud de paille et de plume, juste assez ouvert pour qu'une main d'enfant pût y saisir deux petits œufs bleuâtres, transparents et fragiles. Je connaissais la place des moindres fleurs, si bien que dans l'espace très étendu j'aurais pu aller toute seule, les yeux bandés, longeant les allées, tournant les massifs et suivant le bord de l'eau, guidée

par le parfum des lilas, des tilleuls ou des menthes sauvages, fleuris partout à leur place accoutumée. Mais le grand charme pour moi de la maison spacieuse, c'était son isolement entre les grandes plaines de blé et de luzerne, l'atmosphère de vraie campagne que l'on y respirait, puis des rappels de vie champêtre, des traditions provinciales conservées à dix lieues de Paris au cercle étroit de la famille ; un rouet immobile dans l'ombre du corridor, qu'une souris curieuse faisait tourner tout à coup par un saut effrayé ; la laiterie, avec de petits fromages blancs, s'égouttant sur la pierre froide, et les lessives minutieuses, le bruit des battoirs activés, les draps étendus là-bas entre les vieux pommiers, et que l'on pliait en plein air avec un fracas de toile pour chasser les insectes, attirés par leur blancheur.

Je me souviens de l'intimité charmante que j'avais dans ce temps-là avec le sable et l'herbe, de journées passées à regarder ce petit monde que nous écrasions en marchant, les fourmis transportant des proies plus grosses qu'elles ! un cadavre de papillon aux ailes pâles et dépoudrées, des plumes tombées, des fragments de nid, d'œufs brisés, puis en creusant un peu une graine de platane en train de planter un petit arbre au milieu de l'allée et mille racines toutes blanches entre-croisées comme des fils. Un jour, je trouvai ainsi une

pierre bleue, d'un bleu doux turquoise arrondie et taillée. Je me la figurai très précieuse, détachée de quelque bijou perdu, et, comme la demeure était ancienne, le parc dessiné depuis un siècle, je pensais à cette petite pierre errant parmi le sable pendant de longues, longues années, sans que rien eût pu la ternir; à ses mélancolies dans la terre humide, les amas de feuilles sèches, les bordures de buis, où le râteau qui traînait par les allées tous les dimanches matin avait dû la saisir et la rejeter bien des fois.

C'est là seulement que j'ai connu la pluie, le vent et le soleil, si fugitifs dans Paris; l'ondée où les arbres enchevêtraient leurs branches, bondissant sur la pierre des perrons et les cailloux luisants, avec un jaillissement, une poussière humide, où la nuée éclaircie sur ses bords, le sol tout fumant du soleil éteint se joignaient une minute dans un voile de brouillard et d'eau; le grand vent d'automne soufflant de l'horizon, menant les nuages, les feuilles, les écorces, les branches sèches, faisant grincer la girouette dont le petit chasseur à l'affût changeait de direction à tout coup, comme s'il poursuivait dans ses brusques mouvements le tyran qui l'agitaït sans cesse.

Quant au soleil, comme les paysans, j'aurais pu dire l'heure qu'il était, non à sa hauteur dans le ciel, mais à la dispersion de sa lumière. Le matin,

quand nous descendions, un large pan d'ombre s'étalait devant la maison; puis peu à peu cette ombre où le toit italien découpait ses balustres, se rapprochait des perrons, des caisses d'orangers alignées devant eux, disparaissait au bord des marches; alors les rayons entre-croisés couvraient le jardin entièrement, effeuillés par les charmilles, réunis au-dessus de l'étang comme un bouquet lumineux, dont les parcelles tombées brûlaient sous les saules dans des profondeurs vertes. A mesure que la journée s'avance, je vois les grandes rayures de la grille d'entrée étendues sur les massifs de géraniums, de plus en plus allongées et flottantes; et vers le soir, pendant que le jardinier arrose les parterres, qu'on sent un parfum de terre mouillée, de fleurs fraîches, l'ombre, des gazons où elle traîne, s'enlève vers les cimes d'arbres, les toits du pigeonnier, l'oiseau du faîte, qui garde sur ses plumes de métal la dernière lueur du couchant.

LES GRENIERS

Tout ce coin de la basse-cour était plein de greniers. Quand j'étais enfant, je n'avais pas de plus grand plaisir que de monter le petit escalier de bois tremblant sous les pieds où traînaient toujours des brins de paille, et de visiter l'une après l'autre ces grandes pièces blanchies à la chaux, traversées de poutres, grises de poussière et de toiles d'araignée. Aussitôt que les clefs grinçaient dans les serrures, on entendait un petit trot de souris et l'on entrait à temps pour voir deux yeux fixes comme des perles noires, un petit regard aigu, curieux et peureux disparaître dans une fissure du plancher ou de la muraille. Le grenier au foin était une immense rotonde, large comme un cirque, pleine jusqu'au faîte de gerbes amoncelées ; en dérangeant un peu la paille, on en faisait tout ce qu'on voulait : une chambre, une prison, un escalier ; l'escalier, c'était charmant ; les gerbes glissaient, les marches tombaient les unes sur les autres, et l'on toussait, on se secouait à cause de

la poussière, une poussière d'or qui sentait bon les fleurs sèches. Par la lucarne ouverte dans le toit, on voyait de là une longue route bordée de peupliers qui se rapetissaient en s'éloignant, des champs d'avoine et tout un coin de ciel. Dans l'étroit encadrement des vitres, vu de si haut, l'horizon m'étonnait comme un pays inconnu. A côté, c'était le fruitier. Quel bon parfum d'automne! Sur les planches à claire-voie, les poires, les pommes achevaient de mûrir; les raisins, un peu flétris, pendaient au plafond; par terre, sur des claies, séchaient les fruits cuits au four. Il y avait là un demi-jour soigneux, un soleil mesuré entre les grands volets comme par l'ombre de l'arbre absent, dont quelque fragment, bouquet de feuilles, brin d'écorce ou de mousse, laissait à chaque fruit cueilli la marque du verger. Ensuite on entrait dans une petite pièce où étaient rangés des monceaux de graines, des mannes, de la farine fraîchement moulue; le parfum en était chaud comme une après-midi de moisson, le blé avait déjà une saveur de pain, de pâte que l'on sort de four.

Mais de tous les greniers celui que je préférais encore, c'était le grenier aux hirondelles. On l'ouvrait au printemps, et ses poutres inondées de soleil, l'abri du toit, l'embrasure des fenêtres attiraient de loin les voyageuses; les nids de pierres et de cailloux s'établissaient longuement, tranquille-

ment. Que de bonnes heures j'ai passées à guetter les allées et venues des petites ailes noires toujours actives, toujours pressées, à qui le mouvement sert d'équilibre et qui conservent, penchées sur le nid, vers les petits becs avides, le frétillement de leur vol.

De la fenêtre où j'étais assise je voyais en même temps la familiarité de la ferme : la mare que connaissent toutes les ailes; l'étable vide, éclairée d'une petite lucarne où la vigne montant au mur découpait ses feuilles légères et ses grappes lourdes ; la laiterie que je devinais, de loin aux terrines rouges appuyées à la vitre et à son ruisseau blanc d'écume où les poules venaient boire; puis un troupeau qui rentrait, les hautes charrettes arrêtées au portail, la grange ouverte, où les fléaux battaient en mesure. Au milieu de cette intimité, les hirondelles mettaient l'imprévu de leur indépendance comme un campement de bohémiens à travers la vie régulière d'un village. Quand il devait pleuvoir, elles se réunissaient au bord de la gouttière en faisant entendre un gazouillement monotone et mélancolique autant que les nuages gris qui passaient alors un à un, jetant leur ombre sur les noyers et les mûriers, alignés devant l'auge. A la fin du jour, elles suivaient le soleil; des ruisseaux où elles buvaient parmi les pigeons, elles montaient peu à peu avec le der-

nier rayon aux rebords des croisées, aux saillies des toits, en saluant la lumière qui s'en allait mourant de gazouillements précipités, d'un redoublement d'enthousiasme et de vie. Mais c'est aux premiers froids surtout qu'elles étaient merveilleuses à observer; elles s'appelaient, tournoyaient, attiraient les retardataires aux cercles de leur vol, dans lesquels elles les prenaient en passant, puis c'étaient de longs conciliabules. Et le vent qui soufflait plus fort, les rivières, où montaient déjà des brouillards, leur indiquaient les courants de leur route. Au-dessus des étables abritées de gros murs et de paille chaude, des crèches dont on fermait soigneusement les claires-voies, chaque soir, ces émigrantes, arrêtées le temps du soleil et de la chaléur dans l'angle d'une fenêtre ouverte, agitaient leurs apprêts de départ et de vie errante avec des cris joyeux et de grands vols tout au fond du ciel bleu. En y réfléchissant, c'est à propos des hirondelles que j'ai pour la première fois entendu parler de voyage.

L'ARBRE DE JUDÉE

Au bord de la plaine, dans un massif d'arbustes hâtifs, ébéniers, genêts et lilas, l'arbre de Judée étalait ses hautes branches tapissées de fleurs roses qui s'ouvraient et palpitaient comme des ailes. Il y en avait tant, elles se pressaient si bien l'une contre l'autre, que l'écorce encore noire des pluies d'hiver, les bourgeons qui pointaient à peine en restaient longtemps invisibles. Puis un matin, cette floraison précoce se mêlait aux trèfles du pré, et parmi les feuilles épanouies en parasol et marquant l'origine asiatique, de longues épines s'entre-croisaient en faisceaux de petits poignards. Elles avaient une légende que l'on m'avait contée; la couronne du Christ était faite d'épines semblables à celles-ci. Cela m'avait frappée, et comme j'épelais alors l'histoire de Judée, le grand arbre éveillait en moi des souvenirs d'étude, tels qu'ils peuvent nous venir en face du ciel bleu, imprégnés de nature. Les troupeaux paissant au bord de la clôture, les moissons étendues, le soleil blanc sur les murs du

parc et les cailloux du chemin m'aidaient à comprendre les scènes paisibles de mon livre. Du coin d'ombre où j'étais assise, j'ai vu passer devant moi les héroïnes familières de la Bible, Rébecca, Lia et Rachel; Ruth chargée de gerbes; la Vierge allant voir Élisabeth et Jacob gardant les troupeaux de Laban; Joseph en route avec ses frères. Les champs déserts à cette heure chaude du jour, l'horizon assez étendu me faisaient rêver de la mélancolie des peuples nomades, de ces voyages, de ces migrations perpétuelles dont il est question dans la Bible, où des familles entières longent les chemins vers un pays inconnu sur l'ordre d'un Dieu errant dont la parole s'aide de paraboles champêtres rencontrées au détour d'un chemin, au bord d'un fleuve, à l'ombre d'un figuier sauvage ou près des ceps de vigne alignés. Chose singulière, jamais je n'ai vu passer là les femmes triomphantes : jamais Dalila, ni Judith, ni la reine de Saba. D'abord les détails simples m'avaient surtout saisie et le paysage familier était fait pour eux. Au delà du pré, des toits de chaume, des seuils de trois marches, un puits où les moissonneurs venaient boire, du linge étendu, des hangars pleins de charrues. Les figures à l'étroit dans mon livre se développaient en pleine nature, dans leurs attitudes tranquillement imposantes, et les détails mêmes de l'Écriture, les lis des champs qui ne filent pas, le

passereau au bord du toit, la colombe de l'arche, tous ces petits symboles qui posent en signets dans les pages des plumes d'oiseaux attardés et des feuilles d'arbres exotiques, m'apparaissaient familiers et vivants.

LA MAISON D'ÉTÉ

Cette maison-là n'avait jamais vu l'hiver. Quand l'automne venait, quand le vent jetait par terre avec un grand bruit les branches mortes et les écorces des platanes, toutes les persiennes se fermaient, puis les croisées, les portes, et l'on tenait prisonniers dans les chambres les derniers rayons tièdes du soleil d'octobre.

Tout l'hiver la maison restait fermée, muette, comme endormie; le dehors n'existait plus pour elle.

La grande pièce d'eau se gelait; les feuilles mortes la frôlaient de leurs tourbillons; les allées s'éclaircissaient, une lumière pâle emplissait les charmilles dont les bancs verdis et les vieux troncs moussus frissonnaient sous la bise; la pluie creusait des ravines dans le sable; les chèvrefeuilles, les jasmins, les rosiers grimpants s'effeuillaient, laissant voir le vieux mur, et le parc, le grand parc ombreux et touffu, paraissait alors tout petit; car on le voyait tout entier d'un coup d'œil, les

hauts peupliers et les massifs de lilas n'étant plus qu'un mince réseau de branches grises.

La maison, elle, ne voyait pas tous ces désastres ; elle gardait l'été sous ses persiennes étroitement closes ; les couleurs gaies des meubles et des rideaux fleuris parlaient de soleil; dans toutes les armoires, les chapeaux de paille attendaient le printemps prochain en causant avec les petites robes claires des printemps derniers ; au fond des tiroirs, il restait des roses sèches, des racines d'iris, des brins de lavande, des fleurs de tilleul.

En bas, dans la serre, le hamac immobile songeait aux chaudes après-midi ; les petites oranges vertes jaunissaient tout doucement sous les feuilles des orangers, et les plantes frileuses attendaient patiemment qu'on leur rendît la liberté.

Puis un matin, dans les grandes cheminées qui n'avaient jamais vu le feu, il tombait de la paille, du duvet, et des bruits d'ailes et des chants d'oiseaux; les moineaux bâtissaient leurs nids.

Alors les orangers se rangeaient tout droits devant le perron ; on entendait les râteaux traîner par les allées les branches mortes et les cailloux; les charmilles se festonnaient de pourpre, les persiennes se rouvraient toutes grandes et les vitres étincelaient.

Il fallait voir le soleil entrer dans la maison paisible et danser dans les glaces; il se nuançait de

rose aux claires tentures des chambres et réveillait les petites mouches de l'an passé endormies dans les coins.

Hélas! cette demeure si soigneusement close l'hiver s'est ouverte un jour de décembre froid et pluvieux. Ceux qui enfermaient là leur bonheur, pour retrouver au printemps sa tiède atmosphère et son parfum champêtre, sont partis bien loin; d'autres hôtes sont venus et la destinée de la maison a changé tout à coup; on l'habite toute l'année maintenant; les orangers qui fleurissaient en rond sous ses fenêtres sont morts de froid; un grand mur blanc tout neuf la sépare de son parc qui lui donnait tant d'ombre et des grandes pièces d'eau où l'on voyait frémir les sources vives.

La pauvre petite maison! elle a eu des étonnements de créole à la première tombée de neige; elle frissonne tout entière quand le grand vent jette la grêle et la pluie contre les vitres; le jour gris de l'hiver attriste les chambres roses et le froid humide met de longues traces de pleurs à travers les bouquets qui fleurissent les murs.

La maison fragile, faite pour s'ouvrir au soleil seulement, est devenue bien vite une vieille maison triste. Et par les longues soirées, quand on voit ternes dans le brouillard des lumières à ses fenêtres, on dirait qu'elle regarde la campagne déserte et les nuages noirs avec des yeux pleins de larmes.

NOTES & IMPRESSIONS

MUSIQUE

A mon père et à ma mère.

Le piano est bien éclairé, la page éclatante, le lustre étincelle, et les ors du plafond, les prismes des girandoles se renvoient les lumières. C'est Rossini qu'il faut jouer : les notes en roulades monteront au bord des glaces, travaillées comme leurs cadres à mille facettes, comme les pendeloques des lustres ; je ne sais quoi de factice : c'est bien le théâtre ; la Patti vêtue de rose et l'étourdissement de la joie ou de la douleur en mille notes sonores, éblouies, jetées comme les étoiles d'un bouquet d'artifice dont rien ne reste, pas même un peu de cendre.

Une grande ombre en travers couvre la page ouverte sur le piano, une page de Meyerbeer. La fenêtre ouverte laisse entrer le souffle de la nuit qui, passant sur les bougies, les lampes, les abaisse, les éteint presque, y creuse des vides où passe l'effroi nocturne. La lumière paraît solen-

nelle, entourée, avivée d'ombre, et dans le fond de la pièce agrandie, noire aux angles, on croit voir monter à la fin les flammes du *Prophète*.

Tout s'éteint. La clarté maintenant vient du dehors, fantastique, bleuâtre, tombant des étoiles, avec un grand rayon de lune glissant sur le piano ouvert. On entend frémir les arbres. Les glaces ressemblent à des lacs mystérieux gardant des lueurs endormies au profond de leur gouffre. C'est par là que viendront les sylphes de Robin Hood et le cygne de Lohengrin.

Mais, pour jouer du Gluck, il faut attendre le jour, les matins doux, les midis aveuglants. Il y a de l'allégresse, de la sérénité presque à toutes ces pages; les péplum blancs des chœurs d'*Orphée*, Iphigénie couronnée de roses pour mourir, traversent les vallées antiques, la Grèce aride, ensoleillée sous un ciel d'azur implacable.

Je voudrais écouter les sons, voir les clartés,
Au hasard du grand air qui flotte, luit et vibre,
Sans les croire, un seul jour, dans l'espace arrêtés;
Que toute leur magie immortelle fût libre!

Que la chaleur nous vînt d'astres inaperçus;
Je voudrais ignorer les oiseaux et les roses.
Car les couchants éteints laissent les yeux déçus;
L'effet succombe à la fragilité des causes.

O court printemps, formé de tous les infinis,
L'encens que tu répands a des coupes trop frêles;
Ton chant triomphal tient aux pailles de tes nids;
Tes rayons ont l'éclair vif et fuyant des ailes.

Et je sais d'où nous vient ce regret solennel
De jours furtifs, d'étés finis, de fleurs fanées,
La lumière, le son, le parfum éternel
A ce qui meurt ayant livré leurs destinées!

J'aurais voulu être peintre tantôt : les plaines fauchées, remplies de petites fleurs et de ces herbes courtes qui pointent entre les tiges de paille, l'horizon rose de soleil, blanc de brume. Au fond, des groupes d'arbres et des maisons étagées, massées, vagues et qui semblaient l'entrée d'une ville lointaine. Dans la plaine, un vieux noyer dont l'ombre tourmentée restait immobile; j'aurais mis là une sainte Famille, tellement tout était calme, grand et pur dans ce paysage : le soleil lui-même, un soleil au déclin rougeoyant, sans rayons, posé là dans la fourche des branches, comme sur un tableau naïf. Cela me faisait l'effet d'un Orient à part, doré, vague, voilé de mystère, tel que nous pouvons le rêver dans le Nord, à travers une page de la Bible.

Les nuits d'insomnie, il semble qu'on ait sur les yeux, en guise du voile épais de l'ombre, une gaze claire à grands trous par lesquels les visions, les souvenirs, les inquiétudes, tout ce qui subsiste de la vie dans le rêve entre avec des clartés gênantes.

FIN DE BAL

C'est fait du bal; parmi la pourpre du rideau,
Un rayon blanc se glisse en claire transparence,
Rafraîchissant à voir ainsi qu'un filet d'eau
Dans l'éblouissement du lustre et de la danse.

Tout pâlit. La lueur des flambeaux allumés,
Comme en des lacs unis dont la froideur s'irise
Vers les miroirs profonds tombe et se vaporise,
Sur des gouffres d'azur aussitôt refermés.

Les toilettes de bal légères, lumineuses,
Dans ce regard du jour, aérien, charmeur,
Prennent un reflet vague et des teintes peureuses
De nacre qui s'éteint et de perle qui meurt.

La musique paraît plus flottante et lointaine.
Quelle main désunit la chaîne des chansons,
Mit tant d'espace au bord de l'aurore incertaine
Et donna tant de vie à ses premiers frissons?

C'est un dispersement hâtif de toutes choses;
Par la fête de nuit le plaisir attardé
Songe au départ enfin et frappe aux vitres closes,
Honteux et détournant son visage fardé.

Ouvrez! du fond des cieux les dernières étoiles
Vers les diamants fins tournent leurs yeux surpris,
Et les femmes sous l'or défaillant des lambris,
L'aube se découvrant, s'enveloppent de voiles.

LE TREMBLE

Je connais des rameaux dont le pâle feuillage
Par un souffle du vent toujours tremble, agité;
En vain le temps est calme, en vain sans un nuage
L'azur rayonne au fond du fleuve reflété.

Il tremble quand l'aurore au ciel bleu se réveille,
Il tremble quand midi sourit dans un rayon,
Il tremble quand la nuit s'étend et que sommeille
Parmi les épis d'or l'humble fleur du sillon.

Et l'on croirait toujours voir les branches couvertes
De légers papillons un instant arrêtés,
Pliant et dépliant leurs ailes entr'ouvertes
Avant de s'envoler par la brise emportés.

Et je connais des cœurs qu'une vague tristesse
Agite frissonnants sous un souffle orageux,
Même en ces jours bénis d'espoir et de jeunesse,
Où l'horizon s'étend limpide et lumineux.

Leur bouche connaît mieux le rire que la plainte,
Leur front pur s'est penché pour prier seulement,
Et s'ils s'en vont tremblants, ce n'est jamais de crainte,
La vie est loin encor, — c'est de pressentiment.

Lorsque, dans une course à travers Paris, je dois faire une rencontre, si indifférente qu'elle soit, il semble que le hasard y prépare d'avance mon esprit et mes yeux. Ce sont des visages ressemblants qui se lèvent de la foule, subitement écartée, comme des esquisses avant l'image véritable; on dirait autant de gradations vivantes et comme des appels à mon attention surexcitée.

Les fenêtres fermées ressemblent à des yeux d'aveugle. Les vitres luisent, le bleu du ciel s'y pose en surface et elles regardent sans voir; elles se contentent du reflet, puisqu'il leur manque la vision.

Je ne sais pourquoi un jet d'eau fraîche arrosant des fleurs éclatantes me donne toujours une impression de luxe, comme si c'était cela la richesse, quelque chose qui brille, qui désaltère et se renouvelle à sa source même.

A MON FILS

Sous le grand frêne en éventail,
Que le soleil dore et paillette,
J'ai brodé du plus fin travail
Tout le tour d'une collerette.

Au poids des écheveaux usés
J'avais mesuré ma pensée,
Sereine entre les fils brisés
Et chaque fois recommencée.

Aussi le feuillage menu,
Les points nombreux de la fleur plate
Gardent mon rêve retenu
Tout blanc parmi la toile mate.

Que l'enfant qui joue au soleil,
A la douceur de sa parure,
De l'été chantant et vermeil
Reconnaisse la chaleur pure,

Le charme d'un jour bien rempli,
Des heures longues écoulées,
Avec la hâte de l'oubli,
Sur le sable uni des allées.

Maintenant que j'ai terminé,
Tout autour de moi s'éparpille,
Noué, cassé, disséminé,
Le fil tombé de mon aiguille.

Je voudrais que, faisant son nid,
Un oiseau prévoyant ramasse
Ces brins de mon travail fini,
Aux siens les tresse et les enlace,

Comme un lien souple et léger,
Entre le duvet et la mousse,
Juste assez fort pour protéger
L'aile impatiente qui pousse.

LA CHAMBRE AUX JOUJOUX

Pour baby.

Voici la première gelée,
Nous ferons du feu le matin,
Pour fondre à la vitre étoilée
Ces ramages de blanc satin.

Le soleil, dans sa brume rose,
N'a plus ni chaleur ni clarté;
Il faut, à la chambre bien close,
Ranger tous les joujoux d'été.

Quelques gouttes de la fontaine
Se glacent dans l'arrosoir vert,
Car la fin de l'automne est pleine
De la menace de l'hiver.

Il reste une fine poussière
Sur la brouette de bois peint.
Le ballon, dans sa rondeur fière
Et grise, semble un astre éteint.

Laissons les volants, blanches ailes,
Sur les raquettes, nids vibrants;
Ils attendront les hirondelles
Et tous les oiseaux émigrants.

Mets auprès la petite pelle,
Par qui ton jardin fut tracé;
Le râteau menu me rappelle
Les beaux jours de l'été passé.

Il frôlait doucement le sable,
Qui fuyait en sillons légers,
Image du temps périssable,
Fait d'instants courts et passagers.

Sur la tente de toile bise,
Le hamac lourd; entre leurs plis
L'ondée a laissé sa surprise,
L'air plus vif des sillons pâlis.

La saison chaude tout entière
Tient aux tissus décolorés,
Splendeur, rayonnement, lumière
Et courts orages éplorés.

Plaçons sur les plus hautes planches
Les flèches; de ton arc doré
Elles s'élançaient vers les branches
Dans un vol court, désespéré,

Dans un élan d'ailes captives,
Et bruissaient aux bois touffus,
En agitant leurs plumes vives
Avec un sifflement confus.

Nous plierons la gaze fragile,
Où se prenaient les papillons.
Il faut nouer la corde agile
Du cerf-volant plein de rayons.

Et tes nacelles, suspendues
Aux murs comme au flanc des vaisseaux,
Attendront que les eaux fendues
Se séparent en clairs faisceaux.

Des gens passent leur vie à fausser le poids de leurs sentiments ou de leurs épreuves, à exagérer les petites choses, à amoindrir les grandes ; selon leur nature, ils n'emploient, pour tout indifféremment, que les grands compensateurs des métallurgies ou les petites balances des peseurs d'or, chavirant tout le temps sous les charges qu'ils leur imposent.

D'autres, privés de jugement, comme les machines pneumatiques sont privées d'air, laissent tomber dans leur esprit ou leur cœur, avec la même pesanteur et la même vitesse, de la ouate, des grains de plomb, des plumes de fer ou du mercure.

Mme X., une vertu bourgeoise parfumée de coquetterie, comme ces armoires de linge frais où sèchent des paquets d'iris.

PENSÉE D'HIVER

Le givre étincelle en étoiles blanches
Sur la vitre où luit le matin changeant,
Et brode de fleurs et de folles branches
Un tissu moiré d'opale et d'argent.

Et l'on peut rêver les fenêtres closes,
Tant le jour paraît lumineux et clair,
Tant ce léger voile a de teintes roses,
Qu'Avril passe et chante aux plaines de l'air.

Mais qu'un seul rayon, près de la gelée,
Répande l'éclat d'un ardent flambeau,
Aussitôt se fond la trame étoilée,
Rien n'en reste plus que des gouttes d'eau,

Qui coulent alors, froide et lente pluie,
Sur la vitre terne, et l'on peut revoir,
Dans le ciel d'hiver, la mélancolie
Errer vaguement sous son crêpe noir.

Ainsi plus d'une âme, entre elle et la vie,
Étend comme un voile aux doux reflets blancs
Le rêve et se met à songer, ravie,
Que tout resplendit sous ces plis tremblants.

Mais un jour, subite et vive étincelle,
Passe un clair rayon de réalité,
Et l'illusion se fond et ruisselle,
Couvrant de pleurs froids le cœur attristé.

Le filet, jeté dans la mer pour ramasser des chevrettes, ramenait à chaque coup des merveilles de nature. Sans compter les goémons en végétations enchevêtrées, c'étaient des anguilles d'un vert de métal, des bernard-l'ermite dans leurs coquilles, des crabes s'enfuyant par les mailles élargies, des méduses vert pâle et lilas comme une violette de Parme étalée sur sa feuille. Et tant de richesses répandues là sur le sable et qu'il fallait rendre à la mer, ou laisser se perdre au grand soleil de la plage, donnaient le regret d'un but dans ce joli hasard de trouvailles et l'envie de renoncer à la pêche pour la pure contemplation de tout ce qu'elle ramassait d'inutile.

Je voudrais revivre ma vie,
Jour par jour, avec la raison
D'une intelligence asservie,
Que ne tente plus l'horizon;

Relire tout entier mon livre
Sans me hâter et sans frémir,
De la page où l'on se sent vivre
A celle où l'on se voit mourir.

Plus d'attente ni de surprises,
Et les bonheurs sans lendemain,
Feuilles roses au revers grises,
Ne feraient pas trembler ma main.

Quand les jours s'allongent, en février, sur le soir, dans le feu pâlissant envahi de cendres, il semble qu'on voie déjà les routes blanches de soleil et de poussière, le poudroiement doré de l'été.

J'ai remarqué que tous les écrivains dépensent surtout beaucoup de talent et d'imagination pour se retenir sur la pente où ils sont fatalement entraînés. C'est ainsi que les tempéraments violents s'arrêteront à une littérature tranquille, et que les timides tenteront toutes les audaces.

Cette loi des contrastes existe aussi du livre au lecteur. C'est un défaut de sensibilité d'aimer les romans ou les drames où l'on pleure, l'aveu qu'en soi-même une source est tarie, qu'il faut alimenter de nouveau.

Tout au fond des bouquets se cache une tristesse,
Ce qui reste de terre aux rameaux assemblés;
C'est comme le regret d'une vie en détresse,
Les esprits attentifs en demeurent troublés.

Sur les flacons remplis de subtiles essences,
Les sachets de satin poudreux comme l'été,
Les parfums respirés malgré leurs réticences
Gardent l'âme en sommeil des fleurs qu'ils ont été.

L'étonnement de l'aube aux corolles ouvertes,
La hâte des midis si courts et si brûlants,
Et l'effroi de la nuit sous les frondaisons vertes,
Tout se devine encore en ces souffles tremblants.

Chagrins de fleurs, tourments des tiges immobiles,
Encens frêle allumé par des soleils éteints,
Vous survivez longtemps aux pulpes inutiles,
Dont l'éclat colora de rapides destins.

Mais je regrette, auprès du rêve qui subsiste,
Juin, juillet, août comptés aux rayons du soleil,
Les orangers autour de la cour un peu triste,
La candeur des grands lis sur le jardin vermeil

Et les aromes doux des profondes allées,
Où les tilleuls, chargés jusqu'à leur faîte obscur,
Font monter dans l'élan des branches étalées
Des calices de fleurs à des hauteurs d'azur.

⁂

Le bleu du ciel s'est répandu
Sur les yeux, les flots et les choses;
Le bleu du ciel est descendu,
Mais il ne trouble pas les roses.

La rêverie au bord des cieux
A mis beaucoup d'ombre et de voiles,
Mais son élan capricieux
N'atteint pas encore aux étoiles.

Clarté vive et pure beauté,
Défiez l'azur ou la brume,
Fleur en qui l'amour est resté,
Doux astre où l'amour se rallume.

PENSÉE D'AUTOMNE

Tout ce qui dort en nous trouve un jour son réveil,
A l'heure d'espérance ou de mélancolie;
Tout ce qui chante à l'ombre ou rayonne au soleil,
Les oiseaux qu'on délaisse et les fleurs qu'on oublie.

Mais quelquefois laissant les beaux jours un à un
Éteindre à l'horizon leur clarté douce et rose,
Les âmes, bien longtemps, gardent chant et parfum
Dans le gosier muet — dans la corolle close.

Pour les unes la vie eut trop de beaux rayons
Pour que la fleur d'un rêve y pût vivre ignorée;
D'autres ont vu la neige emplir tous les sillons,
Où leur espoir semait quelque moisson dorée.

Puis la saison passée, et bien loin le printemps,
En ces âmes les fleurs et les chansons tardives
Éclatent tout à coup; mais ce n'est plus le temps,
Les rameaux sont sans force et les voix sont plaintives!

Une remarque que j'ai faite souvent : il m'est arrivé de prononcer certains mots dans des circonstances presque indifférentes, en leur trouvant tout à coup un écho résonnant à quelque profondeur perdue de ma mémoire. Ils semblaient redits par moi, bien plus que prononcés. En même temps, un oiseau qui volait, une fleur au parfum connu, le paysage même qui m'entourait participaient à cette impression de ressouvenir. J'avais vu, entendu, parlé, respiré à cette même place. Puis tout à coup mon esprit perdu dans ces coïncidences, cette revie passagère, retombait au présent, et les éléments de l'illusion, si nets, si clairs tout à l'heure, se détachaient, s'écartaient les uns des autres, sans fil aucun pour les relier. En une minute, j'avais plongé jusqu'à mon plus lointain passé, jusque vers une existence antérieure à jamais oubliée, et ce qui me le fait penser, c'est que cela ne m'est arrivé que dans l'enfance ou l'extrême jeunesse, encore tout près de l'infini.

LA MÉLANCOLIE

I

Comme une songeuse Ophélie,
Près de l'âme, fleuve irisé,
Se penche la Mélancolie.

Sous ses doigts blancs elle a brisé
Tous les rameaux dont l'Espérance
Ombrait le rivage apaisé.

Et, dans sa rêveuse démence,
Elle a cueilli toutes les fleurs
Que le jeune espoir ensemence.

Maintenant, aux flots voyageurs,
Elle livre leur vague arome,
L'éclat de leurs fraîches couleurs.

Et l'âme, en son onde qu'embaume
Tout ce doux printemps effeuillé,
Reflète un gracieux fantôme,

Aux bords défleuris appuyé,
Illuminant d'un charme étrange
Sa grâce de roseau ployé...

. . . .

Mais l'écume argente sa frange
Sur le flot maintenant amer;
Et fleurs, parfums, tout devient fange.

Agitée au souffle de l'air,
Plus affaissée et plus pâlie,
Une image tremble au flot vert.

Ce n'est plus la Mélancolie,
C'est celle qui vient tôt ou tard,
Qu'on l'attende ou bien qu'on l'oublie,

C'est la Tristesse au froid regard.

II

Toujours ainsi, l'une après l'autre,
Elles s'en viennent près de nous
Comme un maître et son jeune apôtre.

L'une aux pensers tristes et doux
Livre l'âme indécise encore,
L'autre fait ployer nos genoux.

Et comme un doux reflet colore
Parfois l'ombre qu'on voit errer,
La Mélancolie est l'aurore

Des jours où nous devons pleurer!

LE MUR

Un mur haut et large, dont les pierres cimentées s'unissent sans air ni jour, opaque, solide, nouvellement bâti ; dans l'ombre de la petite cour, il se dresse comme un mur de prison, sans rien trahir de la vie active, souriante ou pénible de la demeure qu'il ferme. Du côté du soleil, tout ce silence s'écarte en fenêtres ouvertes, se brise aux chansons du dehors ; la pluie tombe en criblant des vitres, et les logis font déborder leurs vies sur les balcons saillants ; des oiseaux chantent, des fleurs s'ouvrent, des enfants curieux s'ébouriffent à regarder dans la rue; comme des voiles immobiles, les stores sont tendus et la maison paraît plus légère du vent qui gonfle ces toiles à rayures où le jour se colore en s'atténuant.

Le regard fin des persiennes, où le soleil glisse comme entre des rangées de cils baissés ; la diversité des croisées, où un rideau se joint pour le sommeil, tandis qu'un autre se relève sous une main active ou curieuse, font vivre la façade de la

vie de tous les êtres qui y cherchent le soleil et le jour. Mais qui dira la tristesse de ce mur inexorable dont les pierres sont si serrées qu'une herbe verte ne saurait y pousser? La pluie l'inonde sans l'amollir, la neige y glisse sans obstacle; il est aveugle et muet, condamné au silence et à l'ombre. Et voilà pourquoi je voudrais que les marteaux des démolisseurs ouvrissent de grandes brèches dans cette épaisseur mystérieuse, pour voir ce que vous cachez de ce côté du Nord, maisons heureuses tournées vers le grand soleil, maisons chantantes et fleuries, et si c'est un écho de vos joies ou le gouffre de toutes vos douleurs, l'abri sombre où, loin du jour qui les aveugle, les oiseaux de nuit, sans voix ni regards, ont établi leur retraite.

PARIS

Le soleil qui se glisse entre les toits des villes,
Rayé d'ombre comme aux barreaux d'une prison,
Disperse sa grandeur et sa gloire inutiles
Pour faire à chaque rue un étroit horizon.

Il court avec la roue active des voitures,
Avec l'eau des ruisseaux, le travail des faubourgs,
Et le soir, au fronton blanc des architectures,
Il pâlit et s'efface en remontant toujours.

Qui songe en le voyant aux couchants pleins de flammes,
Aux saisons qu'il entraîne et mesure en clarté?
Le printemps se devine aux toilettes des femmes,
Sous leur éventail bat le souffle de l'été.

Le ciel paraît si haut qu'on le regarde à peine,
Ainsi qu'un océan toujours inexploré,
Dont la tempête reste invisible et lointaine,
Sans qu'un regard rêveur s'y soit aventuré.

Il pleut; la neige étale une blanche étendue,
Le vent passe emporté dans un magique accord,
La nature au niveau des yeux est descendue,
Mais fragile, amoindrie aux effets d'un décor.

Et c'est ainsi, fleurs en bouquets, branches coupées,
Fruits détachés de l'arbre avant que d'être mûrs,
Qu'elle suit le sillon des villes occupées
Sur le pavé stérile et dans l'ombre des murs.

Aussi comme ces fleurs errantes dans la rue
Tiennent par leur racine à quelque sol lointain,
La pensée, au hasard des foules apparue,
Garde d'un souvenir le contour incertain.

L'air subtil, où tout brille en un jour et s'efface,
D'un singulier éclat la colore en passant,
Mais c'est au fond des bois qu'il faut chercher la place
Où l'esprit la reçut du silence puissant.



A mon frère.

C'est un départ! chargés de gerbes,
Les chariots lourds ont passé,
En laissant tomber dans les herbes
Des brins de blé mûr et cassé.

Puis, au premier matin de givre,
Ses mannes pleines jusqu'au bord,
La Vendange s'est mise à suivre,
Par les chemins, la moisson d'or.

C'est un départ! Sous les feuillées
On entend comme un bruit de pleurs,
Au front des aurores mouillées
L'adieu met toutes ses pâleurs.

Sous les fers aigus de la herse,
Les piétinements du labour,
On voit des sentiers de traverse
Creusés plus profonds chaque jour.

Le vent souffle. O saison tardive,
Dont le vol s'ouvre tiède et grand,
Ton dernier adieu nous arrive
Dans les cris d'un cygne émigrant.

Tout s'émeut ! feuilles détachées,
Barques à l'ancre, arbres flétris,
Dont les branches restent penchées
Vers cet appel triste et ces cris.

On sent l'inquiétude immense
De tant d'éléments séparés,
L'incertain de ce qui commence ;
Et, pendant que les flots serrés

Se hâtent criblés par l'averse,
Les peupliers et les roseaux
Semblent traîner en sens inverse
La rive qui fuit loin des eaux.

⁂

Pourquoi, à mesure qu'on approche des cimetières, y a-t-il tant de poussière dans les rues, sur les toits ? Est-ce parce qu'ils sont situés à la fin des villes, tout au bord des banlieues champêtres ? Ou bien est-ce une illusion de ces vêtements noirs où tout s'attache, où tout s'incruste, faits pour conserver la douleur et le regret, retenir la sympathie et garder chaque fois de leurs mornes visites un peu du sable qui court sur tant de pierres immobiles ?

⁂

Cinq heures. Il y a des battements d'ailes dans les basses-cours et la paille froissée des étables s'agite dans un mouvement de réveil ; le jour point à peine au bord des nuages entr'ouverts par le souffle frais, ranimant, frissonnant, qui court sur le ciel en éteignant les étoiles.

Du sommeil reste encore en brume sur les fonds

d'horizon; la rivière semble engourdie, les routes s'avancent hors de l'ombre et les arbres, agités seulement au faîte, secouent les torpeurs de la nuit.

On entend marcher sur les chemins, les volets des fermes et les portails s'ouvrent pour laisser passer les charrues et les troupeaux. Au voisinage de la nature, tout vit, tout s'agite d'instinct, tandis qu'il y a encore hésitation dans les facultés intellectuelles, toujours un peu factices et plus lentes.

Mais, le soir, quelle revanche! Dès le jour tombant, c'est un bruit ininterrompu de roues et de pas fatigués. Avez-vous jamais entendu piocher après le coucher du soleil, et quel sillon s'est entr'ouvert à l'ombre, à la rosée du soir? Ce ne sont, dans les champs, que sacs noués, charrues qu'on attelle, mulets chargés; le travail est fini, pas d'attardement et sitôt la besogne de la journée serrée, rentrée, les loquets mis aux portes, les barres de sûreté aux fenêtres, sans la lueur d'une lampe allumée, ne parlez pas aux paysans de la moindre affaire à conclure; il y a là une défiance comme si le jour disparu avait enlevé avec sa clarté toute vérité et toute franchise. Une fois la brune, après le dîner pris en hâte, il n'y a plus place que pour le repos, ou plutôt l'insouciance du profond sommeil.

Ce respect du jour est tel chez les vrais paysans, qu'ils le gardent toute leur vie, malgré des dépla-

cements ; j'ai connu une femme âgée qui, par des hasards successifs, de paysanne qu'elle était dans son enfance, était arrivée à une sorte de bourgeoisie très aisée; ses habitudes modifiées, un genre de vie tout différent n'avaient pu éteindre en son esprit, très éveillé pourtant, ce doux préjugé du soleil qui ressemble à quelque culte ancien. Elle commençait sa journée de bonne heure et l'arrêtait net vers le soir ; les visites qu'elle recevait ensuite, les devoirs de famille ou de monde qu'il lui fallait remplir lui semblaient inutiles, déplacés même ; et pourtant elle veillait, elle avait pris des habitudes nouvelles ; mais au crépuscule c'était une oisiveté, une détente de tout son être, une hésitation semblable à celle qui se faisait au ciel à cette heure ; l'ouvrage qu'elle tenait lui tombait des mains sur les genoux malgré elle, et dans son salon de riche parvenue elle arrêtait sa tapisserie à l'heure même où sa mère, morte dès longtemps loin d'elle, laissait fuir et s'éteindre le bourdonnement de son rouet.

Quand le jour tombe, tout regrette.
« Encore une heure, » dit le pré,
Dont la plus humble pâquerette
Garde au cœur un rayon pourpré.

« Encore une heure, dit l'allée
Qui tourne là-bas au couchant;
Ma lumière s'en est allée,
Je veux la rejoindre en marchant. »

Et l'aiguille aux mains qu'elle leurre,
Tremblantes mains où l'anneau luit,
Pique, en disant : « Encore une heure
De bon travail avant la nuit. »

LE PREMIER FEU

Il y a maintenant de la buée aux vitres tous les matins, une fine gelée blanche sur les arbres bas du verger, et devant la grille, à l'heure où les enfants du pays partent pour l'école, on entend le petit claquement de leurs sabots aux pavés de la route ; les fruits sont cueillis, les orangers rentrés; dans la cour déserte, les feuilles rousses bondissent avec des allures d'oiseau et, quand une porte s'entr'ouvre, saisies par le courant d'air, glissent sur les dalles en tournant ; le chat erre dans tous les coins de la grande salle, frileux et désappointé, aux rayons d'un soleil pâle que le vent chasse et ramène. La nuit tombe vite ; les soirées sont longues. Derrière les vitres fortement closes, la campagne que l'ouragan arpente semble livrée aux combats des saisons. Au salon, les conversations languissent, le piano s'assoupit, on dirait qu'on attend quelqu'un. C'est la lumière qui manque, la chaleur et surtout un horizon.

Mais voici qu'on allume le premier feu. Entre les

hauts chenets à profil de sphinx les sarments pétillent sous les grandes bûches, dont l'écorce est atteinte; après un petit sifflement où le bois mort met sa dernière plainte et ce qui lui reste de sève, la flamme s'élance droite et vivante, monte jusqu'au faîte de la cheminée, où des nids du dernier printemps, tissés de paille et de plume, s'embrasent vivement; puis, d'un bond elle fait le tour de la pièce pour reconnaître ses amis de l'an passé, se reflète dans le piano, les meubles, empourpre les rideaux cramoisis et, comme dans des yeux aimés, se rapetisse aux saillies des vieux cuivres. Elle furette partout : les figures des panneaux s'animent et lui sourient ; les fleurs du tapis, qu'elle éclaire et tiédit, semblent penchées vers elle sur leurs courtes tiges immobiles.

Bientôt tous ceux que la maison assemble, grands et petits, sont réunis au foyer. Les enfants battent des mains avec une grande envie de danser, comme de petits sauvages devant la gloire du soleil. Des fenêtres d'où elles guettaient les absents cet été, les chaises se rapprochent au cercle de la cheminée ; près du fauteuil des vieux parents, on s'assied et l'on cause ; il semble qu'aujourd'hui commence une année nouvelle. Peu à peu les mots s'espacent, tous les regards sont fixés au feu ; les gens graves en oublient leurs livres établis sur la table, la jeune fille la romance ouverte au piano, et baby les

moutons qu'il faisait paître sur le velours du divan.

Le bois, dans ses enroulements d'écorces, ses enveloppes superposées, se consume en gardant sa forme, meurt par fragments où l'on reconnaît l'arbre, et la marque des branches, et la cognée des bûcherons. Puis c'est un éparpillement de tisons embrasés, le plus beau moment du feu; tout éclaire et tout brûle; des horizons différents, selon les yeux qui les désirent, s'élèvent et croulent perpétuellement : ce sont des carrières de métaux dorés, profondes et lumineuses, des grottes sombres où tremble une étincelle, et des amas de cendres chaudes, légères et blanches comme autour d'un volcan éteint. Il y a là des pays rêvés tout éclatants de soleil, les lustres allumés d'un bal, des colliers de diamants ruisselants et dénoués, le dragon des contes de fées dont la bouche lançait des flammes. Il y a là tout ce qu'on veut y voir, et dans l'atmosphère paresseuse et tiède l'esprit se plaît aux fantaisies...

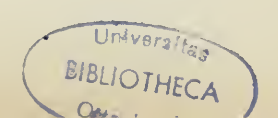
Bientôt, comme ces rondes joyeuses qui franchissaient en dansant les feux de la Saint-Jean, tous les souvenirs dans leurs costumes du temps passé, car les souvenirs les plus récents sont toujours habillés à l'ancienne mode, défilent au-dessus des flammes, l'un tenant l'autre, avec des sourires de triomphe. Chaque année ainsi ils reviennent, aussi vifs et toujours plus nombreux, à la ronde

intrépide. Le feu les effleure sans les atteindre, sans qu'ils y laissent une rose de leurs cheveux; et de quel saut rapide ils arrivent à nos regards! le temps de leur dire: « Je te reconnais, » ils ont disparu dans un tumulte de fines silhouettes. La soirée sera longtemps prolongée. Le vent n'est plus triste, puisqu'il avive la flamme; la campagne doit sourire sous les vitres éclairées, et l'hiver, qui guette son jour d'arrivée des coteaux où il s'abrite, regarde comme des signaux les feux d'herbes rouges encore dans leurs cendres, au milieu de la plaine, et la fumée légère, dorée, heureuse qui monte du grand toit d'ardoise.

VENTE AUX ENCHÈRES

La grille d'entrée est restée fermée sur la route, et les pelouses, les charmilles, la petite rivière, qui vient là, de dix lieues entre les baumes et les absinthes de ses bords, sont cachées dans leur retraite et leur solitude de deuil.

Mais on a ouvert toutes les persiennes du château, et c'est d'un aspect singulier, car celle qui vient de mourir là avait, à cause de son grand âge, borné sa vie à quelques pièces retirées, à sa chambre, au boudoir, au salon, où elle se tenait le plus souvent dans la fraîcheur des rideaux baissés. Cela faisait une maison close, assoupie, muette, où le mouvement ralenti d'une existence qui s'en allait doucement vers l'éternel repos était à peine distinct. Aux vacances seulement, on entendait des cris d'enfants, des bruits de roues, et il y avait des allées et venues à la gare dans les voitures remisées tout le reste de la saison, mais égayées alors d'ombrelles claires, de longs voiles de gaze, de tout



ce flottant des toilettes d'été, qui se prend, s'agite, s'étale avec la rapidité de la course.

La vente est installée à côté de la ferme, au milieu d'une cour pleine d'herbe, ombragée de hauts noyers, et que les murs des écuries en briques roses, le pigeonnier escaladé d'une énorme glycine entourent et animent. Il fait très chaud, le crieur élève la voix dans un bourdonnement confus; car il est venu beaucoup de monde de loin en voiture, et tous les gens du pays sont groupés autour de la table. Les meubles, dispersés au hasard, mêlent leurs couleurs ternes et leurs contours démodés. Combien, parmi eux, n'ont pas vu le soleil depuis cinquante ans! Les cuivres étincellent toujours, mais les tapisseries sont pleines de tons évanouis; les rubans des houlettes ont l'air d'avoir trempé dans un fleuve du Tendre, les roses n'ont plus de boutons, les branches plus de feuilles, et les sourires des petits personnages, vagues parmi le coloris passé de leur teint, s'effacent, dans des yeux sans rayons et des joues sans fossettes.

On voit là des meubles de tous les temps, une élégance renouvelée à toutes les modes; des guéridons Empire et des bonheur-du-jour, des chiffonniers de bois des îles et des bibliothèques doublées de vert, puis de longs rideaux ayant à tous leurs plis, vrais rideaux de maison d'été, des bandes plus pâles, la marque du soleil. Dans ce déplacement,

cette déroute, les meubles Louis XV s'étonnent de sentir le sable sous leurs pieds dorés au lieu du velours étouffé des tapis, et au-dessus d'eux, en guise d'un plafond peint et enguirlandé, l'air vif ou les parfums musqués de leurs tiroirs ouverts s'évaporent et s'éteignent. Tout cela, en place dans les hautes pièces du château, avait encore une apparence de luxe âgé; ces différentes dates de l'ameublement disparaissaient à cause de l'ancienneté du logis; en pleine lumière, parmi la verdure toujours jeune, c'est triste, presque laid. Une corbeille à ouvrage, des vases à fleurs où l'eau a laissé une marque, des livres à tranches rouges mêlent une intimité mélancolique à ce dispersement de ce qui fut une vie, une habitude du regard. On sent que tous ces objets sont posés de travers, prêts à partir; d'ailleurs la maison est déjà vendue, impatiente qu'on la débarrasse de toutes ces vieilleries, qu'on disperse au vent la poussière du passé, et les glaces, incrustées au mur, solitaires dans les pièces vides, sans un reflet de tout ce qui s'est miré en elles, sont toutes prêtes pour d'autres images.

Adjugé! adjugé! Le salon se partage entre quatre acquéreurs; un paysan a pris un fauteuil, les chaises se retrouveront aux chambres de l'auberge, le reste part à vingt lieues. Les candélabres qui accompagnaient les pendules en sont violemment sé-

parés, tout se dédouble, se dépareille, aucune pitié ne s'émeut devant cette tristesse des choses. Adjugé! Avec la voix du crieur on entend roucouler les tourterelles sous les profondeurs des charmilles, et la rivière s'égoutter dans la vasque de pierre des étangs. Les paons se promènent à la crête du mur en jetant leurs grands cris d'orage, et tout au bout du parc les bancs de pierre, couverts de mousse comme les arbres et plantés au sol comme eux, se chuchotent l'un à l'autre des secrets du temps passé.

Pendant toute la chaleur du jour, la vente continue. Après les meubles, la vaisselle, les services d'apparat, les cristaux chiffrés et blasonnés, le dessert en vieux Rouen; il y a sur la table l'entrechoquement bavard qui précède un grand festin, les verres sonnent et les petites tasses décorées ont à leurs bords des fêlures vivantes, une marque d'usage, l'attendrissement des objets qui ont beaucoup servi. Adjugé!

Puis c'est le tour des pendules; parmi elles, beaucoup se sont tues dès longtemps dans la solitude des chambres inhabitées, mettant ainsi leur silence en rapport avec l'ombre des volets fermés. Laquelle a sonné l'heure suprême de la mort? Est-ce cette pendule de l'Empire? cette nymphe aux ailes de papillon qui fuit sur un char des jeux Olympiques? ou ce monument à marches et à co-

lonnettes, lourd de cuivres, recouvert d'un globe? ou ce bijou Louis XVI tout en marbre nuancé avec son cadran d'émail, dont le large balancier assourdit et semble ralentir le travail pressé des minutes?

Ce qui est certain, c'est que rien ne dit la fin d'une vie comme l'absence du temps dans ces horloges diverses : on croirait qu'elles ont toutes renoncé à le suivre, et que, plus ou moins lasses, elles se sont arrêtées à différentes étapes, marquées par l'aiguille sur le cadran des heures. Adjugé! adjugé!

Maintenant, la vente se déplace, s'installe sur le grand perron. Aux enchères, les plantes en caisse, les orangers, les grenadiers, les lauriers; au soleil de juillet, les arbustes frileux embaument, et les abeilles, les sphinx, pareils à des oiseaux-mouches, volent autour des crieurs; les grenadiers ont des fleurs lourdes éclatantes, où se devine le fruit rude d'écorce et ruisselant de pourpre. Les lauriers ont le goût amer, et leurs corolles d'un rose indécis font songer à quelque saveur falsifiée. Adjugé, les cactus, les yuccas, les dracénas et la serre vitrée où courent les treilles de muscat déjà dorées et mûres!

Adjugés, les caisses vertes, les paillis pour les gelées, et toutes ces plantes microscopiques, ces tiges menues et grêles, montant de la terre de bruyère

sans la moindre promesse d'une pousse ou d'une feuille verte !

Maintenant, c'est fini : il n'y a plus rien à vendre que ce qui vit encore dans la basse-cour ou sous les arbres. Adjugés, les nids de tourterelles légèrement bâtis à la jointure des branches de tilleul, les fauvettes du bord de l'eau, les pies nichées aux peupliers et les rossignols égrenant au printemps, dans les lierres humides du bois, leurs chants en perles limpides ! Adjugés, le hamac tendu sous les branches, la barque amarrée au vieux saule, et les longs jours d'été, qui se lèvent blancs de rosée au caquètement des poules, et se couchent dans les gazouillements infinis des hirondelles, le vol poussiéreux des moucherons, avec des sons flottants d'angélus et des bruits de roues attardées aux ornières des grandes routes.

EN TOURAINE

Si l'on veut retrouver intact tout un coin de France, plusieurs siècles d'histoire écrits et visibles sur des pierres rongées, mais encore debout, c'est en Touraine qu'il faut aller, dans cette belle vallée de la Loire où les pâturages fleurissent sous la verdure pâle des saulaies, où les routes s'ombragent d'arbres centenaires. Sur les côtes qui dominent le cours du fleuve, cours capricieux, plein de remous subits, d'arrêts au coin des îles, des châteaux de tout style apparaissent baignés dans cette ombre rousse ou bleuâtre que le rideau des charmilles projette obliquement vers les tourelles et les toits. Cette architecture coquette des caprices royaux se détache sur un ciel tout particulier, moins bleu, moins intense que le ciel méridional, mais plus brillant, plus pur surtout que le nôtre. C'est une lumière douce où le voisinage de la Loire, la nature d'un sol traversé de cours d'eau nombreux met une brume flottante, une harmonie de fond dans laquelle les teintes les plus heurtées du

paysage s'unissent en s'affaiblissant; aussi la pierre rouge à certains endroits de la roche, le vert perpétuel d'une nature exubérante, le bleu de l'eau forment des lointains voilés d'une grande richesse.

Le mot si connu de « Jardin de la France » appliqué à la Touraine ne semble plus banal quand on l'a traversée. Rien de fleuri comme ces pentes douces qui descendent à la Loire; le moindre verger mêle entre ses haies les rosiers aux arbres à fruit, et les jasmins joignent sur les espaliers leurs corolles d'étoiles parfumées et fines aux guirlandes de pêches mûres et aux treilles dorées.

Tout cela déborde des murs pendant que la moindre croisée de ferme s'orne de quelque feuillage rare et épanoui dans un vase de terre, ou d'un plant d'œillet qui s'écarte, fleurs lourdes et tiges cassantes, sur un mince éventail de baguettes entrecroisées. Les fleurs sont la vie, la gaieté, le luxe du pays, celles que l'on cultive et celles qui poussent seules au bord des routes, au flanc des roches, et surtout le long de ces filets d'eau qui traversent les pâturages, clairs, actifs, chantants, entretenant la vie de leur murmure et de leur lumière dans ces prairies fertiles, mais un peu lourdes d'aspect, par trop d'abondance et d'épaisse verdure.

Parmi les châteaux dont nous parlions tout à l'heure, Langeais est un des plus anciens et des mieux situés; admirablement restauré, il a gardé

son cachet moyen âge, la physionomie agressive et défensive de ses murailles hautes. De larges fossés continuent dans le bourg l'enceinte du vieux domaine, se retrouvent dans le lacis des rues, moussus, rongés, surmontés de ponts ou de quelque moulin où l'eau seigneuriale écume et blanchit, agitée un peu plus loin par les battoirs des laveuses et les ailes courtes des canards.

Ce qu'il y a de charmant surtout, c'est le contraste du jardin moderne qui entoure le château avec les tourelles noires, les portes blasonnées; en face de ces vieilles pierres, les massifs d'hortensias, de marguerites ont un aspect plus léger, plus éphémère, semblent à peine tenir au sol.

Nous avons visité le musée intérieur, peut-être un peu trop composite en ce que les époques s'y mêlent et s'y contrarient; on y remarque pourtant des tapisseries superbes, des bas-reliefs en ivoire, des tableaux, dont l'un nous a frappé; il représente une femme pâle, soutenant d'un geste primitif une longue branche de roses où la verdure point à peine, allégorie printanière qui fait songer à la fleur du pêcher, à ces bouquets de calices rosés épanouis dans les rugosités brunes de l'écorce sur le papier de riz des albums japonais.

Chaque pièce a des poutrelles au plafond, un banc de pierre à l'embrasure des croisées incrusté dans le mur même, solide et rongé comme lui. De

là, on voit le village groupé au-dessous, des masses de toits penchés l'un vers l'autre, et de tout côté le fossé qui marque l'ancienne limite des bâtiments seigneuriaux. On peut rêver de quelque châtelaine accoudée autrefois à cette place et regardant le calme horizon de la Loire ; ce banc de pierre en dit bien plus sur l'époque que les sièges à haut dossier, les bannières blasonnées, conservés dans la salle d'armes du rez-de-chaussée.

De l'autre côté du fleuve, presque à la même hauteur, Villandry offre un ensemble tout opposé.

Les hautes terrasses bordées de balustres qui soutiennent le terrain dans sa pente majestueuse, une grande cour d'honneur pavée et sonore, des bassins de pierre longés de cygnes, des cascades jaillissantes font penser à Versailles, ainsi que les grandes caisses d'orangers et le parc plein de taillis. Avec cela, une charmille de ces beaux arbres taillés, comme il en est resté quelques-uns à Marly dans la déroute de la ruine, de ces arbres qui s'élancent et se rejoignent en véritables arceaux de cathédrale, si réguliers, si droits, que le vent y souffle avec harmonie, tellement l'alignement des branches touffues s'arrondit bien en voûte.

De cette allée on domine le parc, les pièces d'eau ; puis des marches conduisent à des terrasses plus hautes encore, si bien qu'une aile du château est de plain-pied au second étage.

Tout cela a l'aspect grandiose du XVII[e] siècle, jusqu'à cette eau froide dans la pierre, bouillonnante et solennelle contre l'obstacle de la cascade.

Nous arrivons à un des bijoux de la Touraine, à un de ces châteaux Renaissance, coquets, brodés, où la salamandre se tord au fronton des cheminées gigantesques. Chenonceaux, bâti sur le Cher comme Azay-le-Rideau sur l'Indre, reflète dans l'eau courante ses pavillons, sa longue galerie, appuie toute sa splendeur à des arches nuancées par les crues diverses de la rivière. Le vestibule imposant mène à des pièces curieusement conservées, meublées dans le genre ancien avec des tapisseries, de curieux plafonds, des lits à rideaux et à courtines de satin. Nous avons vu la chambre de Catherine de Médicis, ornée des portraits de ses enfants, de tous ces Valois dont les figures intelligentes et tourmentées ont gardé le ton blafard des carnations italiennes pâlies aux brouillards de la Seine.

Le goût des pays de soleil se traduit là par une admirable cheminée du Primatice et par le coloriage des plafonds, de minces filets de dorure sur toutes les boiseries. On sait la rivalité de Catherine de Médicis et de Diane de Poitiers au sujet de Chenonceaux; celle-ci avait ménagé une terrasse d'où le Cher se voit à perte de vue et semble terminer l'horizon au resserrement de ses bords : jolie rivière ombragée, bordée de bois, faite pour hu-

mecter l'herbe des parcs et refléter un château de favorite. En haine de sa rivale, Catherine fit couvrir la terrasse, et sa rancune de femme s'aidait là des traditions orientales, des habitudes de vie enfermée, calfeutrée des climats chauds. A l'heure qu'il est, la galerie rétablie dans sa façon primitive est délicieusement fraîche aux yeux, et le coup d'éventail de l'eau paisible y arrive directement.

Une chose singulière dans Chenonceaux bâti sur pilotis, c'est la réverbération que le soleil frappant les petites vagues du Cher envoie aux murs intérieurs du château. Ce sont, sur les marches des escaliers, sur l'arc des voûtes, des vibrations visibles, des courants qui se marquent en lumière, avec des marbrures, des cassures, toute l'agitation de l'eau dans un rayon immobile. Le pont-levis est très petit, à peine indiqué. Chenonceaux n'aurait jamais pu soutenir un siège ; on se le figure plutôt animé par quelque fête, des gondoles glissant sous les arches.

En parcourant le musée, nous avons admiré un portrait de Louis XIV enfant, signé Mignard. Quelle difficulté pour le peintre d'empreindre d'une majesté précoce ces traits à peine formés de poupon bien portant ; les yeux petits, la bouche souriante, le menton à fossettes ont un semblant de dignité ; à côté, Christine de Suède, tout en noir et très simple, les cheveux sans poudre et frisés, un air

alangui, des yeux rêveurs, étale sa grâce un peu libre d'aventurière parmi les portraits guindés, serrés des grandes dames du temps.

Nous n'analyserons pas tout entière cette réunion de bons tableaux et de peintures médiocres; les châteaux historiques ont leur physionomie à eux qu'il ne faut pas amoindrir en s'attachant à trop de détails. C'est un ensemble, une date pour ainsi dire qui vous arrive entourée de nature et de vie, plus ancienne de toute la jeunesse environnante et qui donne un âge aux vieux arbres ainsi qu'aux tourelles sculptées qu'ils entourent.

Après cette grâce riante, nous nous trouvons à Amboise : le contraste est frappant. Situé tout au bord de la Loire, Amboise domine le paysage environnant : bois, plaines, fleuve et la ville entière, une confusion de toits moussus, de vieux clochers. Ici comme à Langeais l'étendue de l'ancien domaine se reconnaît à des coins verts, des écroulements de vieux murs dans les rues. A part une tour ronde où se trouve une rampe assez large pour le passage des chevaux et des voitures, à part la chapelle admirablement restaurée et que son fronton, représentant une chasse fantastique, consacre à saint Hubert, le château est en complète réparation. On est en train de rétablir sa véritable physionomie altérée par le séjour d'Abd-el-Kader et des transformations ridicules; c'est ainsi qu'auprès de

la porte où se tua Charles VIII, — une petite porte basse qu'il ne sut pas éviter en se baissant, — le jardin planté sous Napoléon Ier met des massifs d'arbustes lourds, des buis taillés, des allées contournées à la mode angla se, des bosquets, des labyrinthes.

A ce propos, on raconte que, pendant le séjour d'Abd-el-Kader à Amboise, le jardin ne put jamais être fleuri de roses, les femmes arabes les mangeant encore en boutons à mesure qu'elles paraissaient ; distraction d'esclaves qui se souvenaient de l'Orient dans le désœuvrement muet des longues heures de captivité.

ÉTUDES LITTÉRAIRES (1)

(1) Ces études ont été publiées dans le *Journal officiel* sous la signature de Karl Steen.

DE LA LECTURE

Si dans le premier âge on lit sans choix, il en est de même dans la jeunesse. Tout intéresse et tout charme : livres d'histoire, de voyages ou de morale, c'est comme une provision pour l'avenir, un catalogue élémentaire varié, à peu près complet, auquel on rattachera plus tard, par un fil plus ou moins tendu, les vraies lectures savourées et choisies.

Alors, dispensé de cette curiosité qui l'entraînait, le cerveau voudra des dispositions particulières pour se prendre à tel ou tel auteur ; il est des jours où l'on choisira d'instinct l'écrivain qui fait penser, d'autres fois celui qui accumule les faits et les idées sans laisser d'interligne à l'imagination du lecteur ; et presque toujours le choix d'un ouvrage se fera à l'exclusion passionnée d'un autre. Hugo nuit à La Bruyère, Balzac à Musset et Chateaubriand à Voltaire ; l'esprit se rapetisse auprès du génie, mais il le raille quelquefois dans son exagé-

ration sublime. S'il est reposant et consolant de lire Lamartine, Mme Sand, encore faut-il avoir l'imagination préparée, ailée, indépendante pour les goûter et les comprendre : sans cela, ces idées larges, un peu délayées, écrites, si l'on peut dire, d'une écriture anglaise très grosse et tenant de la place, vous semblent une fatigue. On manque d'haleine, positivement. Dans ces dispositions, il faut laisser les écrivains de génie et se contenter du talent, se distraire aux mille détails d'une observation minutieusement humaine, s'attacher aux humoristes dont l'imagination restreinte, multipliée, amuse sans fatigue. D'ailleurs, il vient un jour où la bibliothèque la plus complète n'a plus de surprises pour son lecteur habituel, où l'œil va de lui-même aux titres qui lui conviennent, soit qu'on s'applique à bien remplir le temps fugitif, ou qu'on cherche une distraction à de trop longues journées.

Il est des œuvres qu'on ne regarde même pas en face de la nature, ou parce qu'elles ont la prétention de la dépeindre, ou parce que les pensées qu'elles renferment sont trop loin d'elle, trop dégagées de leur sens primitif ; au bord de la mer, à la campagne, il faut des chefs-d'œuvre. On est trop près de la vérité en toutes choses pour admettre ces petites inventions d'intérêt médiocre, ces détournements, ces contorsions, cet à-faux de l'es-

prit et du cœur qui fait le fond des œuvres dites légères.

Nous pensons que La Fontaine se lira sans danger en face d'un beau paysage, mais que La Rochefoucauld y paraîtra sec, aride, presque mesquin. Certains livres gardent un parfum de renfermé, la poussière des bibliothèques où ils ont été préparés, compilés ; il faut les relire aux jours de pluie, dans une pièce étroite, d'un horizon limité ; ils ne donnent pas à l'âme ces ailes qui demandent l'espace, mais leur travail apparent communique sa patience aux longues reclusions. Toute l'œuvre de Sainte-Beuve, malgré le grand talent qui y est dépensé, vous cause cette impression. Il semble qu'on feuillette des documents, des brochures, des amas de paperasses. Au contraire, Saint-Simon, dans ses nombreux volumes, a mis la magie d'un style large, prime-sautier; c'est, avec Mme de Sévigné, l'auteur des longues soirées de campagne. Il y a une petite place pour la nature dans cette pompe du grand siècle, et des échappées aérées, lumineuses, qui semblent les fenêtres ouvertes sur un parc de quelque majestueux bâtiment Louis quatorzien. Ces exils en province dont il est question à chaque page, ces relais de poste, ces courriers vous font rêver d'une France très grande, inexplorée, dont l'étendue s'élargit encore des difficultés du voyage.

Quant à Rousseau, on peut s'installer pour le

lire au revers d'un fossé, s'imprégner de l'air vif des champs ; son soleil est bien du vrai soleil et il n'est véritablement grand que lorsqu'il regarde la nature ; quel malheur qu'il s'y soit vu lui-même et si laid !

A Paris on peut tout feuilleter, tout entreprendre. On est entouré d'influences si composites ; les musées, les théâtres, les conversations varient si bien en l'agitant les dispositions de l'esprit qu'il peut s'attacher tour à tour à différentes œuvres, en suivant ses aspirations diverses.

Lire et relire sont deux bonheurs égaux, mais bien différents. L'ouvrage neuf, encore embaumé par l'impression, dont les pages ont peine à se séparer ou qu'il faut trancher au coupe-papier, vous procure une émotion singulière et comme l'espoir d'une amitié nouvelle. De même qu'il est des physionomies plaisantes à première vue, il est des livres qui vous séduisent tout de suite. C'est la disposition des chapitres, le caractère, les alinéas, et cette tentation fugitive saisie à la pointe des cils, des mots bien choisis, et des phrases adroitement disposées. Il y a des volumes abandonnés aussitôt que feuilletés parce que tout d'abord les lignes compactes ou trop espacées causent au lecteur une illusion de vide ou de confuse abondance ; impression toute physique, dira-t-on, mais elle trompe rarement, les idées ne s'alignant pas au

hasard et conservant dans leur aspect, dans leur classement, beaucoup du génie de l'auteur.

Relire, c'est une joie plus tranquille, la fréquentation assidue d'esprits sympathiques au sien; mais tout ne se relit pas. Il faut qu'une œuvre vous garde encore des surprises, ou que chacune de ses lignes soit un rappel de votre vie pour que vous puissiez la parcourir souvent, sans fatigue; les lectures de jeunesse se recommencent chaque fois avec le même entrain. Est-ce bien le talent de l'auteur qui vous prend alors ou tout ce que son œuvre vous ramène d'heures heureuses et d'impressions fraîches; ces livres-là sont les préférés, ils enferment tout un monde de pensées, de réflexions, d'initiations; il nous semble qu'on pourrait les comparer à des herbiers, compacts, remplis dans quelque pays féerique où l'on ne retournera plus jamais, et dont chaque fleur reste la fleur type de toutes celles que l'on cueillera plus tard.

Parmi les livres qui peuvent se relire sans cet attrait de souvenir, les livres de vers sont les plus nombreux. Les poètes sont toujours à connaître; l'élision nécessaire, cette musique du rythme semblable à un accompagnement qui couvrirait un peu les paroles, empêche de bien sentir la poésie du premier coup; il y a là du vague, et c'est un charme de plus que ce nuage léger sur la pensée qui se lève. Les philosophes se relisent sans cesse, les

romanciers bien rarement; il faut le génie de Balzac, son abondance, cet enchevêtrement des idées et des phrases ; on sent qu'il avait trop à dire et qu'il demeure souvent sur un sentiment inachevé. Cette hâte, cet à peu près séduisent le lecteur d'imagination; il poursuit jusque dans son inconnu l'inspiration de l'auteur ; et puis on rencontre toujours quelque coin inexploré, quelque surprise au détour des pages. C'est un brin d'herbe entre les pierres qui nous a échappé dans la description, ou un trait de caractère, le pli d'une bouche, le sourire d'un visage de femme; d'ailleurs, le style est si riche, si touffu, que l'on s'y perd comme dans quelque forêt inextricable, où à défaut d'une allée battue, les trous lumineux de la feuillée sont autant d'ouvertures vers l'espace et le bleu.

Les raffinés d'art ont, comme les poètes, le privilège d'attirer indéfiniment leurs lecteurs. A l'opposé de Balzac, ils contentent l'esprit par une perfection qui le laisse sans désirs, admiratif et satisfait. Dans ces sortes de lectures, c'est l'œuvre elle-même qui vous prend, non les sentiments ou les théories qu'elle exprime; la littérature l'emporte alors sur le livre, comme la peinture l'emporte sur le sujet dans un beau tableau; aussi l'action importe peu, et fût-elle émouvante, navrante, nous défions qu'elle laisse une véritable tristesse, à peine l'attendrissement passager que cause la note juste,

vibrant sur un sentiment éprouvé. Quand le charme du style est si profond, si puissant, le lecteur dont la pensée s'élève en lisant arrive sûrement et surtout à l'émotion artistique, la plus pure et la plus rare des émotions.

L'AUTEUR DES *HORIZONS PROCHAINS*

(*Œuvres complètes.*)

I

L'Auteur des *Horizons prochains!* Sous cette signature qui serait anonyme sans le succès du premier livre, un écrivain rare s'est fait connaître à demi, il y a quelques années. Depuis, le mystère a été éclairci, le vrai nom révélé, mais encore avec une telle réserve que nous nous demandons s'il n'y aurait pas quelque indiscrétion à l'écrire ici.

Ce reste d'incognito sied bien à l'Auteur des *Horizons célestes*, de *Vesper*, d'une foule de livres de voyages, d'une œuvre complète enfin où se révèle sous tous ses aspects un esprit serein, chercheur, poétique et prime-sautier. Ce bagage littéraire renferme un seul roman, philosophique encore, composé bien moins de faits que d'analyses du cœur et des sentiments. Pas d'aventures, pas d'incidents romanesques.

Parmi les écrivains féminins nous ne connais-

sons, avec l'Auteur des *Horizons prochains*, qu'Eugénie de Guérin qui ait dédaigné à ce point l'élément passionné pour s'attacher surtout à ce que la vie présente de simple, de touchant, de vulgaire, pour ainsi parler, en ôtant à ce mot toute acception désagréable; ce sont bien là des livres de femmes, pleins des soucis ou des occupations de tous les jours, éclairés d'un regard au paysage familier, aux abeilles de la ruche, aux fleurs du jardin, et d'une pensée constante vers l'influence divine. De tout cela se dégage une grande et saine poésie.

Eugénie de Guérin, dont nous parlions tout à l'heure, plus naïve avec un esprit moins cultivé, une imagination de prisonnière ardente et inquiète, a jeté dans son œuvre beaucoup de cris personnels; l'Auteur des *Horizons prochains*, aidé de toutes les ressources d'un style très particulier, concis, clair, aisé de tour, est un auteur moins subjectif, complet et qui se possède. Des souvenirs, des pensées, des paysages, voilà ce qui compose ses livres. Il semble que tous les loisirs d'une heureuse vie y soient disséminés, accompagnés toujours de hautes réflexions. Le volume intitulé : les *Tristesses humaines*, est l'œuvre d'une âme qui s'est écoutée vivre sans s'apitoyer sur elle-même, que l'on sent sûre de sa force et compatissante aux faibles. Rien que les titres des chapitres donne-

ront une idée de cette suite de tristesses ; remarquez qu'il n'est pas question ici de grandes douleurs. Ce sont les *Oppressions* : « Lorsque se lève un jour terne, lorsqu'un matelas de brume emplit l'espace, lorsque nous ne distinguons même plus, à travers ces obscurités atténuées çà et là d'une clarté blafarde, ni le squelette des arbres dépouillés par l'hiver, ni ce vieux mur où verdit un lierre, lorsqu'il n'y a plus ni montagnes pour nous relever l'âme, in ciel pour nous parler d'éternité, oui, c'est vrai, il faut le confesser à notre honte, nous sommes oppressés. »

Puis viennent les *Méprises*, l'*Accablement*, les *Destructions*, une succession d'études profondes dont les *Méprises* sont la plus belle partie : « Toutes les méprises ne viennent pas de nous-mêmes ; le monde se méprend à son tour. De grands malentendus planent sur les idées et sur les hommes... ; le monde n'a pas de temps à perdre, il vous rencontre, vous toise et vous juge : un procédé sommaire qui lui réussit parfaitement... » De là toutes les souffrances qui résultent pour des êtres classés, jugés, de ces erreurs, de ces appréciations de surface. Certes, c'est un beau livre comme on en écrit peu, creusé, raisonné, analytique sans la moindre fatigue, impersonnel malgré une parfaite connaissance de l'esprit humain. La langue a quelque rapport avec celle de Michelet : c'est le même système

de phrases courtes, l'une par l'autre complétées et se concluant à chaque période. Un grand charme de concision et de clarté s'en dégage à la lecture ; et comme le mot est trouvé, comme il arrive plutôt de lui-même, juste, distingué sans préciosité, ou profond !

Les *Horizons prochains*, *Vesper* se composent de nouvelles détachées. Les êtres y sont bien vivants et surtout bien compris dans leurs moindres particularités : un geste, un regard, et l'artiste a saisi quel chagrin agitait celui-là, quelle joie possédait cet autre.

Nous avouons n'avoir jamais éprouvé en lisant un roman le plaisir que nous ressentons à ces épisodes rapides, pris comme des scènes détachées dans le grand drame d'une vie. L'auteur sait bien tout le parti qu'on peut tirer de ces minutes tragiques, et qu'on peut y faire tenir la substance de plusieurs volumes. Il y a telles de ses nouvelles, les *Sources, Un pauvre garçon*, qui vous amènent aux larmes par un mélange d'espoir divin et de grandes souffrances, et aussi par leur rapidité où l'émotion se précipite, sans qu'on ait eu le temps de s'y préparer ou de la combattre. La pensée de Dieu se présente à chaque page comme elle doit toujours arriver, sollicitée par quelque immense chagrin ou quelque spectacle admirable de la nature ; c'est tour à tour une plainte résignée ou un

cri d'enthousiasme, en tout cas un perpétuel rappel de confiance.

Les héros nombreux et divers des *Horizons prochains* croient ou ne croient pas ; tel est le drame intime qui se joue dans leur cœur, et le poète, avec une délicatesse féminine, nous fait partager les angoisses, les joies causées par ces divers états de l'âme.

Prenons par exemple le *Songe de Lisette*, quelques pages toutes parfumées de cire vierge et de menthe sauvage et que le rucher d'abord entrevu et dépeint précède familièrement : « Il y avait encore les abeilles... Ah ! que j'en ai sauvé de ces imprudentes, que j'en ai repêché dans le remous du ruisseau, en ces anses que forme une large feuille, en ces baies qui tiendraient dans le creux de ma main. » Lisette est, nous dit l'auteur, « une bonne vieille facile aux autres, paisible, souriante, aux enfants surtout... En dedans tout émue d'idées, le grand problème de l'éternité restait immobile devant elle, une face éclairée par la foi, l'autre assombrie par le doute. Je suis triste, me dit Lisette; écoutez, vous rirez. J'ai fait un songe. » Lisette a vu deux routes, l'une large, commode, c'est celle qu'elle a prise ; l'autre tournante et difficultueuse, montant « au paradis de Dieu, une maison d'or reluisante comme le soleil en plein midi. Derrière une des fenêtres, — c'est Lisette qui parle, — der-

rière les vitres claires une vieille femme, comme moi vêtue de soie noire avec des cheveux blancs, un air sévère et pourtant doux, se tenait assise et tricotait. Elle tricotait sans me voir, elle avait l'air bien heureux. Je criai, il me le sembla du moins... Vous vous êtes trompée, me dit-elle, vous n'entrerez pas, ma fille ; vous n'avez pas pris le bon chemin. Puis, elle reprit son tricot d'un visage tranquille, et moi je tombai morte. »

Tout n'est-il pas charmant dans ce conte naïf, jusqu'à cet idéal de vie paisible, cette dame tricotant à sa fenêtre, dont l'image traverse le rêve de la paysanne aux durs labeurs. L'Auteur des *Horizons prochains* excelle à décrire les humbles comme quelqu'un qui les a vus de haut, dégagés des trivialités de leur vie, transfigurés par un rayon de grâce ou la poésie de la douleur. Laissez-nous vous raconter encore le *Pigeonnier*, l'histoire d'un vieux tapissier et de sa femme : « L'infortune leur avait donné pareille vie, mais la paix siégeait au cœur débonnaire de la femme, le rongement d'esprit dévorait le pauvre homme. » Et nous les voyons se débattant contre la misère, lui soutenu par elle, elle fortifiée par l'admiration qu'elle garde pour lui. Alors, de jolis tableaux d'intérieur, des détails touchants ; cet homme faible s'appuie au bras de la femme au lieu de lui offrir le sien ; il cherche de l'ouvrage ; puis, quand il en obtient, qu'il re-

prend la dignité, la fierté de sa vie, sa compagne de misère meurt tout à coup, et le malheureux ne songe plus qu'à lui élever, dans un coin de la chambre, une sorte de catafalque : « Il entasse là tous les souvenirs de la pauvre morte... Voici sa montre ; elle s'est arrêtée depuis le jour... Voici sa bague, son châle, son pauvre châle... »

Sans doute tout cela est simple, infime. Chaque jour il se passe à Paris des scènes semblables ou plus terribles ; mais le charme du récit, l'ardeur émue, et le style réfléchi, riche en-dessous de toutes les pensées qu'il enferme, pour les bien comprendre il faut avoir le livre en main. Et qu'on ne pense pas que les larmes, l'idée de mort souvent présente donnent à ces petits chefs-d'œuvre un tour universellement triste ; il y a des traits d'une indulgente ironie, d'une gaieté spirituelle, et surtout une constante sérénité due à l'élévation des pensées et du style.

Comme on le voit, ce sont moins des nouvelles qu'une série de tableaux où tout est si bien à son plan que l'effet ménagé est toujours et sûrement obtenu. Vous trouverez là dedans du réalisme souvent, un réalisme délicat qui s'arrête juste à sa mission de vérité, beaucoup de poésie extérieure. Cette plume savante s'applique aux descriptions ; chacun de ces épisodes est encadré entre les murs gris d'un quartier populaire ou dans les giroflées

d'une fenêtre ouverte; mais que l'air y arrive des hautes montagnes jurassiennes ou de la rue étroite et sombre, on le respire toujours vivifiant et reconnaissable. C'est que le paysagiste ne s'en tient pas aux contours ni aux couleurs, mais qu'il se pénètre de l'esprit de la nature. Bourdonnements d'insectes, bruits d'ailes, parfums de foins coupés ou de roses entr'ouvertes, on entend, on respire avec lui ces harmonies de vie errante, universelle. On devine là toute une éducation champêtre; et comme les yeux des marins bleuissent au reflet continu des vagues changeantes, nous pensons que le regard s'agrandit, devient plus clair et plus profond, ouvert constamment sur de larges étendues.

II

En analysant dans la première partie de cette étude un de nos plus purs talents féminins, nous disions à quel point l'Auteur des *Horizons prochains* s'imprégnait de l'atmosphère environnante, quelle divination singulière il avait de la joie, de la douleur. Dans ses livres de voyage, nous retrouvons la même faculté d'assimilation, et combien agrandie par la variété des coutumes, des paysages et des climats. Non seulement la mer, la montagne, les fleuves traversés donnent à la plume

du paysagiste l'occasion de s'exercer à chaque page; mais, par une sorte de curiosité rétrospective, les peuples qui ont vécu là, les grands événements qui s'y sont accomplis arrivent aussitôt à la mémoire de l'écrivain, se lèvent du sol avec les maïs en épi ou les grands cèdres étalés. Il s'ensuit une foule de réminiscences historiques et religieuses. L'Auteur des *Horizons prochains* use à l'égard de la nature du procédé pénétrant qu'il emploie à l'égard des êtres. Il les voit, mais il veut les connaître à fond, et que nous les connaissions aussi. Les personnages qu'il fait parler, les vallons qu'il décrit ne passeront pas sous nos yeux avec cette optique de convention, cet à peu près de la scène que les faiseurs de romans empruntent aux faiseurs de théâtre. La terre a pour lui des parfums différents; il sait les plantes qui germent au creux des fossés, celles qui poussent sur la montagne à tous ses degrés de hauteur. Telle herbe entrevue en Égypte lui fera faire tout à coup un brusque retour de pensée vers les montagnes de Suisse. Ces ressemblances, ces assimilations sont la philosophie du paysage écrit, ce qui le distingue du paysage peint, car ils sont tous deux bien différents de procédé et d'effet. Pourvu que la toile mette à son plan, dans leurs proportions visuelles, les objets qu'elle représente, bois, rivière ou plaine, pourvu que, par un effet de lumière ou de brume,

elle nous indique l'heure, la saison, non d'une façon précise, mais avec ce vague inhérent à la nature que chaque minute métamorphose, son but est rempli. Dans le livre, il en est autrement. Pendant que l'auteur écrit il pense, et cette participation de lui-même, de son esprit, il faut qu'il nous la fasse sentir en traduisant en mots connus des tons de vert, de bleu ou de vermillon. Nous savons tous la magie du soleil couchant passant de ses intensités de flammes vives à toutes les décroissances d'un rayon mourant ; après la pourpre éclatante viennent des couleurs aurore, jaunes, dorées, puis une prodigalité de lueurs roses, douces, étalées, persistantes, accrochées enfin à quelque vitre quand dès longtemps le soleil a disparu et que la nuit monte. C'est cela que nous admirons tous les soirs ; mais combien nous serons plus touchés, si dans cet éblouissement et ce rapide déclin nous entrevoyons la fin d'un jour et cet adorable repos qui est à lui seul un recueillement.

La série des volumes de voyage commence par une longue tournée en Grèce, en Égypte, en Nubie, dans le désert et en Syrie. Beaucoup de livres ont été écrits sur l'Orient : Lamartine, Gérard de Nerval, Gautier, Fromentin, et sans parler des littérateurs, une foule de touristes enthousiastes, de ceux qui inscrivent leur nom minuscule sur la plus haute pyramide, ont communiqué au public leurs

notes de voyage; aucun ne nous a procuré l'impression grandiose et intime, familière et savante, causée par ce *Journal d'un voyage au Levant.*

La Grècc est, de toutes ces merveilles entrevues, la moins appréciée, la moins heureusement décrite, et nous voyons dans cette négligence la marque d'un esprit original. On sent que, le guide en main, l'admiration de commande gêne la voyageuse, et aussi le côté excessivement classique et professoral de la Grèce, parcourue et dépeinte tant de fois; peut-être trouverait-on, en cherchant bien, au fond de ce dédain féminin, l'absence, nous ne dirons pas l'ignorance, des langues mortes. Toujours est-il que sur cette terre tant chantée, l'Auteur des *Horizons prochains* éprouve de nombreuses déceptions et qu'il se joint à cela, pour lui, la tristesse d'un pays trop ensoleillé, sec, brûlé, fatigant à des yeux habitués aux puissances de vert des régions du Nord. Mais le récit est naturel, intéressant, le pittoresque du sol et des gens bien saisi, avec des souvenirs de l'antiquité et de jolies remarques comme preuve de ces antipathies de climat dont nous parlions tout à l'heure : « Homère était d'un pays où il y a du *vert.* Il était de Smyrne, de l'Asie Mineure aux grands arbres, aux belles fontaines, aux épaisses feuillées; voilà pourquoi Homère a écrit les *Adieux d'Andromaque,* l'*Entrevue de Priam et d'Achille.* »

En somme, ce premier livre est comme une préparation, une porte ouverte; il semble que la vue, le style s'y exercent aux magnificences des deux autres.

Quant au voyage en Égypte, nous le faisons avec l'auteur en lisant ces pages tour à tour émues, admiratrices ou descriptives; nous nous installons avec lui dans le *dabbieh* aux longues vergues pour monter et descendre le Nil; nous ressentons comme lui le calme, la sérénité que les fleuves, non la mer sans limites, gardent aux remous de leurs vagues et communiquent à la fertilité de leurs bords. Ici, les citations sont difficiles, tellement le livre est uniformément beau. Cela a la couleur d'un ciel inaltéré. Ce voyage ressemble à un rêve, à une de ces suspensions entre l'existence vécue et celle qui vous reste à vivre; il a dû être écrit dans une rare disposition d'esprit, heureuse et poétique. « Il y a, dit la voyageuse, dans ce cours majestueux du Nil, dans ce limpide chemin tout éclatant de lumière, quelque chose qui attire avec une invincible puissance. On ne comprend pas pourquoi l'on rétrograde, puisque la route monte toujours, transparente et profonde au travers des sables à perte de vue, entre des temples au fronton surchargé d'hiéroglyphes... toujours cet étonnant aspect; des montagnes pointues, noires, quelques-unes à cône tronqué; des blocs de syénite qu'on dirait tombés

du ciel, des coulées de sable jaune orangé, une mince lisière de culture et de palmiers, le grincement mélancolique des *sackkiehs* tournés par un bœuf avec le conducteur sur le train. » Et les rives se déroulent, riches de souvenirs et d'aspects, sans que l'admiration se lasse de s'exprimer. Ce sont des descriptions de temples, de tombeaux, de sites. Puis quand, au cours de cette navigation paisible qui suit le fleuve et ses hasards, la nature se présente seule, sans trace des siècles écoulés ni des splendeurs disparues, ce sont des tableaux familiers, saisis dans leur vérité toute simple : « Nous mettons pied à terre au milieu des pois en fleur; nous voilà dans un village nubien : petites masures de terre, vie en plein air, les vaches, les chèvres, les brebis avec leurs agneaux sous les palmiers... Les fils d'un métier à tisser s'étendent de ce côté, là une jeune fille dort sur la terre enveloppée dans son tapis. »

Le voyage à Jérusalem est plus serré, moins rêveur ; ici les souvenirs, tout en se perdant dans la nuit des temps, se rattachent tous à une préoccupation religieuse; à notre avis, la note est même un peu forcée de ce côté, mais c'est la faute de cet admirable pays, où les lacs, les montagnes, chaque nom prononcé évoque quelque scène de la Bible.

« L'histoire du peuple juif passe et repasse sans cesse le Jourdain, le fleuve est pour ainsi dire

tressé avec elle. » Ainsi s'exprime l'auteur, et c'est presque une excuse à cet envahissement de son esprit. L'histoire du peuple juif passe et repasse aussi dans son livre. Cette femme qui glane dans les champs, c'est Ruth ou Noémi. Il aperçoit Abraham et Jacob à la tête de tous les troupeaux, de même qu'au désert quand il écrivait sous la tente, et dans le désordre pittoresque du campement, il croyait voir grandir sur le sable l'ombre d'Agar et de son fils à la recherche de quelque puits.

Après ces magnifiques voyages, l'auteur des *Horizons prochains* se repose, et le lecteur avec lui, dans des excursions plus familières, en Suisse, en Italie, en Espagne. La nature disparaît alors un peu devant l'art. Dans l'espace restreint des musées l'œil s'exerce à d'autres admirations; mais quel que soit le charme de ces derniers volumes, charme de gaieté spirituelle et d'enthousiasme artistique, ils n'ont pas la valeur littéraire des autres.

Plus le pays s'éloigne, plus les horizons s'élargissent, plus la pensée de l'écrivain s'ouvre avec eux ; la mer, le désert, le lointain l'inspirent, dirait-on, car dans le livre intitulé : *A Constantinople,* il retrouve tout à coup cette hauteur de vue, cette abondance de style descriptif qui distinguent les premiers voyages. Toutes les richesses de l'Orient, climat, ciel, costumes, sont senties, ana-

lysées toujours avec la même bonne humeur, et ce regard de peintre et de poète qui s'émeut d'un effet d'ombre, des teintes d'un tapis persan, des plis savants du *faradjeh*. C'est un papillotage de couleurs vives, de descriptions brillantes, pas si serrées pourtant qu'on n'aperçoive à chaque page une échappée bleue du Bosphore où glisse quelque caïque, où s'estompe le souffle d'un steamer. Et cela suffit pour bien donner le caractère de ces grands caravansérails, de ces ports gigantesques, pleins de départs et d'arrivées, qu'une foule de nationalités traversent sans se confondre.

Mais où l'on reconnaît l'auteur féminin, c'est à la compassion curieuse qu'il ressent pour les harems. Chaque fois qu'il rencontre dans la rue un de ces visages rosés, drapés du *yachmak*, il le suit en idée jusqu'en ces pièces aux fenêtres grillées, aux larges divans où le harem se tient dans les longues heures du jour, énervé d'inactivité, de chaleur et d'ennui. L'Européenne, l'artiste, la femme intelligente et religieuse n'a pas assez de pitiés et de plaintes pour ces tristes créatures privées de liberté et de devoirs, prisonnières, sans intérieur, sans aucune de ces conditions qui rendent le *home* attrayant et cher.

Des salles silencieuses et calmes, si bien gardées du dehors, que l'air et la lumière n'y arrivent qu'à travers les barreaux des *kafes*, des femmes assises

sur des coussins, avec des physionomies immobiles, assoupies, concentrées, tel est le spectacle qui s'offre aux yeux de la visiteuse quand elle a pu se faire ouvrir enfin la porte du logis des femmes. « Le clair-obscur règne partout, » dit-elle. Mais bientôt à l'influence, au charme communicatif de cette nature ouverte et vive, tout le harem se réveille; sous ces amas d'étoffe blanche ou jaune, les poses alanguies se redressent; on cause, on s'agite, et la voyageuse est initiée aux peines, aux joies, aux intrigues de ces captives; on parcourt ensemble le palais.

« Une porte fermée nous arrête dans notre promenade; elle sépare le harem du Sélamlik, le pacha en a la clef; aucune femme n'a franchi ce seuil, pas même la princesse. Jamais elle n'a pénétré dans les appartements de son mari. La division profonde et hautaine des deux existences s'exprime avec une dure éloquence par ces deux battants hermétiquement clos. La vie de ton seigneur n'est pas ta vie, ton maître t'échappe par ces grands côtés de l'action et de l'intelligence qui font sa valeur. S'il te donne ses loisirs à distraire, et ses ennuis à tromper... si tu es son délassement, tu n'es pas sa compagne. »

Alors se suivent de tristes anecdotes où la dépendance de la femme dans ces harems parfumés et clos se révèle avec ses désenchantements et ses

larmes. Ce n'est pas trop en effet de tout l'abrutissement de l'ignorance et de l'esclavage pour dompter les intelligences, endormir les passions jalouses, et nous voyons que souvent, dans ces palais muets, le drame éclate, inconnu, déchirant comme un cri d'angoisse étouffé par de hautes murailles et des tentures épaisses.

C'est cette compassion toujours en éveil, cette recherche au delà du connu, qui fait de l'auteur des *Horizons prochains* un écrivain avant tout sympathique. Dans son œuvre rien que de sincère ou de grand; et comme on lui sait gré, étant femme, de ne rien revendiquer ni prétendre, et, bien que célèbre, de rester anonyme, enveloppée dans l'ampleur de son beau talent.

CHARLES BLANC

L'Art dans la parure et dans le vêtement.

Depuis longtemps, les femmes élégantes savent bien que l'art n'est pas étranger à la toilette, et qu'on éprouve à regarder un ajustement gracieux, assorti de couleur, heureux de forme, un peu de ce plaisir qui vous retient devant un joli tableau ou une statue bien proportionnée; mais si quelques-unes ont cet instinct naturel, si leur sentiment du goût est assez exercé pour qu'elles apprécient une parure dans la grâce de son ensemble et la finesse du détail, combien quelquefois, par un excès même de coquetterie, assemblent tant bien que mal, et seulement pour l'effet, les ornements et les nuances.

Et pourtant, c'est l'auteur du livre qui nous l'apprend, la parure la plus riche, la mieux choisie même, peut transformer la personne qui la porte, changer le caractère de sa physionomie ou de son allure. L'unité est sévère, la diversité piquante ; il

faut savoir cela avant tout. L'une sied aux visages animés chez qui l'irrégularité est une grâce et le sourire une beauté ; l'autre convient seulement à ces types graves, d'un sentiment immuable, qui frappent par leur vue seule, sans le secours de l'expression. M. Charles Blanc nous dit aussi quelle coiffure étoffera un profil trop mince ou rétablira l'ovale dans une figure un peu ronde, et comment d'une mode universelle chaque femme peut se faire une appropriation seyante.

Pour tout cela, on doit remonter aux lois les plus antiques, les plus sévères de l'ornement. Songez que la figure humaine, par ses proportions, a l'air d'avoir été *mise au carreau*. Oui, madame, que vous vous penchiez à la portière d'une voiture ou au balcon d'une loge, si vif, si gracieux qu'ait été votre mouvement, sitôt qu'il cesse vous rentrez dans ces lignes idéales qui vous divisent et vous maintiennent ni plus ni moins qu'une sainte de vitrail dans son treillis de plomb ; et il le faut pour la proportion, qui est la première condition de la grâce. Méditez ce joli livre écrit pour vous, et qui vous servira à rectifier, au nom de l'art suprême, les inventions de votre couturière et de votre modiste ; l'art, c'est un bien grand mot quand il est question de chiffons, mais nous vous étonnerons plus encore en vous disant que la science s'en mêle aussi. Il faut invoquer la physique et la chimie pour vous

parler des couleurs, et c'est ce que fait M. Charles Blanc ; il vous dit leurs sympathies, leurs ressemblances, et pourquoi, sans le savoir, la parure fait se nuire et se combattre entre elles des teintes mal assorties. Ici, nous le trouvons un peu sévère ; il existe des règles générales du bon goût ; mais de là à produire certains assemblages de ton, à vouloir donner aux couleurs *leurs complémentaires* sur un biais de jupe ou une bride de chapeau, il y a loin. Par exemple, la mode, qui ne peut supporter ensemble deux rouges différents, admettra très bien le rose et le grenat, le marron et le bleu : c'est même de ces ignorances voulues qu'elle fait parfois sa distinction.

Un des chapitres intéressants du livre traite des rapports qui doivent exister entre les tons de l'ajustement et les nuances des visages, du teint, des yeux, des cheveux. Non seulement nous apprendrons là ce qui convient aux brunes, aux rousses, mais encore aux châtaines, à cette race indécise d'yeux gris, de cheveux nuancés, si commune à Paris et si facile à vêtir peut-être à cause de son insignifiance.

M. Charles Blanc, avec une complaisance d'artiste, déplie les velours, les failles, le crêpe de Chine si souple et discrètement soyeux, les lainages, le cachemire, le drap ; il nous explique la grâce des vêtements chauds sous les premiers soleils, et des

étoffes encore claires assombries d'un mantelet d'automne, l'intimité de certaines toilettes et la grande lumière, l'apparat que voudront les autres. Il ouvre le tiroir aux rubans, le sachet aux dentelles : la dentelle ! le plus charmant luxe des femmes, ni pesant ni encombrant, exempt de la richesse voyante du bijou et de l'étalage exotique du cachemire de l'Inde ; c'est avec la dentelle et les plumes que l'ajustement fait toute sa légèreté, « compose ces ornements flottants qui, en se prêtant au courant d'air de la marche, ajoutent à son élégance, à sa rapidité. »

M. Charles Blanc choisit aussi les fleurs pour le bal, les fleurs printanières qui parent les jeunes filles, les couronnes pour les fronts sévères, et ces guirlandes dont le caprice s'accorde avec un regard mutin ; il nous fait entrer dans le salon éclairé que possèdent maintenant toutes les maisons de soieries. Nous savons qu'aux lumières « le rubis s'exalte particulièrement dans les étoffes pelucheuses, le nacarat s'éclaircit ; la cerise monte au ponceau, le ponceau se rapproche du ton capucine qui, à son tour, se rapproche de l'orangé, l'orangé prend la couleur feu. »

Mais la couleur n'est pas tout. L'auteur nous l'a bien appris dans la première partie de son livre, si artistique, si intéressante et qui concerne l'ornement, l'ordre, la ligne, le rythme; c'est de là qu'il

descend aux détails menus des écharpes drapées, des basques, des châles, des relevés. Il indique comment on peut se grandir, s'élargir, en déterminant une illusion optique causée par les dispositions, les rayures, les carreaux des corsages et des jupes ; et le volant, le plissé, la ruche passent devant nous, chiffonnés, biaisés, piqués, avec leur caractère, leur expression, ce qu'ils crient aux yeux, même quand une femme simple ou inhabile les laisse coudre indifféremment au bord de son peignoir à traîne ou de son costume de courses.

Où cet ouvrage remarquable et rare devient surtout précieux, c'est quand il entre dans l'esprit caché de la parure, quand il nous révèle le charme des vêtements un peu gros, drap ou laine, la délicatesse du visage augmentée par la hardiesse d'un chapeau de feutre, la main plus fine sous un gant trop large, et toute la femme féminisée encore dans un costume demi-masculin par la loi puissante des contrastes.

« Qui ne voit qu'un petit col uni et rabattu a une physionomie de franchise, et que s'il est cassé comme celui des garçons ou qu'il tombe sur une cravate de collégien, il prête à la toilette d'une jeune femme un air mutin qui donne du piquant à sa grâce? » Et plus loin : « Qui ne sent combien un volant haut et plissé a un air de sagesse, et que dans sa régularité intentionnelle il affirme un sen-

timent d'ordre, un esprit rangé, parce qu'il ressemble aux draperies que portent dans la sculpture antique les prêtresses, les canéphores et les jeunes filles qui suivent la procession des Panathénées, draperies dont les plis compassés et rigides annoncent qu'aucune main ne les a touchées ! »

N'est-ce pas que voilà une façon bien nouvelle de traiter la parure, ennoblie désormais par ce beau langage de poète et de philosophe? Cette entente du détail, c'est l'art raffiné, c'est la distinction ; cela tient au fin bout des doigts des adroites et dans le regard des élégantes ; cela se sent et fait l'aplomb tranquille des femmes du monde. Elles savent que chez elles rien n'étonne ni ne choque, et que si la moindre dissonance se trouvait dans leur toilette, elles en seraient averties les premières par un tact exercé.

Nous arrivons à une question délicate et qui rattache à cet art discret du vêtement beaucoup de femmes qui l'ignorent presque toujours ; nous voulons parler des étrangères. « Étant donné un type, faut-il l'exagérer ou l'amoindrir? » Les artistes seront pour l'exagération de ce type, l'entoureront de tout ce qui peut le compléter et l'exalter. C'est à propos des couleurs que M. Charles Blanc soulève cette question ; il nous apprend là que les jaunes éclatants, les rouges fiers, à cause de la lu-

mière qu'ils font autour d'eux, ne conviennent qu'à l'extrême jeunesse où les traits s'accentuent sans danger, ou justement à ces visages dont le type reste éternellement jeune par sa pureté et son ancienneté même.

Au contraire, les physionomies ordinaires un peu fatiguées ou flétries s'accommoderont seulement des tons pâles, s'effaceront dans les reflets doux du bleu clair, du maïs, du rose tendre ; et cette théorie des couleurs se termine sur une hardiesse charmante ainsi exprimée : « La coquetterie peut être traitée comme une maladie du sentiment aussi bien par les semblables que par les contraires, » d'où l'auteur conclut en permettant aux blondes des robes et des draperies bouton d'or, des colliers de topazes et d'ambre jaune, des rubans de même teinte, « pourvu toutefois qu'ils s'assortissent au ton le plus clair des cheveux. »

Quand nous vous dirons que l'ombrelle, les gants, l'éventail, les bijoux, tout le détail de la toilette prend place dans ce livre exquis, vous saurez qu'il est aussi complet, aussi rempli que ces meubles Louis XV, ces chiffonniers de bois de rose, où tous les menus objets de coquetterie féminine ne sont pas ceux qui tiennent la moindre place.

Qu'on nous permette un regret ; nous aurions désiré un chapitre tout entier consacré au voile si varié, si divers de nos jours et si généralement

porté, enveloppant comme une mantille, court aux lèvres comme un masque de domino, flottant, drapé, serré, fixé enfin parmi les boucles légères ou les nattes lisses par quelque grosse épingle de jais qui semble retenir à elle seule les fleurs, les plumes, les rubans, les cheveux, tout l'édifice croulant d'une coiffure à la mode.

Toutes les femmes voudront connaître l'ouvrage de M. Charles Blanc et le remercieront, la lecture faite. On n'est pas plus ingénieux à parler d'art, à dissimuler le fond sérieux de sa pensée sous une profusion d'agréments frivoles ; nous pensions en le lisant à ces beaux satins blancs aux plis droits que l'on recouvre pour le bal d'une étoffe légère transparente, bouillonnante, qui semble posée sur de la lumière et soutenue par quelque métal.

GUSTAVE FLAUBERT

Trois contes.

Il est intéressant de remarquer que la nouvelle œuvre de M. Gustave Flaubert résume admirablement ses inspirations diverses et les rappelle à la mémoire de ses lecteurs. *Un cœur simple*, par le milieu bourgeois, le paysage normand, la franchise d'une langue qui prête une grande poésie aux détails les plus vulgaires, donne une vague idée de *Mme Bovary;* la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, mélangée de merveilleux et de mysticisme, voilée par endroits de reflets de vitrail et de poussière de solitudes, semble détachée de la *Tentation de saint Antoine*, tandis qu'*Hérodias* procure à tous les lettrés cette émotion purement artistique, cette admiration pour un talent qui n'a pris de la science que ses ressources pittoresques, ressentie jadis à la lecture de *Salammbô*. Ainsi, dans ces trois romans qu'il intitule modestement *Trois contes*, M. Flaubert est égal à lui-même, nous dirions presque qu'il se surpasse. Écoutez

d'abord l'histoire de Félicité, *le Cœur simple*, humble servante de ferme que sa première déconvenue amoureuse engage à venir se placer à la ville chez une bourgeoise, Mme Aubain. Terrifiée tout de suite par le « genre de la maison » et le « souvenir de monsieur » planant sur la veuve comme un porte-respect, Félicité, avec ce sentiment égalitaire qui rapproche les faibles des enfants, concentre toutes ses tendresses refoulées sur la fille de sa maîtresse, puis sur son neveu à elle, retrouvé dans ce hasard des existences du peuple, où les familles se dispersent comme les nichées trop nombreuses, par nécessité; mais tout manque au dévouement de cette malheureuse qui nourrit ses parents de ses gages, vieillit sans l'espoir d'une affection pour sa vieillesse et dans les longues soirées d'hiver tricote des bas pour les autres. Mlle Virginie meurt, le neveu Victor meurt aussi, même Mme Aubain; et la merveille de ce petit roman, c'est une suite de faits naturels, un ensemble de circonstances toutes simples dirigeant les personnages peu nombreux de l'action, les faisant agir sur la vie de cette pauvre domestique, créature presque inconsciente, subordonnée à tout ce qui s'agite autour d'elle. Une page du livre donnera bien l'idée de ces infimes détails où le génie de M. Flaubert, passionné de vérité, mais servi par une forme maîtresse, ne craint pas de s'attarder, sûr qu'il est de prêter un

relief saisissant aux traits les plus effacés du récit.

« Puis des années s'écoulèrent, toutes pareilles et sans autres épisodes que le retour des grandes fêtes : Pâques, l'Assomption, la Toussaint. Des événements intérieurs faisaient une date, où l'on se reportait plus tard. Ainsi, en 1825, deux vitriers badigeonnèrent le vestibule ; en 1827, une portion du toit, tombant dans la cour, faillit tuer un homme ; l'été de 1828, ce fut à madame d'offrir le pain bénit; Bourais, vers cette époque, s'absenta mystérieusement; et les anciennes connaissances peu à peu s'en allèrent : Guyot, Liébard, Mme Lechaptois, Robelin, l'oncle Grémanville, paralysé depuis longtemps. »

Mais, dans tout cet écroulement, Félicité a gardé une affection, un perroquet auquel elle s'est attachée avec un respect superstitieux de la bête parlante, de la bête revêtue d'une illusion d'humanité. Comme elle le soigne, cet oiseau bizarre, qui personnifie pour elle le fantastique pays d'Amérique où est mort son neveu Victor. Et quand, dans un hiver froid, placé trop près de la cheminée, Loulou succombe à une congestion, avec quel soin elle le porte à empailler. M. Flaubert excelle dans ces péripéties tout ordinaires, mais relevées par un sentiment intense. Il faut lire le voyage que Félicité fait à Honfleur, par une grande gelée, ses mains sous son tablier, ses sabots noirs claquant sur la

route, puis l'arrivée au bateau et l'émotion de la pauvre fille mêlant le souvenir de son enfant d'adoption, au regret de son perroquet inanimé, dans une confusion naturelle de tous les déboires où s'épuise sa vie inutile.

La fin, très artistique, raconte le mysticisme de Félicité, toujours naïve, toujours croyante, et qui, ne sachant quelle forme donner à l'Esprit saint, représenté par un oiseau, incarne sa pensée sous les plumes brillantes de son ara empaillé. Il gît dans sa pauvre chambre, pêle-mêle avec d'autres souvenirs ramassés sur sa route, comme des aumônes : un vieux chapeau de peluche ayant appartenu à Virginie, le portrait de Victor, des fleurs fanées, et quand Félicité se meurt, M. le curé permet que, par une grâce spéciale, Loulou figure dans un reposoir de la Fête-Dieu, entre des flambeaux d'argent, des vases en porcelaine, un sucrier de vermeil et deux écrans chinois. Idolâtrie de village et de pauvreté qui fait servir aux splendeurs de l'autel les reliques improvisées de chaque maison, la somme d'idéal que dépose sur une cheminée bourgeoise l'objet étrange ou antique, ce qui parle de temps passés ou de pays lointains.

Plusieurs fois nous nous sommes sentie émue dans cette courte lecture, tellement la vie de la servante de province, attachée comme le chat domestique autant aux murs du logis qu'aux maîtres,

souvent aussi durs, aussi revêches les uns que les autres, est bien dépeinte ici. Quant au style ferme, imagé, mesuré, c'est la perfection de la langue française. Pas un mot de trop, pas une épithète. On n'oserait changer de place une virgule, et la satisfaction artistique éprouvée n'a d'égal que le respect qu'inspire un si noble talent.

La *Légende de saint Julien* est bien la transition qui nous conduira de *Cœur simple* à *Hérodias*. Avec une couleur moyen âge très modérée, très réussie, M. Flaubert raconte la légende de saint Julien l'Hospitalier telle que la lui ont révélée les vitraux anciens d'une petite église de son pays. Et du vitrail la légende conserve bien les teintes pénétrées de jour, la majesté droite, le fantastique régulier. Elle procède par tableaux successifs où l'on devine encore les solides lamelles de plomb qui mesurent leur élan aux bêtes fauves, et le mouvement de ses armes au grand chasseur. D'abord l'enfance du saint, pieuse, sage, soumise aux seigneurs ses parents, puis le meurtre d'une petite souris blanche, éveillant la soif du sang dans cette âme primitive, enfin la soif de la tuerie, servie par les chasses acharnées de ce temps où la terre encore assez peuplée cachait des fauves dans tous ses replis. Du matin au soir, lancé par le pays, Julien extermine, car sa main est robuste et son coup d'œil sûr, jusqu'au jour où, après un grand

massacre, le cerf fantastique lui fait une effrayante prédiction.

« De l'autre côté du vallon, sur le bord de la forêt, il aperçut un cerf, une biche et son faon. Le cerf, qui était noir et monstrueux de taille, portait seize andouillers avec une barbe blanche. La biche, blonde comme les feuilles mortes, broutait le gazon ; et le faon tacheté, sans l'interrompre dans sa marche, lui tetait la mamelle.

» L'arbalète encore une fois ronfla. Le faon, tout de suite fut tué. Alors sa mère, en regardant le ciel, brama d'une voix profonde, déchirante, humaine. Julien, exaspéré, d'un coup en plein poitrail l'étendit par terre. Le grand cerf l'avait vu, fit un bond. Julien lui envoya sa dernière flèche. Elle l'atteignit au front, et y resta plantée. Le grand cerf n'eut pas l'air de la sentir... Et, les yeux flamboyants, solennel comme un patriarche et comme un justicier, pendant qu'une cloche au loin tintait, il répéta trois fois :

» — Maudit! maudit! maudit! Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère. »

Épouvanté, Julien s'enfuit, renonce aux armes, épouse une fille de roi, et se résigne aux tranquilles travaux. Mais la prédiction s'accomplira ; il nous semble voir sur les côtés d'une chapelle rustique, étendus dans toute la hauteur d'une fenêtre, le vieux seigneur et sa femme morts, massacrés

tous les deux par Julien. Alors commencent l'expiation du farouche meurtrier, ses pleurs, ses pénitences, son renoncement dans la solitude. Une ombre crépusculaire descend ici sur les derniers tableaux. Le malheureux s'est installé au passage d'un gué, menant une barque lourde, sans autre merci que des blasphèmes, et au milieu d'une nature si triste que le fleuve y roule des flots verdâtres, le vent une poussière qui sent la tombe. Combien d'heures, combien d'années dura la pénitence ? Un soir enfin notre seigneur Jésus, sous la figure d'un lépreux hideux et repoussant, emporte Julien dans ses bras et monte avec lui dans le ciel.

Avant tout, M. Flaubert est un évocateur. Ses lecteurs, il les oublie ; sa science, son érudition, cela se résume dans des impressions personnelles et vivantes ; il voit, il nous fait voir avec lui, et c'est étrange, cette réalité faite d'une concentration excessive et qui sort du rêve ébloui d'un cerveau. Mais pour *Hérodias* surtout le poète déploie ses facultés visionnaires. C'est au début un grand paysage de Judée, avec des plaines, des temples, un lac, des murailles de forteresse et l'apparition au tétrarque de Galilée d'une jeune fille debout sur la terrasse d'une maison, et dont les voiles blancs flottent comme l'aile d'une cigogne en quête d'un nid. On dirait une vieille estampe religieuse ou quelque tapisserie biblique.

Hérode Antipas tient prisonnier dans une citerne desséchée Jaokanann, le précurseur de Jésus, celui qui baptisait au bord des lacs et qui a eu le malheur d'insulter Hérodias, belle-sœur et femme du tétrarque ; la visite de Vitellius et de son fils Aulus chez le Juif donne lieu à une foule de descriptions, à la reconstruction d'un palais judaïque avec ses colonnes à chapiteaux d'airain, ses arcades, ses chambres voûtées, son écurie souterraine pleine de chevaux blancs comme neige :

« Mangeant de l'orge, la crinière peinte en bleu, les sabots dans des mitaines de sparterie, et les poils d'entre les oreilles bouffant sur le frontal comme une perruque. »

Et grâce au festin qui suit, les détails abondent encore pittoresques et intéressants, non sans qu'on ait vu dans l'intervalle au fond de sa prison étroite, « ses longs cheveux et sa barbe confondus avec les poils de bête qui garnissaient son dos, » Jaokanann, l'ennemi public, indomptable quoique lié, qui invective la reine Hérodias penchée sur le bord de la citerne où il gît. La haine de cette femme s'exaspère ; malgré la résistance d'Antipas, il lui faut la tête de cet homme, et c'est sa fille qui la demandera, sa fille Salomé élevée à Rome, experte aux danses qui charment et que le tétrarque regardait ce matin, dressée sur le bleu pur du ciel.

Jamais cet épisode si connu de l'histoire juive ne

nous était apparu avec cette magie de vérité et cette grâce mièvre et féroce que la danseuse Salomé, les lèvres et les sourcils peints, un carré de soie changeante aux épaules, les pieds chaussés de petites pantoufles en duvet de colibri, à demi romaine et barbare, communique à tout ce récit, le plus complet peut-être des trois contes. C'est que M. Flaubert y laisse libre son inspiration toujours épique; il sait faire parler les hommes, aligner les batailles, décrire les grandes luttes de peuples, et il a entouré l'histoire d'Hérodias d'un fourmillement asiatique, d'une diversité de tribus : esséniens vêtus de blanc, pharisiens, fils de proscrits, samaritains, sadducéens, galiléens; la vie circule dans les discours et dans les actes, sans compter le pays grandiose ayant pour fond lointain les salines de la mer Morte et les tentes vagabondes des Arabes prêts à la guerre. Ce livre est fait pour un triomphe unanime et mérité, aussi pur, aussi absolu que le beau style de l'écrivain.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

I

Sœur Philomène, 1 vol.;
Renée Mauperin, 1 vol.; *Charles Demailly*, 1 vol.;
Manette Salomon, 1 vol.;
Madame Gervaisais, 1 vol.; *Germinie Lacerteux*, 1 vol.

A cette époque où les études *réalistes* sont en pleine vogue, il est peut-être curieux de relire cette série de romans si attachants et si humains, auxquels avant tout autre on a imposé une épithète qui nous paraît très difficile à comprendre. Le réalisme en art, est-ce la préoccupation constante de la nature, l'exagération de ses erreurs? ou bien, ce qui semble impossible, en est-ce la copie rigoureuse? Sur dix peintres qui interpréteront le même aspect, l'un le rendra en tons éclatants, l'autre le fondra dans des demi-teintes, la plupart appliqueront à la nature complaisante leurs procédés et aussi leurs moyens visuels différents. Qui se proclamera le réaliste parmi ces peintres? Nous ne pouvons pen-

ser que ce soit le plus habile à reproduire sèchement le paysage apparu, mais celui qui saura faire monter de sa toile la réalité transformée par toute sa fantaisie de spectateur et d'interprète; et ce sera la vérité pour tous les esprits pareils au sien, seulement la vérité relative, car l'art ne prétend jamais à cette exactitude que la photographie même n'atteint pas, à cause de la difficulté de mettre tous les plans en égale lumière et de leur conserver leur valeur.

C'est bien dans la vie réelle que MM. de Goncourt ont pris l'inspiration de leurs romans, c'est-à-dire le type ou l'action qui domine chacun d'eux; et de même qu'un curieux d'histoire naturelle, découvrant une plante parfaite ou non classée, ne se contente pas de la cueillir, mais emporte autour d'elle une bonne portion du terrain où elle croît, avec ses mousses, ses germes, ses insectes, tout un morceau de forêt pour un brin d'herbe, de même les romanciers enlèvent autour de leurs héros toute une masse solide et composite qui contient leurs origines et explique leurs développements. Dans *Sœur Philomène*, lisez l'enfance triste, cette vie de couvent au début, que résument l'uniforme des orphelins, le parloir orné de fleurs d'autel et les longues promenades dans les jardins publics; ensuite cette description superbe de l'hospice parisien, noir au dehors, mais éclairé au dedans par la blancheur

de ses rideaux et des voiles monastiques et tout ce que la tendresse de la femme a de plus pur : la charité. Puis ouvrez *Renée Mauperin*, pénétrez dans cet intérieur bourgeois et riche où le luxe a un chiffre exact, l'honneur, des mots convenus, dans cet intérieur traversé par les ambitions de la mère et du fils, égayé d'un courant artistique où s'affinera, pour l'excentricité élégante, l'indépendance et la douleur silencieuse, l'esprit lumineux de *Renée*. Certes, c'est en plein Paris que MM. de Goncourt ont découpé cela ; mais au-dessus de ce que le hasard a pu leur fournir, des effets pittoresques dépeints et reconnaissables, flotte une poésie qui est particulière à ces écrivains, poésie de l'arrangement et des mots, où le détail vulgaire, par sa netteté, sa place prise, devient souvent le trait vif, un pur triomphe d'art. Et ce n'est rien encore. Prenons *Germinie Lacerteux,* avançons dans cette ombre où se débat désespérément ce qu'il reste de la femme dans une créature tombée ; révoltons-nous à chaque page, suivons les romanciers en essayant de fermer nos yeux et de boucher nos oreilles partout où ils nous entraînent avec eux, et, le livre fermé, nous serons surpris de n'éprouver qu'une immense pitié, de n'avoir gardé de l'horreur du gouffre que le sentiment de sa profondeur si superbement découverte. Et pourtant les auteurs ont été implacables ; ils ne nous

ont fait grâce d'aucun détail révoltant ou terrible; mais leur pensée est montée toujours plus haut à chacun de ses heurts contre les bassesses de l'existence. Est-ce réalisme qu'il faut dire, ou transfiguration? Et le lecteur, dans tout ceci, ne serait-il pas une sorte de traducteur direct des œuvres qu'il admire et auxquelles il prête ses facultés plus ou moins sereines et élevées?

La grande originalité de MM. de Goncourt, ce sera surtout d'avoir su mêler à presque tous leurs romans une atmosphère intellectuelle émanant du livre, du tableau, d'un pittoresque particulier. Dans *Charles Demailly,* l'histoire triste d'un écrivain marié à une ingénue de théâtre, des intérieurs de journaux, des coulisses, des ménages d'artistes, mêlent leur public remuant et fiévreux. *Manette Salomon* nous ouvre des ateliers de peinture et tous les horizons infinis de l'art parlé, discuté, décrit; la forêt de Fontainebleau fait un fond bruissant et aéré à cette étude d'un monde peu connu parce qu'on ne le regarde en général qu'à travers l'illusion du talent et par tous ses côtés factices. Le roman qui a pour titre *Madame Gervaisais* est peut-être le plus complet, le plus fort de tous; c'est l'étude d'un esprit livré à lui-même dans l'énervement religieux de la Rome moderne. Si nous avions à faire connaître le style de MM. de Goncourt, nous chercherions là des citations et des exemples. Rare-

ment on est allé aussi loin dans la science curieusement raffinée de la langue française; jamais le dictionnaire éparpillé n'a laissé tomber de ses lignes régulières et serrées plus d'acceptions, de subtilités précieuses et exquises.

Toutes ces admirables œuvres, pensées, mûries, menées par l'analyse à un haut degré d'intérêt, sont remplies de descriptions d'un fouillé vraiment prodigieux; le dialogue en est spirituel souvent, toujours profond. Quand les auteurs font parler des êtres ordinaires, c'est en les animant de quelque émotion qui les sort de leur habitude de langage; il n'est pas chez eux de causeries vulgaires, mais ils excellent surtout à faire parler des artistes, et il fallait leur sûreté de main, leur hardiesse de novateurs, pour arriver à traduire ces conversations rompues, espacées de silences éloquents, d'idées inexprimées, que les hommes de travail ont entre eux dans la franc-maçonnerie de l'art et du talent; nous ne parlons pas ici de l'argot du métier, mais de ces envolements par-dessus les choses faites et convenues, de ces rêveries causées si difficiles à rendre sans les alourdir, logiques et intelligibles. La forme des petits chapitres adoptée par MM. de Goncourt sert merveilleusement leur curiosité de détail : jamais d'énumérations fatigantes, de phrases inutiles et prolixes. Qui n'a senti l'ennui des pages compactes se suivant sans

un espace qui arrête l'esprit et lui donne un temps de repos? Les mots s'enchevêtrent les uns aux autres, les lignes se mêlent. Comment suivre quelqu'un qui ne se fatigue jamais et qui ne connaît pas cette rêverie de la halte, où reviennent toutes les magies du chemin? Rien de pareil à craindre dans les romans qui nous occupent. Après un court chapitre où se marque une des évolutions du roman, un autre chapitre aussi court contiendra toute une conversation concluante sur le caractère ou la mission des personnages; l'action s'enchaîne ainsi de la façon la plus claire, la plus variée du monde, et comme ce sont là des livres auxquels on aime à revenir, le lecteur en feuilletant retrouve vite son plaisir à la place où il l'a laissé. D'ailleurs, il est superflu de tout dire en art; il y a toujours dans la peinture un trait délimitant qui doit s'affirmer moins que les autres parce que, dans la nature, l'air ambiant l'atténue; il faut que cela tremble aux yeux pour être exact; le style, avant d'être parfait, attend que la poésie le touche, l'allège, l'emporte tout au bord de l'infini de la pensée; c'est là que MM. de Goncourt deviennent poètes, et ils sont poètes bien plus que peintres, quoi qu'on en ait dit, car s'ils savent donner la nuance vraie d'un ciel d'automne, ou d'un coin de Seine traversé d'eaux courantes, ou d'une allée qui fuit, toute verte, dans l'or d'un couchant, c'est pour déduire

de l'aspect une image autrement intense qui reste, malgré son coloris, marquée à l'encre pure et d'une plume inexorable.

De même que, dans les romans de MM. de Goncourt, une page se résout souvent par un mot net, concis et qui reste, de même les physionomies qu'ils créent survivent d'un trait dans la mémoire de leurs lecteurs.

Comment fais-tu les grands amours,
Petite ligne de la bouche?

C'est un poète qui parle, Sully Prudhomme. Eh bien, les héroïnes de nos deux romanciers n'ont souvent pour nous charmer que ce pli imperceptible, cette expression raffinée, réduite, qui fait le sourire des visages et des œuvres. Le portrait physique est à peine tracé; deux lignes y suffisent, qui ne cherchent pas toujours la beauté idéale. Mais Mme Gervaisais existerait-elle sans ce grand front mystique où les veines bleuissent dans la pâleur des maladies de poitrine? et le visage de servante de Germinie Lacerteux, cette physionomie de *chatte amoureuse,* comme lui dit sa maîtresse, et l'expression mauvaise de la jolie figure de Manette, la juive modèle d'atelier, n'en disent-ils pas long sur la fatalité des types? La bonne mine de sœur Philomène, dont le teint a « cet éclat virginal et di-

vin qui fait penser à la gloire d'un corps ressuscité, » la tête spirituelle de Renée Mauperin, si bien aperçue à un détour du livre, ombragée de ses cheveux châtains et d'une coiffure de bal à herbes tombantes, complètent la galerie de ces figures de femmes modernes, telles que l'exagération d'une pensée ou d'un sentiment les a faites.

Nous avons dit l'intérêt puissant des romans de MM. de Goncourt, si vivants, si logiquement terminés; mais il est une de leurs œuvres qui réunit toutes leurs qualités maîtresses, les particularités de la langue qu'ils emploient : c'est *Idées et sensations,* des notes jetées, des esquisses, ce que les heures d'étude, les journées parisiennes laissent d'impressions résumées, ce qui surgit tout à coup entre les lignes du livre qu'on est en train de faire, cet au jour le jour de l'homme de lettres qui, par profession et par goût, ne peut s'empêcher d'écrire comme il ne peut s'empêcher de penser. Nous citerons quelques-unes de ces observations pénétrantes, attendries ou spirituelles, bien imprégnées de la philosophie de notre temps qui n'emploie guère de tours abstraits ou convenus, mais jaillit partout des plumes expérimentées dans leur moindre choc avec le mot :

« Les antipathies sont un premier mouvement et une seconde vue. »

« A mesure qu'on avance dans la vie, l'amour

de la société croît en nous avec le mépris des hommes. »

« Le pas d'un mendiant auquel on n'a pas donné et qui s'en va vous laisse son bruit mourant dans le cœur. »

Et pour finir sur deux notes exquises et colorées :

« Il semble que le matin, à la campagne, il y ait de l'air neuf... »

« Les langues gazouillent en s'approchant du soleil... »

II

Histoire de Marie-Antoinette.

Des historiens romanciers apportant dans l'étude d'un temps écoulé cette recherche du document humain et vivant, cette poésie d'intuition ou d'évocation qui fait leur œuvre entière si passionnément, si profondément vraie, voilà ce que MM. de Goncourt furent pour le XVIIIe siècle, qu'ils ont peint d'un bout de sa société à l'autre, des modes de ses femmes à l'esprit de ses philosophes, dans une série d'ouvrages exquis, maintenant presque tous réédités avec luxe, intéressants à étudier comme des cahiers d'archives authentiques enrichies entre les lignes, du style fin d'épiderme, riche

en colorations neuves, et de si ferme tempérament artistique qui a rendu célèbre la collaboration des deux frères.

La librairie Charpentier met en vente à son tour une *Histoire de Marie-Antoinette*, un splendide volume qui aura bientôt sa place dans ce petit sanctuaire des lectures intimes où les femmes, j'entends celles d'esprit curieux et distingué, aiment à trouver quelque noble et séduisante figure de leur sexe, qu'elle leur apparaisse voilée de mysticisme et d'ombres de cloître comme une sainte Thérèse, ou parée d'abord de sa jeunesse éclatante, des splendeurs de la première cour d'Europe, ensuite de ses maternités douloureuses et de la grâce horrible d'une mort exceptionnelle. C'est que ce livre, pour charmer ses lectrices, n'a pas seulement l'attrait du récit, des notes, du roman, car le roman existe partout dans l'histoire quand les événements s'y résolvent en larmes, quand les femmes y mêlent leurs passions, leurs faiblesses, amollissent un moment les durs chaînons des dates politiques par des liens de rubans et de fleurs; il contient encore, et c'est une coquetterie à leur adresse, de curieuses illustrations, la plupart tirées d'estampes ou de tableaux du temps, montrant la reine dans sa gloire ou dans ses misères, toute rose, poudrée à la française, le corsage ouvert, velouté de fourrure, en archidu-

chesse de quinze ans qui va devenir Dauphine, ou dans le noir d'une lanterne éteinte dont se voit la corde d'attache, blanche et fanée, un profil vieilli par la haine de tout un peuple et qui s'accentue en dédain comme pour braver le pamphlet écrit au bas. Mais que d'étapes entre les ovations de Strasbourg et de Nancy et la place de la Révolution! quelle vie complète, quel épuisement de toutes joies, de tous triomphes, et de tortures surhumaines! Voici l'enfant étrangère au milieu de la famille hostile et de la cour corrompue de Louis XV, astreinte à l'étiquette impitoyable qui seule maintenait un peu de majesté dans cet écroulement. La voici riant avec son mari, ses beaux-frères, enjouée, un peu railleuse, élevée d'avance à toutes nos finesses, allant comme une pensionnaire à des amitiés de femmes qui la trahiront plus tard, après que la reine, exclue des affaires, gardée en tutelle parmi les futilités, les flatteries, les menues distractions du pouvoir, la comédie, le bal, se sera retirée enfin à Trianon : Trianon, la folie de Marie-Antoinette, sa revanche aux froides cérémonies de la cour, à la contrainte des réceptions, à cet esclavage qui fait d'une de ses matinées de Versailles, décrite par MM. de Goncourt, une succession d'heures longues et vides, passées en changements de toilettes, en audiences des grandes ou petites entrées, sans une minute de liberté, de solitude seulement.

Le Brun l'a peinte alors en habit de cérémonie bouffant sur des paniers, relevé par des cordelières; le corsage allongé, bouillonné de ruches et de nœuds, la tête et une partie du buste sortant de là comme d'une fleur, les cheveux ornés d'une aigrette et de plumes, frisés, poudrés, estompant encore des traits de blonde aux yeux tendres, des traits vifs d'arête, mais de molle expression. Le fac-similé d'un dessin de Boquet pour un bal travesti reproduit plus loin le costume de la reine ainsi décrit : « Fond blanc tamponné d'une gaze très claire, draperie de satin bleu, nuages en gaze d'Italie, le tout orné d'argent et de plumes de paon. » Une planche coloriée très curieuse complète ces détails sur la beauté, le luxe de Marie-Antoinette. Ce sont des échantillons de grands habits ou de lévites, des spécimens de taffetas ombrés et mouchetés sur fond clair, dans cette harmonie de tons chatoyants, tissés et fondus qui habilla toute une époque, reculée loin de nous et du noir de nos ajustements comme un été disparu, un temps plus jeune, plus fleuri que le nôtre dans la succession des siècles. C'est de ces splendeurs que la reine allait se reposer à Trianon, jardinière, bergère et laitière, non plus souveraine, mais simple maîtresse d'une habitation champêtre remplie de merveilles.

Avec une prédilection d'amateur, un goût savant du détail, MM. de Goncourt ont décrit ce petit

palais, un caprice d'art parmi tant de caprices et de plaisirs étourdis. C'est qu'il manquait la mère chez la femme, et chez la reine la gloire d'un héritier pour le trône. Il faut bien le dire, c'est là le fond, le motif de cette vie dissipée, de ces expansions imprudentes qui vont se fixer, se calmer, se répandre dans l'amour maternel le plus dévoué, le plus ardent. La reine ne se séparera jamais de ses enfants groupés sans cesse autour d'elle; voyez-la dans le tableau de Mme Le Brun entre Marie-Thérèse de France et le premier Dauphin, le duc de Normandie sur ses genoux, et tout près le berceau vide de la princesse Béatrix, morte à un an. Quand, chassée de Versailles aux Tuileries, elle attendra toute tremblante le dénouement de l'orage qui gronde aux Feuillants, ses enfants seront ses seuls compagnons, ses seuls amis, et les heures les plus courtes de sa captivité elle les consacrera à leur instruction à l'aide d'une *Histoire de France* et de la petite table de chiffres retrouvée parmi les reliques de la dernière heure.

Mais les pages de ce livre magnifique, d'abord encadrées par M. Giacomelli de fleurs printanières, narcisses droits sur leurs tiges, liserons et tubéreuses, parées de roses en bouquets et de fraîches perspectives, vont s'assombrissant à la fin jusqu'au voile déroulé des veuves, en travers parmi des plantes épineuses, amères ou teintées de deuil,

des houblons aux vrilles enlaçantes, des scabieuses, des passiflores. Entre les dernières se trouve le fac-similé d'une image grossièrement coloriée comme les feuilles d'Épinal, et retraçant l'exécution avec une sorte de brutalité primitive, ce manque de perspective et de proportion dont se contentent les yeux inexercés des enfants.

En finissant cette courte analyse, nous remarquons que nous n'avons rien cité de ce beau livre, comme si la seule signature de MM. de Goncourt devait être pour nos lecteurs une garantie de goût suprême et de distinction raffinée. Nous avons craint, en effet, de détacher une page parmi toutes ces pages charmantes, de toucher à l'unité de cette œuvre qui, lue tout entière, vous laisse l'impression artistique et mélancolique d'une visite dans un château royal où la mort et la solitude sont errantes entre des murs remplis d'échos de fête, fleuris de chiffres et de symboles.

LIVRES D'ÉTRENNES

Promenades japonaises. Monsieur, Madame et Bébé.

Depuis dix ans, le Japon est à la mode ; mais nous ne le connaissions guère jusqu'ici que comme un pays chimérique, borné d'écrans de laque où sont tracés des collines riveraines et des ciels mesurés au vol d'un héron, un pays défendu par des mains armées d'éventails hiéroglyphiques et par l'attitude débonnaire, les larges gueules ouvertes en bâillement, les ongles de corail ou de bronze de ces monstres, enfants du rêve, dont la laideur n'est qu'artistique. Et nous ne nous doutions pas, dans nos vanités civilisées, que ces horizons esquissés étaient réels, que cette mer, où tombent des étoiles en pluie d'or, d'où monte la lune irisée et légère comme une bulle de savon, baignait vraiment des plages bordées de maisons en bambou, comme si l'art, chez n'importe quel peuple, n'était pas l'image de la nature reflétée par les yeux, image qui garde les couleurs, les séductions d'un climat plus ou moins net, selon les qualités de l'atmosphère.

Eh bien, parmi tout ce que nous avons appris du Japon vrai en feuilletant le livre de M. Guimet, si précieusement illustré, il est une chose qui nous a charmée, non surprise : il pleut au Japon. Le Japon n'est pas un de ces pays de soleil implacable, où la terre en est réduite à se fendre pour respirer, où les collines sèchent et s'enflamment comme de l'amadou. Il pleut au Japon, très fort même, et voici expliquée la rose floraison des aquarelles, ces buissons d'azalées épanouis, ces fleurs de pêcher en fusées sur l'étalement grêle de leurs branches; aussi, l'éclat lavé des oiseaux et le regard mouillé, rêveur, entre les paupières finement retroussées des femmes. Mais, en dehors de cette impression toute parisienne, quelles surprises, quel charme dans le voyage facile, au coin du feu, le livre sur les genoux, que nous venons de faire en deux heures. Toutes les barrières dont nous parlions plus haut, toute cette vitrine d'obstacles s'est écroulée, et, à la suite du conteur, nous avons navigué dans la baie d'Yeddo aux falaises blanches festonnées de verdure, couru par les rues d'Yokohama, peuplées de Chinois et de Japonais, de femmes presque toutes chargées d'un enfant sur les épaules; nous sommes montée dans ces petits chariots *djinrikeshat* où s'attelle un homme en guise de cheval pour aller visiter le temple dans son bois sacré, la maison rustique japonaise entiè-

rement démontée pendant la saison chaude, ayant levé tous ses panneaux de papier peint sur l'intimité de l'intérieur, enfin le théâtre confusément éclairé, aux travestis barbares, aux drames longs de douze heures. Puis sont venues les excursions en pleine campagne ; et partout le dessinateur nous suivait dépliant la longue suite des illustrations, traçant un coin de paysage, un costume, un profil, une scène animée, corrigeant à peine le Japon, que nous connaissions déjà, du bout d'un crayon expérimenté ou d'un pinceau léger d'aquarelliste. La campagne japonaise est séduisante, paraît-il, et ne dément pas les aspects qui nous en étaient familiers. « Les pentes sont baissées, et les fonds garnis de rizières, disposés en escaliers, forment des gradins de gazon frais. Les maisons sont toujours placées de manière à faire paysage ; les hameaux, aux toits de chaume, ressortent en gris sombre au milieu des arbres. La culture, très divisée, est soignée comme celle d'un jardin ; les récoltes variées sont en fleur et forment de vrais parterres. Je distingue l'indigo, le coton à la fleur pâle, l'ibicus aux cloches jaunes, l'aubergine aux cloches violettes, aux tiges noires et dont les fruits ressemblent à de grosses améthystes taillées en cabochon. Des melons d'arbre, des pois fleuris s'élancent sur les buissons, et le tabac élégant jette au passage le parfum pénétrant de sa fleur rose.

Des plantes que nous cultivons pour l'ornement de nos jardins sont ici l'ornement des champs et la ressource des cuisinières; les périlas sanguins aux feuilles pourpres servent à parfumer les sauces, et les patates à feuilles gigantesques, en forme de lance, donnent d'énormes tubercules succulents et nourrissants. »

Tout à coup la mer et les îles élargissent l'horizon de toute la vapeur bleue des lointains, et quand la pluie nous a surprise dans les sables mouvants, parmi le désordre pittoresque d'anciennes éruptions volcaniques, nous sommes retournée en hâte vers l'auberge aux servantes rieuses, pressée de nous étendre sur les nattes de bambou et de revoir notre voyage en rêve, pendant que le bruit de la mer montait dans les blancheurs de la lune et que le gong d'un temple voisin mugissait sans désemparer jusqu'au jour. Disons pour finir que ces *Promenades japonaises*, écrites dans un style simple, mais qui ne manque pas de modernité, sont ornées par M. Félix Régamey d'une quantité de gravures dans le texte et de quelques grandes aquarelles d'une touche hardie et spirituelle dans les figures, pleines de délicatesse poétique dans les paysages.

N'est-ce pas le plus grand charme du voyage que de nous faire trouver le nid plus chaud et le calme du *home* délicieux après la houle du navire et les trépidations d'un parcours à grande vitesse?

Ce bien-être, ce repos, ce resserrement heureux des pensées et des sentiments, nous l'avons éprouvé en relisant le livre célèbre de M. Gustave Droz : *Monsieur, Madame et Bébé,* en une nouvelle et luxueuse édition, encadrée, agrémentée par le plus parisien de nos dessinateurs, M. Edmond Morin, qui devait interpréter mieux que tout autre ces élégances mondaines, cette fantaisie aimable, ces petits bavardages de cœur qui arrivent au pur attendrissement, grâce à une raillerie de bon aloi rappelant cette moue souriante à l'aide de laquelle les enfants retiennent des larmes. Ici, le plus grand mérite de l'écrivain est d'avoir créé un genre à part, et prenant la famille dans ce qu'elle a de plus étroit, le père, la mère et l'enfant, d'avoir su composer, avec ces harmonies d'affections naturelles et d'incidents prévus, une suite de scènes vraiment exquises. Le style de M. Gustave Droz, — est-ce bien un style? n'est-ce pas plutôt l'expansion d'une nature heureuse et spirituelle, un langage écrit sans la moindre prétention, mais d'un tour si original et si vif, — le style de M. Gustave Droz convenait merveilleusement à cette littérature de genre. Nul ne dépeint comme lui l'intérieur capitonné et tiède, éclairé d'un feu de bois qui croule en cendres, avec des sièges coquets et commodes, d'où l'on peut suivre en rêvant le contour indécis de la peinture du plafond ; et les grâces,

les recherches, les supercheries d'une toilette féminine poussée jusqu'à l'art, jusqu'au poncif, soulignant le contour des yeux parce que le rose des joues le veut ainsi, et pour permettre aux lèvres de s'épanouir en fleur de grenade. Personne n'a touché avec pareille délicatesse toutes les chiffonneries précieuses, dévotes, tendres ou futiles qui diaprent un petit cerveau de mondaine; le monde y coudoie l'église comme les dentelles d'une quêteuse le bois des prie-Dieu, le sentiment y discute presque en termes de grand couturier, et la famille, bien droite dans sa dignité, hasarde pourtant à travers le voile un coup d'œil vers les horizons défendus.

Mais qu'un berceau s'installe à la place de cette toilette duchesse, que Madame, loin du bal qui ne l'attire plus, passe ses soirées à tailler des brassières en face de Monsieur qui lui fait la lecture, tout se transforme, et le livre charmant et séduisant arrive à sa véritable éloquence. *Mon premier-né*, le *Jour de l'an en famille*, les *Petites bottes*, *Bébés et papas*, *Vieux souvenirs*, ces chapitres sont de réels petits chefs-d'œuvre, en ce sens que l'impression donnée est définitive. M. Gustave Droz possède une note particulièrement attendrissante qui surgit du naturel des phrases, d'un à-propos du cœur pleinement humain. C'est une chaleur d'émotion communicative.

De l'auteur aux lecteurs, il y a des affinités cachées éveillant mille sentiments artistiques exquis ou grandioses. Tel écrivain n'inspirera à travers son œuvre que le respect pour une puissance qui se révèle, tel autre qu'une admiration passionnée en dehors de toute vibration sensible. Ceux-là sont les génies objectifs, les plus grands selon nous, mais qui n'aspirent pas à la sympathie universelle. Les subjectifs, au contraire, tirent de la nature même de leurs études une force qui fait communiquer directement eux et leur public. Tout lecteur de M. Droz est un ami, avec les prédilections, les tendresses, les jalousies de l'amitié; c'est ce qui explique le succès constant de ses œuvres, l'empressement déterminé par chacune d'elles. Cette fois, le dessinateur aura sa place dans l'enthousiasme général. Un crayon magique vient évoquer à chaque page la fantaisie du texte.

Ce sont de légers paysages, de rêveuses perspectives, des coins de table ou de foyer apaisés sous la lampe éclairant en veilleuse; ici, la demi-ombre d'une chapelle faite d'encens refroidi et de chuchotements de pénitentes, ou l'éblouissement sacré d'un chœur de cathédrale, le jour d'un prédicateur en vogue. Et partout d'élégantes silhouettes de femmes; la mode avec ses caprices de goût, ses diversités d'opinion, chiffonnages et retroussis, nattes, marteaux et boucles, petits pieds chaussés de

mules, petites mains emprisonnées à huit boutons, une telle profusion de volants, de fanfreluches distinguées que le bruit de chaque feuillet qu'on retourne semble le froissement, la promenade ondoyante, sur un tapis, de ces parures.

LA COMTESSE D'AULNOY

La Cour et la ville de Madrid au XVIIe siècle.

La comtesse d'Aulnoy n'est connue en général que comme auteur de contes de fées assez bien imaginés, mais très inférieurs à ceux de Perrault quant à la naïveté de l'invention et du style. C'est pourtant un écrivain historique, car elle a signé deux ouvrages, des *Mémoires* et des *Lettres* sur son voyage en Espagne, qui sont d'un curieux intérêt. Ces lettres réunies à la librairie Plon, dans une édition nouvelle revue et annotée par Mme Carey, nous montrent bien l'Espagne telle qu'elle était vers la fin du XVIIe siècle, avec ses mœurs presque barbares et des souvenirs de l'époque mauresque mêlés aux dernières cruautés de l'inquisition. Cela forme une sorte de sauvagerie héroïque, faite des raffinements d'une civilisation éteinte et de l'ignorance enthousiaste et crédule d'un peuple enfant.

Contrairement à Mme des Ursins, à Mme de Villars, qui, dans leurs *Mémoires d'Espagne*, datés à peu près du même temps, nous tracent surtout la phy-

sionomie de la cour, ses intrigues, et ajoutent aux détails pittoresques un grain de politique, tout ce qu'elles savent des secrets d'État, Mme d'Aulnoy s'attache à dépeindre fidèlement l'aspect général du pays. Sa relation de voyage commence en vue de la frontière, dans les derniers villages français que le voisinage espagnol anime de danses, de castagnettes, de tambourins, de costumes colorés. Puis elle avance peu à peu et très lentement dans une contrée où les routes sont mauvaises et par extraordinaire remplies de neige en cette année ; où les hôtelleries sont si petites, si mal ordonnées, qu'il faut souvent, pour monter à sa chambre, traverser une écurie encombrée de mulets et de muletiers confondus dans la paille des litières.

Mme d'Aulnoy allonge encore volontiers ces étapes déjà si difficiles. Elle est curieuse ; elle visite les vieux châteaux, se fait raconter les superstitions locales, dont les plus nombreuses reposent sur des sons de cloches entendus dans la campagne, précurseurs ou prophètes de grands événements, comme si les couvents, les églises innombrables fournissaient à eux seuls tout le merveilleux des légendes. D'avance, elle se fait renseigner sur la cour d'alors : Don Juan, la reine mère, Charles II, ce jeune roi, si faible dans son enfance, qu'ayant été élevé sur les genoux des dames de la cour jusqu'à l'âge de dix ans, il en avait contracté une

grande aversion pour toutes ses gouvernantes, au point de détourner la tête aussitôt que l'une d'elles lui présentait un placet, pour éviter de la regarder.

Cependant, c'est le même prince dont les *Lettres* parlent en ces termes un peu plus loin : « Lorsqu'il eut vu le portrait de M[lle] d'Orléans, sa future femme, il ne voulut plus le quitter... Il le met sur son cœur, il lui dit des douceurs qui étonnent les courtisans, car il parle un langage qu'il n'a jamais parlé. Il lui écrit sans cesse... Rien de plus touchant que cet ignorant débile et silencieux, dont la langue et l'esprit se délient en même temps, par la grâce magique de l'amour. La comtesse arrive enfin à Madrid, et là commencent les détails de mœurs les plus curieux, car c'est dans les capitales, autour de la cour, qui résume la nation et la domine, que les habitudes, les passions d'un peuple ont toute leur valeur et leur intensité.

Une lettre longue et détaillée nous fait assister au lever d'une grande dame espagnole. Ici le rouge et les parfums jouent un rôle exotique. Le rouge se met avec un gros pinceau sans souci de la moindre illusion ; les sourcils savamment allongés se rejoignent sur un front d'idole, où les cheveux séparés de travers, luisants et plaqués dans une lourdeur lisse, semblent par leur noir violent et bleu continuer l'enluminure du visage. Et c'est à cette époque même que la poudre commençait en France à

atténuer les teints et les chevelures, à former au-dessus de l'indécision piquante des traits un nuage de boucles fines mêlé de diamants et de fleurs.

A Madrid, tout est exagéré, criard. Mme d'Aulnoy marque à tout moment sa surprise, en face de ce peuple en dehors, passionné pour les chants, les fêtes, les courses de taureaux, les bûchers de l'inquisition et les promenades de disciplinants. On les rencontre parcourant les rues, se flagellant les épaules; on s'arrête à les regarder comme on regarde les mystères que jouent les théâtres en plein vent. Il n'est pas jusqu'à la religion qui ne subisse l'effet de cette exaspération singulière.

« Il y a à Burgos un Christ renommé, les cheveux sont véritables, les yeux ont des cils, la couronne d'épines est en vraie ronce; aucun détail n'est oublié. La peau d'un ton bistre est rayée de longs filets de sang si bien imités qu'on croirait qu'il ruisselle effectivement. » Faut-il voir là un résultat ou une cause de fanatisme ? Toujours est-il que la cruauté des images répond à celle des idées et des actes, et que ce mince filet de sang a rougi bien des feuillets de l'histoire d'Espagne.

Ce sont vraiment des barbares que Mme d'Aulnoy a visités en 1680. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir le joli passage relatif à la mode ridicule et générale des lunettes. A cet endroit du récit, on croirait lire quelque relation de voyage dans les îles

de l'Océanie. Les femmes les plus charmantes s'affublent de lunettes énormes « pour la gravité. » Les hommes les proportionnent à leur rang, si bien que les grands d'Espagne arrivent à porter des verres aussi larges que la main. »

Pour bien dépeindre l'esprit et les tendances d'un peuple, aucun détail ne semble trop minutieux, et ces lettres intimes ne craignent pas de varier les impressions, de passer des plus graves aux plus gaies. A côté de jugements très fins sur les personnages et les événements, l'auteur a tout à coup des étonnements de femme du Nord en présence de ce ciel toujours pur, de ce beau climat, de cette nature un peu aride, sans ombrage, où tout se dessèche, même les fleuves. « Les carrosses entrent dans le Mançanarès, le gravier et les petits ruisseaux contribuent à le rendre très frais. »

Quand elle pénètre dans les maisons bâties à la mauresque, avec très peu d'ouvertures, sa surprise augmente. Il y a là des habitudes orientales; les femmes très recluses se visitent entre elles, passent leurs journées paresseusement assises sur des nattes, les jambes en croix, à boire de l'eau glacée et du chocolat et à manger des confitures et de petits morceaux de terre sigillée; elles sont affublées de riches étoffes couvertes de bijoux précieux, et, parmi la réception animée et bavarde, des nains, des naines encore de mode à cette épo-

que circulent avec des plateaux chargés; on se croirait en plein Orient des *Mille et une Nuits*, si la collation finie, le gouverneur des pages n'entrait pour apporter la lumière, en disant la phrase consacrée : « Loué soit le très saint Sacrement, » à quoi l'assemblée entière répond : « A jamais. »

Après les récits amusants viennent, dans un ordre plus élevé, des observations générales sur le caractère espagnol, généreux malgré la vanité et chez qui la vantardise n'exclut pas l'héroïsme. Mme d'Aulnoy nous fait bien juger cette ignorance hautaine des grands seigneurs dérobée sous des habitudes solennelles et silencieuses, la pauvreté de l'intérieur en contraste avec le luxe apparent et toutes les richesses des colonies, les mines d'or et d'argent transformées en vaisselles splendides où l'on sert à l'heure des repas « un maigre pigeon ou des oignons au sel, » seul régal permis à la frugalité et à l'indigence de leurs possesseurs.

En regard du peuple des villes, passionné pour la politique parlée dont la folie s'empare de lui sitôt le travail terminé, et fait de chaque coin de rue une tribune, la comtesse d'Aulnoy parle des paysans tourmentés d'orgueil et de paresse. « Dans chaque maisonnette, il y a une histoire apocryphe composée depuis cent ans, qui se laisse pour héritage aux enfants, et les fait tous descendre de don Pedro et de don Juan. » Cela va bien aux sujets d'un roi

qui s'intitulait roi de vingt-deux royaumes. Un passage des *Lettres* raconte que, pour railler cette longue énumération des titres fastueux de Charles-Quint, François Ier n'en prit pas d'autres en lui faisant répondre que ceux de bourgeois de Paris et seigneur de Gentilly.

Les *Lettres* de Mme d'Aulnoy finissent au moment de l'arrivée en Espagne de Mademoiselle d'Orléans, femme de Charles II, et les dernières pages du livre nous entretiennent de toutes les gênes, de toutes les différences de coutumes qui faisaient de cette condition de reine d'Espagne la plus triste du monde. L'étiquette qui causa, dit-on, la mort de Philippe IV, tenait ces malheureuses princesses emprisonnées, les condamnait à rester immobiles et droites, absolument comme ces chapains qu'on leur mettait aux pieds, et dont la hauteur même rendait toute marche impossible sans le secours de deux dames d'honneur.

Le confesseur a des jours fixes; la cour se transporte d'une résidence à une autre, dirigée par des lois immuables. Voyez-vous cette jeune princesse arrivant droit de la cour de France, si brillante et si glorieuse à cette époque, recluse dans ses immenses palais, se chauffant aux braseros de noyaux d'olives, se couchant à dix heures l'été, à neuf l'hiver, et si elle veut prolonger la soirée, décoiffée et dévêtue de force par ses femmes,

qui la rappellent aux lois sévères de l'étiquette.

Cet ouvrage de la comtesse d'Aulnoy est plein de l'intérêt intime et communicatif que les moindres faits historiques empruntent à être jugés *de visu*. Il y a tout du long des redites charmantes, une bonne humeur perpétuelle, et aussi parfois une certaine exagération, comme si le soleil espagnol communiquait à la spirituelle Française un peu de son hallucination.

Nous ne parlerons que pour mémoire d'un roman composé à bâtons rompus qui accompagne les *Lettres*, s'y intercalle, très peu intéressant d'ailleurs, et tenant à la fois aux contes de Schéhérazade et aux romans de Ducray-Duminil.

L'ouvrage aurait, il nous semble, gagné à la suppression de cette nouvelle insignifiante, car elle rompt parfois la lucidité des lettres, si bien conduites, si attachantes, et qui révèlent en Mme d'Aulnoy un observateur autrement lucide que le romancier.

LES DEUX AMPÈRE

Correspondance et souvenirs.

Ce sont des publications attachantes et trop rares, que ces recueils posthumes de lettres, de manuscrits qui nous font pénétrer dans l'intimité des hommes célèbres, savants ou artistes, et qui nous montrent cet envers de leur vie publique où l'âme se révèle sincèrement avec ses préoccupations les plus infimes.

Quel intérêt profond et quel enseignement, si dans chaque famille il se trouvait ainsi un survivant, ami ou descendant, pour rechercher ces archives précieuses, pour ouvrir les tiroirs encombrés où s'entassent des papiers jaunis, saisir le parfum de toutes ces reliques, et le fixer avant qu'il se soit évaporé dans ces collections insignifiantes, toutes de curiosité, qu'on appelle des collections d'autographes. La main pieuse qui assemble et met en ordre des lettres et des notes leur communique aussi un charme, celui du soin, du respect qui a présidé à leur classement.

Plus que toute autre, la vie d'André-Marie Ampère était faite pour cette sollicitude rétrospective; car elle résume à elle seule un roman émouvant et simple, d'amour, de pauvreté, de science, qu'une correspondance active et un journal plein de notes exquises racontent avec des accents très justes et très vrais.

Les années de jeunesse de l'illustre savant, sa passion timide pour une charmante femme, son mariage, les péripéties d'un ménage pauvre, séparé par les dures nécessités de la vie, remplissent tout un premier volume. Cette histoire navrante commence comme une idylle, ce qui ne nous surprend pas, étant donné cette date de 1796, où les chansons de Garat se mêlaient aux échos diminués du canon des frontières; Mlle Carron, la fiancée d'Ampère, qui nous apparaît dans le livre, avec la robe plate, le fichu croisé, le bonnet de Mme Roland, appartient à la petite bourgeoisie d'alors, si bien décrite par MM. de Goncourt dans la *Femme au* XVIIIe *siècle :*

« Née dans cet ordre flottant, et sans limites précises, qui touchait au peuple par le travail, à la noblesse par l'aisance, la jeune fille était formée à la fois pour les obligations du ménage et pour les plaisirs de la société. Elle recevait une éducation moitié populaire, moitié mondaine, qui l'approchait de tout sans l'empêcher de descendre à rien, et

qui faisait de sa personne comme une image de cette classe tournée vers deux horizons, et tâchant de joindre les devoirs d'en bas aux agréments d'en haut. Sa vie était partagée en deux moitiés : l'une était donnée à l'étude des arts et des talents de la femme, l'autre aux travaux manuels, aux soins, aux fatigues d'une servante, contraste singulier qui la faisait passer sans cesse, et plusieurs fois en un jour, du rôle de virtuose au rôle de Cendrillon. »

Les premières apparitions de Julie à Ampère sont fixées en de courtes lignes, qui donnent bien l'idée de ce milieu.

« 26 septembre. — Je la trouvai dans le jardin, sans oser lui parler. »

« 30 septembre. — Je portai Racine. La mère était dans la salle à mesurer de la toile. »

« 3 octobre. — J'y allai. Je glissai encore quelques mots à la mère. Je rapportai le premier volume de Sévigné. »

Puis dans ces courtes visites où il est question de musique, de bouts-rimés, l'amoureux aide la jeune fille à relever du linge, à cueillir des cerises, du tilleul. Charmants détails d'intérieur, suivis de titres de livres, d'impressions de lecture, et qui vous font rêver d'une vaste bibliothèque donnant sur un verger, et sur les planches de laquelle on mettrait en automne des fruits à sécher entre une

édition de l'*Émile* et un volume de Bernardin de Saint-Pierre.

Ce journal d'Ampère, intitulé *Amorum*, le résumé du temps ému, timide, balbutiant, qui précéda son mariage, écrit d'une main lourde plus habile aux expériences chimiques qu'à la poésie, est fort touchant par sa simplicité même. On n'est pas plus sincère ni plus naïf. Aucune particularité n'échappe à l'amoureux, de ce qui touche la bien-aimée, et son génie latent s'agenouille devant la précoce raison de la femme qui lui semble, à cette époque, bien supérieure, initiée qu'elle est aux réalités cruelles de l'existence. En effet, si tendre que soit Julie, elle a des pressentiments tristes, et son affection, dévouée pourtant, manque de cette illusion qui emporte les vrais amours, les fait s'enlever au-dessus de terre, comme les insectes à qui il pousse des ailes pour une saison éphémère et rapide.

Entre les confidences de sa timidité, de sa gaucherie qu'Ampère fait à son journal, et les gentils billets raisonneurs de sa fiancée, une sœur de celle-ci, Élise Carron, trouve le temps de placer de longues lettres d'un style original et prime-sautier. Plus lettrée peut-être que Julie, je dirais presque plus romanesque, si sa gaieté surnageante ne venait à tout propos au secours de ses tristesses, cette aimable fille semble jouer dans sa famille un rôle

sacrifié. Ménagère, garde-malade, conseillère, elle assiste aux joies et aux chagrins des autres sans y être mêlée activement, et de cette place isolée, réservée aux vieilles filles qui se consolent avec le dévouement. Mais quel esprit vivace, ouvert et passionné! Des détails économes les plus vulgaires elles s'élève à la philosophie la plus sereine, aussi vite qu'elle remonte du cellier humide au grenier ensoleillé, dans ses courses de ménagère à travers la petite maison du Griffon.

C'est elle qui console André de l'apparente indifférence de Julie, qui attendrit sa sœur sur l'embarras de l'amoureux; elle rapproche ces deux cœurs, les fait se connaître et se comprendre dans les deux années d'attente dont la position incertaine d'Ampère retarde le mariage.

Enfin il trouve quelques leçons appointées, puis une place à Bourg, si minime, si peu rétribuée que, à peine l'union conclue, il est forcé de quitter sa femme, de se consoler par une correspondance active et régulière de tous les chagrins de la séparation. C'est ici que le roman devient douloureux.

La santé fragile de la jeune femme toujours languissante depuis la naissance de son unique enfant, l'inquiétude d'Ampère à qui l'on a promis une place au lycée de Lyon, son impatience de se rapprocher de Julie, voilà ce qui domine dans ces

lettres qui se croisent, vont de l'un à l'autre, apportant parfois un espoir, mais le plus souvent de nouveaux chagrins que ces êtres si aimants, si éprouvés, essayent d'adoucir d'un encouragement, d'une parole d'amour, qui touchent aux larmes parmi tant de soucis d'argent, d'avenir ou de santé.

Ampère avait trouvé dans sa femme ce qu'il fallait à sa nature envolée, cette douce et solide raison qui étaye, fructifie, appuie les rêves du savant; et leur correspondance, à part son intérêt affectueux, offre une étude curieuse : l'homme qui sent sa force cachée, qui ne considère les travaux présents que comme une promesse d'avenir, ne s'inquiète pas trop de sa pauvreté; la femme, au contraire, fidèle à ces vertus de fourmi qui font la prospérité du logis, s'agite au jour le jour, pense à l'épargne qui fuit, au gain dépensé, aux vêtements perdus. Sa mauvaise santé la désole aussi et de son lit de malade, tourmentée d'activité comme tous ceux qui doivent mourir jeunes, elle prodigue les tendresses, les conseils de son âme aimante :

« Ta femme est tout ennuyée d'avoir une santé qui s'accorde si peu avec son caractère, mais il faut se résigner et espérer du temps ; ne pense donc pas à quitter tes élèves ; ne fais rien dont tu puisses te repentir. Notre petit se porte bien, fais

comme lui, c'est ce qui m'importe le plus, car si tu étais malade là-bas que deviendrais-je?... En souffrant moins je reprendrai des forces et de l'espérance. Regardons dans l'avenir, songeons aux vendanges ; mon bon mari, mon fils auprès de moi m'empêcheront d'être malade ; cette pensée me met une teinte rose dans l'esprit. »

Et dans une autre lettre :

« Je suis bien aise que tu aies trouvé des aides et plus de temps à toi. Prends garde à la chimie; tes bas bleus sont perdus avec le maudit acide qui brûle tout... Peut-être que Dieu me guérira lui seul au moment où je l'espère le moins. En attendant, je tâche de ne pas trop m'inquiéter de la dépense que mon régime occasionne ; les fraises et les fruits rouges sont hors de prix, le sucre fond aussitôt qu'on l'achète, ma pauvre maman ne cesse de payer. »

Rien qu'à lire ces lettres et les réponses, on peut se figurer l'esprit, même le portrait physique de celui qui deviendra un grand savant. Les élans de reconnaissance de sa femme, les encouragements, les petites gronderies qu'elle lui adresse nous le montrent excellent, distrait, un peu faible, absorbé par la science, qui lui laisse tout son cœur, mais lui ôte jusqu'à ces menues facultés qui s'appellent le soin, la politesse ; il est peu sociable, et on ne le plaindrait pas exilé à Bourg, dans une petite mansarde, déjeu-

nant pour trois francs par mois, dînant pour dix-huit, tellement on le sait possédé de ses recherches, de ses découvertes, si la pensée de sa chère femme, de son enfant ne lui causait une fièvre d'impatience perpétuelle. Julie aussi s'attendrit de ce long exil et essaye de le consoler de toute son affection, d'une affection maternelle, que la maladie, la solitude agrandissent chaque jour, rendent de plus en plus profonde, désintéressée. Elle aime son mari pour lui-même, pour sa gloire future, pour l'enfant qu'elle lui a donné. Elle active ses ambitions d'inventeur, le relève des déconvenues présentes, sans se laisser une minute anéantir par les souffrances dont elle est accablée. Ses lettres sont remplies d'abnégation, charmantes à ce point de vue de l'oubli de soi-même. Dans toutes ces traverses, l'enfant met son sourire, ce petit Jean-Jacques qui sera un jour l'ami de Chateaubriand, de Mme Récamier, le fidèle de l'Abbaye-au-Bois. Il égaye la malade qui écrit ses gentillesses, ses progrès au pauvre professeur de Bourg ; et le roman à trois que tous les foyers connaissent, cet entre-croisement de tendresses où se forme la famille, se noue parmi les difficultés, les distances, de liens si puissants et si forts que trente-cinq ans plus tard, déjà touché et battu par la vie, Jean-Jacques Ampère revenu au pays de son enfance recherchera soigneusement par les chemins, qui

vont de Lyon à Polémieux ou à Saint-Germain, les traces effacées de son père et de sa mère.

Mais la santé de la pauvre Julie s'altère chaque jour, les lycées tardent à s'organiser. Ampère se tourmente de plus en plus de son éloignement : les pages s'assombrissent à mesure qu'on approche de la fin du volume comme si elles entraient dans cette demi-ombre, dans ce crépuscule que la mort amène avec elle. Bientôt même le nom de la femme aimée s'efface peu à peu du livre. Trop faible pour écrire, elle tend sa plume à Élise, et c'est elle désormais, la chère dévouée, qui remplira les lacunes de la correspondance. En vain voudrait-elle rassurer Ampère, lui faire partager un espoir qu'elle ne ressent pas ; son âme ardente et prompte à s'inquiéter révèle toutes ses tortures devant le mal persistant, irrémédiable. Julie est jeune, elle est aimée, elle a son fils à élever, son mari à soutenir de toute sa force, et elle meurt. Elle s'en va heure par heure et s'éteint juste au moment où Ampère, nommé à Lyon, allait connaître enfin toutes les joies du retour.

Ce fut un coup terrible pour lui que cette perte si redoutée qu'elle ne pouvait être prévue ; mais, par une singulière cruauté du sort, de cette mort de la pauvre Julie datent les premiers succès d'André, son arrivée à Paris, son installation à l'École polytechnique, de sorte que la malheureuse femme,

qui avait aidé, subi les débuts si pénibles, ne jouit pas du triomphe de son mari. Nous verrons, dans une prochaine étude sur les deux volumes qui contiennent la suite de cette correspondance et celle de Jean-Jacques Ampère, si André-Marie retrouva jamais, même dans ses heures de gloire, cet amour traversé de tant d'inquiétudes, ce bonheur fait de tant de larmes, où sa jeunesse apprit la persistance, la résignation, toutes ces vertus sereines qui forment la base la plus solide aux génies patients comme le sien.

II

La fin de la vie d'Ampère, celle de son fils Jean-Jacques, forment un autre ouvrage composé aussi de notes et de correspondances, très compact, très complet, mais peut-être moins lumineux que le premier ; ici, le sourire de la femme manque, et le second mariage du savant, cette presque infidélité, si vite châtiée du reste par une prompte et cruelle séparation, attriste le lecteur encore sous le coup de son émotion attendrie. André, n'ayant pu retrouver une autre Julie, avait appris à ses dépens que le bonheur ne se recommence pas ; mais, après une phase désespérée, il revient à cette mélancolie ré-

signée qui est le fond de sa nature. « Mon ami, cherche à secouer ta douleur, à te retirer dans ce sanctuaire de la pensée où l'homme évalue le peu qu'est la vie. » Ces lignes, extraites d'une lettre à Ballanche, Ampère semble les avoir adoptées pour règle de conduite ; sa pensée est bien, en effet, un sanctuaire voué au culte de la science. C'est elle qui le soutient, le ramène à la sérénité si bien exprimée dans ce fragment d'une autre lettre : « Je te quitte, écrit-il à Baldin, pour aller à une petite lieue de Paris, dans les champs, par un beau jour, avec une âme pleine de pensées du ciel. » D'ailleurs, la vie publique d'André-Marie allait devenir assez occupée, assez glorieuse pour le distraire de ses chagrins intimes, et c'est encore une douce période de son existence, que celle qui nous le montre établi rue des Fossés-Saint-Victor, entre son fils, sa fille et sa sœur, dans le voisinage de ce Jardin du roi, qui dut être toujours comme maintenant enveloppé de solitude et de mélancolie, perdu tout au fond de Paris, dans une atmosphère particulière où le latin des sciences se mêle aux murmures les plus variés de la flore universelle. C'est la date de ses relations intimes avec les Cuvier, les de Jussieu, tout un monde élevé et chercheur où il passe les loisirs que lui laissent ses cours à l'École polytechnique et le soin de la carrière de Jean-Jacques : car le fils de Julie a grandi ; après d'excellentes, de

brillantes études, il est devenu à peu près apte à toutes les carrières ; mais, s'il a hérité de l'intelligence hors ligne de son père, sa mère malade lui a légué cette énergie nerveuse pleine d'affaissements et de soubresauts, qui, si elle est précieuse à la femme, ne peut suffire à l'homme pour l'accomplissement des fortes œuvres.

« J'ai réellement le bonheur, en histoire et en littérature, de m'intéresser à tout, écrit Jean-Jacques, à cette époque. » Telle est la vraie destination de ses facultés. Mais avant, que d'incertitudes, que de combats. André voudrait en vain communiquer à son fils cet amour des sciences exactes qui fait le calme dans l'esprit en y portant la certitude. Le jeune homme lutte avec lui-même, avec toutes les tentations de sa pensée, et, sous les herbiers qu'il prépare, il cache ses premières initiations aux lettres. On peut dire que rien n'est fixé, définitif dans la carrière de Jean-Jacques, avant sa rencontre avec Mme Récamier, vers 1820. Nous empruntons à la notice qui suit, explique, éclaire la correspondance, le récit de cette première entrevue. « La belle Juliette lui apparut dans ce petit salon de la rue de Sèvres, entourée de personnages illustres, à demi cachée sous un flot de mousseline, assise, presque étendue sur une causeuse en damas bleu de ciel (de forme Empire à col de cygne doré). Au trouble visible du nouveau venu, la souveraine

du lieu le prend en gracieuse pitié; elle daigne encourager un peu le fils de son ancien ami, lui parle de son père, l'interroge, fait si bien que Jean-Jacques se rassure, écoute, ose répondre, raconte même. » Enfin Ampère, nourri de René, d'Oberman, de Werther, a trouvé le tourment de sa vie, l'idole aux pieds de laquelle brûleront les aspirations vagues, les inquiétudes, les doutes qu'un temps fatalisé mettait entre l'inspiration des jeunes âmes et la réalité de leurs œuvres. A la suite de Mme Récamier, entraîné par un enthousiasme rêveur, Jean-Jacques fait un premier voyage en Italie, voyage si agité, si tumultueux que le pays qu'il parcourt restera pour lui imprégné de cette fièvre, qu'il en datera ses plus belles œuvres, et qu'il ne le reverra jamais sans que son cœur batte au souvenir de sa passion. Il part d'abord pour accompagner Mme Récamier, puis il partira pour la fuir, malgré le chagrin de son père, inquiété par ses perpétuelles absences et qui eût été heureux alors de marier son fils à Mlle Cuvier, enlevée du reste un peu plus tard, et très jeune, par une maladie rapide. L'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la Suède, la Grèce, Jean-Jacques, emporté dans le voyage par la fièvre de curiosité qui possédait son père en face de la science, visite tout, s'impressionne de tout, et du plus loin qu'il se trouve envoie toujours un mot, un souvenir aux amis délais-

sés. C'est ainsi qu'une jolie lettre de Chateaubriand répond aux regrets, aux impatiences de l'absent : « Je ne sais, monsieur, dans quelle échelle cette lettre vous rencontrera, je n'ai reçu autrefois qu'en France des lettres qui m'avaient cherché en Orient ; si j'avais à choisir le lieu, je désirerais que ma réponse à vos lignes affectueuses de Rome vous atteignît à Athènes ; vous auriez changé de ruines et moi je n'aurais pas changé de pensées. Au delà d'Athènes, il n'y a plus rien pour moi. Faites bien mes adieux au mont Hymette où j'ai laissé des abeilles ; au cap Sunium, où j'ai entendu des grillons ; et au Pirée, où la vague venait mourir à mes pieds dans le tombeau de Thémistocle... Nous espérons vos beaux récits. Je m'attendrirai en vous écoutant, comme le voyageur qui se retourne et voit derrière lui le pays qu'il a traversé. Mais vous n'aurez retrouvé ni une feuille des oliviers, ni un grain des raisins que j'ai vus dans l'Attique. Je regrette jusqu'à l'herbe de mon temps ; je n'ai pas eu la force de faire vivre une bruyère... »

N'est-il pas curieux de voir la grande prose du maître se restreindre ainsi à la ligne étroite d'une page de lettre, amoindrir son ampleur savante jusqu'au ton d'une poétique familiarité ?

Si le roman d'André-Marie est l'histoire d'une âme, celui de Jean-Jacques raconte celle d'un groupe, d'un groupe perdu dans le monde nouveau,

uni par des traditions oubliées, au milieu duquel Chateaubriand et Mme Récamier semblent deux augustes apparitions bien plus que des figures vivantes. Très jeune parmi les fidèles de l'Abbaye, Montmorency, Ballanche, Chateaubriand, Ampère, emporté d'abord par un sentiment exalté transformé ensuite en une amitié respectueuse et tendre, sera d'autant mieux retenu par toutes les magies du sentiment ; il sera le dernier rayon de gaieté de ces fins de gloire, orageuses et splendides, où l'ombre montante se mêle à la flamme comme pour un lugubre incendie. Il s'occupera de rapprocher le poète d'Atala et sa vieille amie, de maintenir le cercle aussi serré que possible autour de cette beauté mourante et de ce génie au déclin.

La femme distinguée, dérobée sous un anonyme, qui a réuni avec un soin si touchant la correspondance des deux Ampère, nous fait bien comprendre les tourments de l'amoureux au désespoir, courant le monde pour échapper à son rêve, obsédé ensuite de tous les délires de l'absence et revenant après chaque voyage dans le petit salon de la rue de Sèvres.

Que devenaient, parmi toutes ces agitations, l'intelligence de l'homme et ses dispositions hésitantes ? Influencées par l'entourage, les ambitions de Jean-Jacques se tournent décidément vers un but littéraire. Amoureux, il essaye d'a-

bord de la poésie, écrit de longues tragédies en vers ; mais c'est surtout par les chemins, dans ses nombreux exils, qu'il prépare sa gloire future. Comme il est à la fois errant, curieux et érudit, il rapporte chaque fois une foule de documents, de points de vue nouveaux sur les pays qu'il traverse, notes détachées, impressions furtives écrites à un coin de rue, sur un revers de route, où la nature se mêle à l'histoire, comme les brins d'herbe dépassent les pierres dans les vieux monuments romains. On connaît ses œuvres les plus remarquables : la *Grèce, Rome et Dante*, *Littérature et Voyages*, l'*Histoire romaine à Rome.* On sait comment il occupa avec succès plusieurs chaires professorales, et qu'il fut de toutes les Académies ; mais ce n'est pas le talent de l'écrivain, c'est la vie de l'homme qui nous occupe ici, racontée par toute cette correspondance qui montre l'amitié rayonnant autour de lui, allant comme un souvenir de tendresse filiale à tous les amis de son père, puis à tout ce que son temps eut de célèbre. Mérimée, Jussieu, Fresnel, Ozanam, Sainte-Beuve, MM. Thiers, de Sacy, de Tocqueville, tels sont les noms le plus souvent rencontrés sous sa plume, mêlés à quelques signatures féminines. A mesure que le temps passe, des célébrités nouvelles se joignent à celles-ci ou les remplacent ; car Jean-Jacques, lié à toute une génération antérieure à la sienne, eut le malheur

de voir mourir avant lui ceux qu'il aimait le mieux, jusqu'à cette femme exceptionnelle qui régna par la beauté, comme d'autres par l'esprit, et sut attirer les talents les plus divers, les réunir dans une même admiration enthousiaste.

Il faut remonter jusqu'au siècle précédent, jusqu'à Mme du Deffand, Mme Geoffroy, pour trouver l'équivalent de cette influence féminine, toujours attentive et civilisatrice; si la paix ne se maintient pas toujours dans ce petit cénacle d'enthousiasmes rivaux, au moins les luttes y sont-elles brillantes, y gardent-elles cette grâce du triomphe ou de la défaite dont la présence des femmes dotait les anciens tournois. Les blessures se dissimulent et les colères désarment devant le sourire égal, accueillant, de cette belle Juliette que Jean-Jacques Ampère appelait sa Béatrix. Ce salon fut le dernier. Il semble, en effet, que le XVIIIe siècle ait eu le privilège de ces coteries que les mémoires publiés depuis nous ont montrées si actives, si passionnées de discussions artistiques et littéraires. Les lettres d'Ampère, les mémoires de Sainte-Beuve, ceux de Mlle Lenormand, sont les derniers documents en ce genre; il s'est formé pourtant depuis quelques groupes de littérateurs, de savants; mais sur ceux-là les détails manquent encore. On agit maintenant en art beaucoup plus qu'on ne discute, chacun se préoccupe de soi et s'inquiète peu d'une solidarité;

puis la hâte de vivre qui nous pousse à l'avenir a fait perdre l'habitude de ces petits billets du matin, de ces jugements sur un homme ou un événement, vite et librement formulés, chuchotés, pour ainsi dire, à une oreille amie, et précieux par leur franchise spontanée.

Son père mort, son amie morte, Ampère est repris de sa passion du voyage, part en Amérique, retourne en Italie. Ici commence un nouveau roman, un peu confus, peu expliqué, qui tient les dernières pages du volume, mais avec un tel renversement de dates qu'il est très difficile de bien le comprendre, de lui assigner une place précise dans la vie de l'écrivain. On sent qu'une grande discrétion empêche la netteté du récit. Ampère, qui paraît destiné aux amours de dévouement, est éprouvé encore une fois par la perte de ce qu'il aime; mais, nous le répétons, un mot de biographie serait ici nécessaire.

En fermant le livre sur la mort rapide qui surprend l'écrivain en plein travail, sinon en pleine santé, une impression mélancolique nous reste de cette longue lecture très attachante. Cette existence errante, agitée, de Jean-Jacques Ampère est pénible à suivre, à cause de toutes les heures vaines qui y ont été dépensées, dévorées par la fièvre de l'impossible. Qu'il y a loin de cette agitation aux patientes recherches d'André-Marie, à la per-

sévérance de ce calme esprit que rien ne décourage ! Et dans ce contraste entre le père et le fils, nous trouvons aussi celui de deux époques. En 1796, au moment où commence le roman d'André-Marie, la grande secousse révolutionnaire avait laissé dans tous les esprits un désir du repos et des occupations sereines. Il y eut là un superbe élan de la science qui se meut lentement et veut l'air calme autour d'elle. En 1820, quand Jean-Jacques connaît Mme Récamier, la paix est établie, le pays tranquille, et c'est alors que les poètes ont le plus de chants désespérés, comme si l'action absente laissait toutes les forces vives des imaginations se débattre dans la chimère et tenter l'escalade des cieux impossibles.

LES POÈTES MODERNES

I

Jamais, peut-être, autant de beaux talents disséminés n'ont formé une époque poétique plus complète. Il semble qu'après les maîtres qui ont ouvert de larges voies, chacun maintenant, pour arriver à son but, se trace un sentier à part ; c'est comme une foule de petits chemins rayonnant parmi les grands et conduisant, les uns à la mer lointaine, les autres à travers les villes, les plus nombreux enfin en pleine campagne, en face de l'immense horizon, où les préoccupations de la vie et les mystères de l'inconnu se réunissent sur la même ligne bleue idéale.

Parmi ces poètes nombreux, plusieurs suivent une seule direction, sans se ressembler entièrement toutefois. Est-il un voyageur qui puisse être frappé comme son compagnon, et de la même fa-

çon, par l'horizon qui s'ouvre ou la nuée qui passe? Il y a toujours une différence, et avant que l'un des deux ait averti l'autre de la beauté d'un point de vue, de l'étrangeté d'un soleil couchant, l'heure, le temps, la lumière, qui procèdent par nuances, se seront transformés insensiblement et d'une manière irrémédiable.

Un des caractères principaux de la poésie moderne, c'est ce retour vers la nature, l'inspiration sereine, les rythmes calmes. Après Victor Hugo, Lamartine, de Vigny, qui ont fait dans leur œuvre une large part au paysage, MM. Leconte de Lisle et Victor de Laprade se sont inspirés des forêts gauloises aux chênes mystérieux, ou de la nature exotique, éblouissante et lassée. C'est un agrandissement sans fin de la pensée. Associée aux éléments, à l'atmosphère extérieure, elle en reçoit plus de sève et de vie, et ce qu'elle peut avoir de tourmenté, de douloureux, se dissipe dans la sérénité constante de la nature. M. de Laprade l'a prouvé avec les *Symphonies*, les *Odes et Poèmes*, les *Poèmes civiques*. Qui ne se souvient de cette pièce magnifique, intitulée la *Mort d'un Chêne*, et dont les premières strophes surtout sont admirables :

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
O roi! qu'hier le mont portait avec orgueil,
Mon âme, au premier coup, retentit indignée;
Et dans la forêt sainte, il se fit un grand deuil.

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles ;
J'entendis des sanglots et des bruits menaçants ;
Je vis errer des bois les hôtes invisibles,
Pour te défendre, hélas ! contre l'homme, impuissants.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
Et mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,
Planèrent sur ton front comme un pâle nuage,
Perçant de cris aigus tes gémissements sourds.

. . . .

La *Mort du Soleil*, dans les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, est empreinte de la même grandeur mélancolique :

Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux solennels, de plaintes inconnues,
Balance tristement le long des avenues
Les lourds massifs rougis par ton sang, ô soleil !

La feuille en tourbillons s'envole par les nues,
Et l'on voit osciller dans un fleuve vermeil,
Aux approches du soir, inclinés au sommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

. . . .

Après avoir lu entièrement ce beau sonnet, on ne sait si l'inspiration en fut amère ou triste, tellement elle reste enveloppée dans cette immense lueur du soleil au déclin. Tous les poètes de cette école nouvelle possèdent à des degrés différents la préoccupation de la nature extérieure, — MM. Sully

Prudhomme, J.-M. de Hérédia, Anatole France, Louis Ménard, Léon Dierx, — et leur œuvre en conserve une ampleur inconnue aux poètes complètement subjectifs.

Mais dans la bibliothèque poétique de l'éditeur Alphonse Lemerre, que nous consultons pour cette étude, tous les genres, toutes les formes de poésie sont représentés par des noms nouveaux ou déjà connus.

C'est ainsi que M. Théodore de Banville, dont le talent est assez peu contesté pour qu'il soit utile de l'analyser ici, a publié tout récemment un nouveau volume. Les *Trente-six ballades joyeuses* montrent ce que le sentiment contemporain peut sur les anciens rythmes ; c'est d'ailleurs une des particularités de M. de Banville, de rajeunir, à l'aide des idées les plus modernes, des formes de poésie oubliées depuis Ronsard et Villon, jeu d'adresse et d'esprit que l'auteur manie comme les vrais joueurs les pièces de leur échiquier; et si sa pensée se prête à ces combinaisons, c'est en mettant entre les cases étroites où elle tient mathématiquement de longs intervalles de rêve, des espaces imaginaires où sa fantaisie s'attarde et prend du large.

Dans cette œuvre nouvelle, le lyrisme particulier à l'auteur, restreint parfois par les limites de la ballade, se manifeste encore par un luxe d'images, un choix de mots riches et sonores, où le poète des

Stalactites se retrouve tout entier, avec je ne sais quoi de plus humain, de plus profondément senti.

MM. André Lemoyne et Joséphin Soulary ont retrouvé aussi, dans de nouvelles éditions de leurs œuvres, un regain de succès, ainsi que M. François Coppée. Mais celui-là est un jeune que son triomphe du début, justifié par un talent très pur et très complet, a classé tout de suite parmi les noms les plus autorisés.

On se souvient du *Passant*, de la *Grève des Forgerons*, de la *Bénédiction*, de *Fais ce que dois*, que les théâtres, les concerts ont popularisés avec un bonheur constant. Plus durable encore sera le succès des *Intimités*, des *Humbles*, qui, ne se rattachant à aucune idée d'actualité, vivront de la vraie vie des œuvres d'art, indépendante des modes qui passent. Ce qu'il faut admirer là surtout, comme dans le *Reliquaire*, c'est une allure très artistique et très franche, une recherche de mots et une richesse de couleur dans les tons sombres, qui fait ressembler certains sonnets de M. F. Coppée, résonnants et brillants, à une armure solide et richement ciselée. Les *Tableaux et Intérieurs* du même auteur se distinguent par une observation fine et profonde, un faire délicat et concis. En quinze ou vingt vers une scène parisienne, un détour de rue, un petit coin d'école sont fixés dans leur minutie intéressante.

L'école. Des murs blancs, des gradins noirs, et puis
Un christ en bois, orné de deux rameaux de buis;
La sœur de charité, rose sous sa cornette,
Fait la classe, tenant sous son regard honnête
Vingt fillettes du peuple, en simple bonnet rond.
La bonne sœur! Jamais on ne lit sur son front
L'ennui de répéter des choses cent fois dites,
Et sur les premiers bancs, où sont les plus petites,
Elle ne veut pas voir tous les yeux épier
Un hanneton captif, marchant sur du papier.

Le Cahier rouge du même auteur est bien un cahier en effet que le poète, il nous le dit lui-même dans sa préface, a rempli au jour le jour, au hasard de ses impressions, de telle sorte que cette œuvre nouvelle rappelle heureusement chacune de ses publications précédentes; on dirait des feuillets oubliés des *Humbles*, des *Intimités*, des *Tableaux parisiens*. C'est toujours la même grandeur d'expression, ce vers bien dit, facilement retenu, sonore d'épithètes; toujours aussi cette tendresse pour Paris, renouvelée de Sainte-Beuve, mais rendue avec des moyens plus larges. Les lilas défleuris de nos étroits jardins, ces coins mélancoliques de banlieue, ces boulevards déserts où l'herbe est noire des fumées d'usine, nos quais, nos rues, inspirent M. Coppée avec le même bonheur; d'un mot, il encadre sa pensée dans ces horizons si particuliers et si complets que Paris présente à chaque

pas pour peu qu'on en sente la poésie subtile. *Matin d'octobre, En bateau-mouche, Au bord de la Marne*, sont des petits tableaux achevés en dix vers. Les sonnets écrits *Sur un Ronsard, Sur la terrasse du château de R...*, rappellent la première manière de M. Coppée, ainsi qu'une très belle pièce adressée à Sully Prudhomme, et que nous voudrions pouvoir citer tout entière :

Je suis comme un enfant volé par des tziganes
Qui chassa les oiseaux avec des sarbacanes
Et devint saltimbanque et joueur de guzla.
. . . .

Un beau jour, le petit tzigane est retrouvé par son père :

Un magnat tout couvert de fourrure et d'acier,
Portant l'aigrette blanche à son bonnet princier;
Le vieil homme l'emporte en sanglotant de joie.
On habille l'enfant de velours et de soie.

Puis, après une description en très beaux vers de vie féodale et luxueuse, le poète nous montre cet enfant tourmenté d'aventure et d'indépendance :

Rien ne peut empêcher que son cœur ne se serre
Alors qu'il se souvient de sa libre misère.
Ah! qu'il aimerait mieux le fruit à peine mûr
Qu'on dérobe et qu'on mange à cheval sur un mur,

Le revers du fossé pour dormir et la source
Pour laver ses pieds nus fatigués d'une course.
Mais du moins le plein ciel et le vaste horizon...

Le sonnet intitulé : *le Fils de Louis XI* est une véritable page d'histoire ; on pense, en le lisant, à Walter Scott, à Quentin Durward, et à cette admirable campagne des bords de Loire que l'ombre de Plessis-lez-Tours ne parvenait pas à attrister.

Sur le balcon de fer du noir donjon de Loches,
Monseigneur le dauphin Charles de France en deuil,
Dominant la Touraine immense d'un coup d'œil,
Écoute dans le soir mourir le son des cloches.

L'enfant captif envie, humble cœur sans orgueil,
Ceux qu'il voit revenir des champs portant leurs pioches
Et, flairant l'âcre odeur des potences trop proches,
Songe à l'archer d'Écosse immobile à son seuil.

L'enfant prince à douze ans et ne sait pas encore
Combien fiers sont les lis du blason qui décore
L'ogive sous laquelle il rêve pâle et seul.

Il ignore Dunois, Xaintrailles et La Hire,
Et la Pucelle, et son victorieux aïeul.
Monseigneur le dauphin Charles ne sait pas lire.

A côté de M. François Coppée, et sur le même rang, se placent MM. Armand Silvestre et Sully Prudhomme. Tous deux ont la même hauteur d'i-

dées, une préoccupation philosophique qui les entraîne toujours au delà des choses vues. Seulement, chez M. Sully Prudhomme, l'élan poétique est modéré, éclairé constamment par la familiarité de l'expression, des détails de vie journalière, un certain attendrissement de mots.

Chez M. Armand Silvestre, l'image se poursuit implacablement, toujours plus grande et plus élevée, sans pitié pour les dispositions du lecteur; cette poésie s'entoure d'un éblouissement vague, comme un beau marbre exposé en plein soleil; la netteté du contour n'en est pas altérée; mais on dirait qu'il tremble aux vibrations de la lumière. De là parfois un peu d'incertitude pour les yeux inexercés. Mais quelle langue admirable! comme le vers est toujours large, sans rejets fatigants ni inversions douteuses! Dans la *Gloire du souvenir*, le dernier et le plus beau des volumes de M. Armand Silvestre, tout serait à citer; nous prenons une pièce au hasard :

D'autres peuvent servir la beauté dont je meurs
Et tomber tour à tour du faîte de leurs rêves,
Avec des cris profonds ou de vaines clameurs,
—Plus haut qu'eux, en plein ciel, mon rêve à moi s'achève.

Depuis que demeuré sans guide par l'air bleu,
Pour expier l'affront de l'avoir contemplée,
S'abaissant pour jamais, ma paupière brûlée
Enferma sous mon front la vision de feu;

Je n'ai jamais maudit, dans mon cœur solitaire,
Ni son éclat mortel, ni la hauteur des cieux,
Comme l'aigle aveuglé qui vient heurter la terre
Quand le soleil trahit l'audace de ses yeux.

Mais, sous la nue immense et par l'azur rebelle
L'œil sans lumière, au fond de l'éternel séjour,
Je vais conter aux dieux qu'elle seule étant belle
Loin d'elle mes regards n'ont plus souci du jour!

Une courte pièce de M. Sully Prudhomme, animée d'un sentiment analogue, marque bien la différence entre les deux poètes :

Si je pouvais aller lui dire :
« Elle est à vous et ne m'inspire
Plus rien, même plus d'amitié,
Je n'en ai plus pour cette ingrate;
Mais elle est pâle, délicate,
Ayez soin d'elle par pitié. »

. . . .

Si je pouvais aller lui dire :
« Elle est triste et lente à sourire;
Donnez-lui des fleurs chaque jour,
Des bluets plutôt que des roses.
C'est l'offrande des moindres choses
Qui recèle le plus d'amour; »

Je pourrais vivre avec l'idée
Qu'elle est chérie et possédée,

Non par moi, mais selon mon cœur.
Méchante enfant qui m'abandonnes,
Vois le chagrin que tu me donnes,
Je ne peux rien pour ton bonheur.

Et l'on se demande comment la poésie est assez variée dans son essence pour que deux poètes puissent rester en comparaisoné galement grands et émouvants avec une telle diversité de moyens, et pour que l'ampleur de l'un n'efface pas la simplicité de l'autre, la sensibilité contenue d'une large pensée que l'on dirait étreinte, resserrée par la douleur même qui lui a servi d'inspiration.

MM. Albert Mérat et Léon Valade, après avoir débuté par une heureuse collaboration qui nous a valu de charmants volumes : *Avril-Mai-Juin* et *Intermezzo*, se sont séparés en deux talents bien distincts et également sympathiques. M. Albert Mérat a fait paraître en peu d'années : les *Souvenirs*, l'*Adieu,* les *Villes de marbre*, les *Chimères ;* ces deux derniers livres, couronnés par l'Académie française. Les villes de marbre, c'est-à-dire Naples, Venise, Florence, Rome, dont le poète s'est inspiré tour à tour, forment une suite de paysages, d'impressions pittoresques, de musées, d'églises, de places publiques.

Mais parmi ces effets de vitraux clairs, de soleil et de flots bleus, M. A. Mérat, songeant au titre de

ses poèmes, tout en décrivant les villes vivantes, nous a rendu un peu de la grandeur des villes mortes, visible encore dans tous ces marbres épars sur l'Italie comme sur la tombe d'un art glorieux et trépassé. Les *Souvenirs* sont des sonnets inspirés par la mer de Bretagne, ou par de simples promenades dans la banlieue ou les rues parisiennes. Des paysages familiers dans leur vision encore plus que dans leur exécution, un certain bonheur à saisir et à dépeindre l'intimité des pensées et des choses, une note légèrement attendrie recommandent ce petit livre ainsi que l'*Adieu* aux délicats. Nous ne citerons qu'un sonnet intitulé la *Rue*.

La rue au flanc du roc serpente resserrée;
Les filets font de longs treillis sur les maisons.
A tous les coins la mer, fermant les horizons,
Fait trembler sur les murs une bande azurée.

La bonne odeur de l'eau monte avec la marée.
Des hommes, dont le cœur brave en toutes saisons
L'Océan qui jamais ne donne ses raisons,
Passent, l'écoute aux mains et la tête assurée.

Parfois, par une porte entr'ouverte, on peut voir
Auprès du vieux bahut luisant de chêne noir
Le berceau d'un petit qui ne fait que de naître

Et que berce d'un bruit mélancolique et lent,
Dans l'ombre triste, loin de la seule fenêtre,
L'aïeule au coin de l'âtre immobile et filant.

M. Léon Valade se distingue par des qualités différentes; le volume qu'il a publié récemment : *A mi-côte,* est, surtout dans la première partie, entièrement composé de sonnets, d'une poésie profonde, complexe, et qui ne sacrifie jamais à aucun autre le sentiment artistique. Il faut lire *Nuit des bois*, *l'Éclaircie,* la *Porte d'azur*, et surtout *Double rêve*, dédié à Sully Prudhomme.

Sans partage une femme occupe ma pensée,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux pour la revoir,
Bien que j'allasse vite et que ce fût le soir
La seule fois que sur ma route elle est passée.

Une autre vision, que n'ont point effacée
De longs jours, c'est—couchée au pied d'un vieux manoir
La paisible bourgade aux toits de chaume noir
Que je n'ai qu'en voyage, une fois, traversée.

Il y a là une rapidité d'expression qui se continue dans le sonnet entier; aussi passe-t-il sous nos yeux avec la vitesse du visage entrevu, et de ce pays traversé en voyage que l'on croit voir s'enfuir en sens contraire de la course aux vitres d'une diligence. Ce qui est remarquable dans ce talent exquis, c'est que le soin n'y dégénère jamais en minutie et que la préoccupation de l'artiste, toujours présente, y reste invisible.

S'il est certains poètes dont l'inspiration se res-

treint pour se condenser dans la forme parfaite, d'autres, au contraire, ont besoin du libre espace. M. Georges Lafenestre est de ceux-là. Il lui faut chercher son élan parfois dans une suite de vers un peu monotones, pour s'élever après ces hésitations à une hauteur magnifique de pensée. Aussi les *Idylles et chansons* forment une œuvre intéressante et disparate remplie de très beaux vers portés par des strophes qui manquent d'accent ou d'ampleur. Nous ferons un reproche à M. Lafenestre : c'est la répétition fréquente du même mot dans un vers.

Rien, rien autour de nous n'est fait à la mesure;
Et nous crions sans cesse : où donc, où donc est-elle?

Selon nous, cette insistance inutile fatigue la pensée, en diminue l'effet au lieu de le rendre plus sûr; c'est comme un voyageur qui referait deux fois la même route, en s'imaginant arriver plus certainement à son but. Ces défauts sont rachetés par de sérieuses qualités. L'*Ébauche*, *Vieux époux*, la *Retraite* sont des poèmes très largement pensés et exprimés, ainsi que *Douleurs*, où se trouvent des passages tels que ceux-ci :

C'est un homme. A vieillir, on devient calme et fort.
Vous ne monterez plus vers ses yeux immobiles,
Larmes des doux enfants et des femmes fragiles,
Bonnes larmes, par qui toute angoisse s'endort!

Quand l'âme est bien trempée, elle n'a plus d'issue.
Les combats, en champ clos, s'y livrent corps à corps;
En silence, d'un coup, sans rien perdre au dehors,
Il faut que la douleur y cède ou qu'elle tue!

Avec M. André Theuriet, nous abordons à des rives plus calmes, à un souffle poétique plus égal et plus uniforme. Le *Bleu et le noir*, tel est le titre de son dernier livre, qui se tient constamment sur la limite de ces deux couleurs, dans un ciel très pur attendri d'ombres crépusculaires.

Ce qu'il faut louer avant tout chez ce poète de grand talent, c'est un vif sentiment de la vraie nature, déjà si bien exprimé dans un précédent recueil : le *Chemin des bois*. Il vous connaît, grands hêtres, blancs muguets, sources qu'il a chantés. Sans rien perdre de leur fraîche impression, ces pages parfumées de souvenirs agrestes pourraient être lues en face des plaines et des bois, tout près d'un petit village où l'on apprêterait des *reposoirs*. Est-il rien de plus jeune et de plus charmant que la pièce qui porte ce titre :

. . . .

Dans un frais tourbillon de roses effeuillées
Et de vapeurs d'encens, les chapes aux plis lourds,
Les surplis blancs et les robes ensoleillées
Défilent aux sons lents et rythmés des tambours.

. . . .

Les fillettes d'hier, aujourd'hui demoiselles,
Dans leurs yeux mi-baissés ont un plus chaud rayon;
La chrysalide s'ouvre, il lui pousse des ailes;
L'odeur des roses fait sortir le papillon.

. . . .

Dans une note plus grave, la *Nuit de printemps*, un tableau parisien, contient de très beaux passages et un attendrissement qui vous gagne à la fin sans visible effort artistique; le charme énervant des premiers jours printaniers se mêle au désespoir de l'héroïne en des strophes touchantes et facilement conduites. La *Grand'Tante*, *Veillée d'automne*, le *Vin de mai* sont autant de pages parfaites dans le genre vrai et doux adopté par M. André Theuriet.

M. Anatole France a dédié ses *Poèmes dorés* à Leconte de Lisle, et ils sont dignes de cette dédicace, tout imprégnés d'une vie lumineuse et sans cesse renouvelée, comme les œuvres qui s'inspirent surtout de la nature extérieure.

Ce n'est pas ainsi que M. André Theuriet, par de riants paysages, fixés dans leur vérité naïve, que M. Anatole France se distingue, et la nature qu'il dépeint n'est pas celle qu'il a sous les yeux, mais celle qui le fait penser, un dispersement de sèves, de forces vives dont les scènes ou les aspects champêtres ne sont pour lui que la révélation. Aussi des rayons s'entre-croisent parmi ces *Poèmes dorés*,

les relient l'un à l'autre, dans une préoccupation de sereine et constante métempsycose.

Il nous semble que voilà la poésie véritable; que, sous la magie du vers et du mot, il doit y avoir des profondeurs de pensée, un vertige communicatif ressenti par le lecteur, une tentation suprême de l'infini tout à coup découvert.

Pourtant quelques poètes, avec des descriptions comme les *Poèmes de Provence*, de M. Jean Aicard, nous transportent simplement vers un merveilleux pays qu'ils connaissent bien et nous guident, par tranquilles étapes, dans les fermes, les ports de mer, en nous faisant traverser tour à tour le champ que l'on fauche, la forêt de pins aux ombres légères et menues, ou bien la petite anse bleue où les pêcheurs penchés vers l'eau transparente guettent le poisson qui fuit en éclairs d'argent.

Les *Élévations* de M. Emmanuel des Essarts réunissent des œuvres inédites et des poésies déjà publiées, mais écrites toutes dans un même sentiment de grandeur : en cela l'auteur a obéi à une inspiration pieuse, expliquée dans sa préface, et son livre y gagne ce caractère uniforme et sérieux qui distingue les ouvrages d'une valeur véritable; le vers est heureux, bien construit, philosophique. Qu'on nous permette de citer quelques strophes d'un pièce adressée à Leconte de Lisle :

Jadis j'aurais vécu dans les cités antiques,
Svelte comme un héros, plus libre qu'un vainqueur,
Et tous mes jours, pareils aux visions plastiques,
Se fussent déroulés noblement comme un chœur.

Là, j'aurais contemplé l'avenir et la vie,
Sur le blanc piédestal de la sérénité,
Sans élan surhumain, sans orgueilleuse envie,
Heureux d'un idéal visible et limité.

. . . .

Et devant la tribune, étendu sur le stade,
J'aurais senti descendre à moi, sous un ciel clair,
Le flot sonore et pur qu'épanche Alcibiade
Et monter le murmure éloquent de la mer.

Mais le plus beau de ces poèmes est le dernier, adressé à Mme Hortense des Essarts, morte après quelques mois de mariage : c'est une invocation. Le cœur a bien inspiré le poète; pas de sentimentalité facile, mais un pur amour noblement exprimé, et qui, pour arriver jusqu'à celle qui l'a fait naître, se dégage de toute préoccupation terrestre et s'élance dans l'atmosphère vibrante des idées et des âmes.

En nous occupant des récentes publications poétiques, nous ne pouvons passer sous silence le *Harem* d'Ernest d'Hervilly, une série de voyages imaginaires dans de lointaines contrées, une suite de paysages artistement décrits, animés chacun d'une

figure féminine, qui nuance les ciels entrevus à la couleur de ses yeux. Ainsi Keetjen, la blonde Hollandaise, s'entourera de la pleine campagne et d'un calme horizon :

Lorsque le mois de mai de fleurs jaunes constelle
Les pâturages verts, elle court au marché
En courte jupe rouge, en bonnet de dentelle,
Le front, sous un bandeau d'or, à moitié caché.

La *Dame de Se-King* plus fine, un peu factice, nous apparaît coquettement « à travers les treillis. »

Son visage a l'éclat pâle de la jonquille,
Ses yeux sont retroussés vers la tempe et moqueurs ;
Elle a des ongles longs, d'un rose de coquille,
Qu'elle brunit parfois dans d'étranges liqueurs.

Ne semble-t-elle pas descendue d'un écran cette petite Chinoise « aux yeux clairs et brillants comme ceux des souris. » Parmi toutes ces fantaisies amusantes, qui témoignent d'une véritable érudition, et auxquelles nous ferons seulement le reproche d'être un peu uniformes, la plus jolie est intitulée l'*Infortunée*.

Nous sommes à Londres auprès de la Tamise.

Un étrange horizon confus, de couleur d'encre,
S'alignait sur les bords de ce fleuve houleux ;
Vaisseaux avec des toits ou bien maisons à l'ancre,
On n'y distinguait rien que çà et là des feux.

Je courais, enjambant sans peur dans l'ombre épaisse,
Le long des bâtiments muets et solennels,
Les vieux câbles de fer qui les tiennent en laisse,
Ou bien je m'engouffrais au fond d'étroits tunnels.

Il y a là une grande puissance d'impression, c'est de l'Edgar Poë ou du Dickens en vers, surtout quand le poète, au sortir de cette ombre, arrive dans la ville éclairée par un soir de Christmas,

Frôlant les lourds paquets des houx verts et des guis.

Toute la poésie des pays de brume tient dans cette pièce, et aussi l'aspect particulier de ces villes du Nord, dont les rues, entre-croisées le soir en traînées lumineuses, semblent chasser le brouillard autour d'elles, et le renvoyer plus épais et plus noir, aux fleuves, aux quais, à tout l'horizon environnant.

Nous nous sommes occupé surtout, dans cette étude rapide, de poésies contemporaines, d'œuvres récemment publiées; mais celles qui ont précédé, et elles sont nombreuses, font nécessairement partie du mouvement poétique actuel. Ainsi les volumes de M. Catulle Mendès, un poète de talent, et surtout un merveilleux artiste; ceux de M. Valery Vernier, auteur de poèmes remarquables; de MM. Paul Delair, Léon Dierx, Émile Blémont, ne doivent pas être oubliés. Joignons-y, pour finir,

les poésies éparses un peu partout de M. Paul Arène, applaudi plusieurs fois à l'Odéon, et de M. J.-M. de Hérédia, qui nous annonce un prochain recueil, les *Trophées*, dont le titre est une promesse de fière allure et de couleur triomphante.

D'autres époques ont certainement plus marqué que la nôtre, à laquelle on reproche de n'être pas créatrice. Plus tard on appréciera quand même cette jeune et nombreuse école qui, malgré son respect et son admiration pour les maîtres, et sans se laisser décourager par tout ce que leur grandeur pouvait avoir de terrifiant, s'est efforcée de les surpasser encore en soin artistique, en préoccupation de pensée et de style.

Il n'y a plus d'hésitations ni de négligences, chacun prend à tâche de ciseler son œuvre, si petite qu'elle soit, et le talent est si bien réparti que nous avons le regret, à la fin de cette longue étude, de ne pouvoir citer tous les noms jeunes, connus ou inconnus, qui signent des vers en ce moment, épars dans le ciel poétique, comme une foule d'étoiles lointaines, dont la lumière nous arrive bien avant qu'elles soient classées.

II

Mme A. BLANCHECOTTE

Les militantes.

Rassurez-vous; ce titre belliqueux, en tête de poésies féminines, ne présage rien de terrible. Il est question seulement, ici, de la bataille de la vie, comme l'appelle Dickens, de ces luttes intimes et silencieuses d'où l'esprit sort épuré et prêt à tous les sacrifices. Mme Blanchecotte procède de Lamartine et de Mme Desbordes-Valmore; tout en restant originale, elle a, comme ces deux poètes, une tendance à écouter tout ce qui chante en elle, à le traduire avec abondance et facilité; c'est la même imagination confiante, le même élan continu vers la sympathie du lecteur. Nous n'avons plus en poésie ces grands cris de désespérance, ces plaintes du fond de l'abîme qui eurent autrefois tant de victimes et de partisans; il semble que, pareille à l'individu, une nation chante mieux la douleur aux temps de calme et retrouve dans les jours troublés un peu de sa sérénité perdue. Quand le roman, pour être intéressant, est obligé de se mettre à la suite

des tristesses, des ridicules, des ironies d'une époque, la poésie en s'abandonnant à ce qui flotte, à ce qui passe, à ce qui se respire, retourne avec mille atomes invisibles vers la nature, les sentiments immuables et la pensée éternelle. Mme Blanchecotte est encore, parmi nos modernes, un de ceux qui ont le plus gardé des traditions de poésie subjective; mais ce volume marque un grand progrès sur les précédents, et de cette personnalité un peu mélancolique, trop attachée selon nous à la lettre de sa souffrance, l'auteur commence à se dégager vers les régions supérieures où l'âme de chacun se fond et se disperse dans la vie de tous.

Nous n'en voulons pour preuve que quelques vers pris à la fin de ce recueil éloquent et remarquable :

La montée est finie, et te voilà paisible
Sur le dernier sommet qu'il te fallait gravir.
La montagne, d'en bas, semblait inaccessible;
Tu craignais de ne point l'atteindre sans faiblir.

Fais halte et vois d'ici la route parcourue.
Le matin de ta vie est noir à l'horizon,
Ton aube éblouissante est bien loin disparue,
Tu ne distingues plus ta première maison.

. . . .

Te voilà sur la cime où tout bruit humain cesse;
Laisse ton chant d'amour inutile expirer,
Jette tout ton bagage, ouvre ton âme, laisse
Le plus de paix possible enfin y pénétrer !

SULLY-PRUDHOMME

Les Vaines tendresses.

Ce n'est pas à M. Sully-Prudhomme que nous adresserons ce reproche de personnalité débordante; aucun poète peut-être n'a mieux su rattacher ses propres sentiments à ceux de l'humanité tout entière, aucun n'a mieux senti frémir dans sa douleur isolée la plainte universelle, comme une feuille d'arbre qui palpite au vent d'orage de toute la sève qui la relie aux grands rameaux et aux branches entrelacées. On sent qu'il y a sous cette poésie un amour de la science et des fortes études, un savoir qui cherche pour s'exprimer la forme la plus exquise; le tour est concis, philosophique, avec une recherche singulière de la clarté dans l'abstrait; le mot toujours simple produit un grand effet par sa justesse et l'art qui le réunit à tout ce l'entoure. Il ne faut pas chercher dans ce livre des *Vaines tendresses* le chatoiement de la poésie coloriste, mais un charme intime, profond, qui s'impose, qui subsiste bien après la lecture. Nous

prenons au hasard quelques strophes dans une pièce intitulée *Parfums anciens* :

O senteur suave et modeste
Qu'épanchait le front maternel
Et dont le souvenir nous reste
Comme un lointain parfum d'autel.

Pure émanation divine
Qui mêlais en moi ta douceur
A la petite senteur fine
Des longues tresses d'une sœur.

Chère odeur, tu t'en es allée
Où sont les parfums de jadis,
Où remonte l'âme exhalée
Des violettes et des lis !

Ne vous semble-t-il pas que l'auteur a fixé là une de ces minutes recueillies où le sentiment, l'expression se condensent, s'affinent, vibrent sur les notes les plus ténues du clavier poétique ? Après, l'on n'imagine plus rien que le silence ou le bruit d'une corde brisée, car l'on ne peut aller ni plus haut ni plus loin.

Sous ce titre : *Sursum corda*, M. Sully-Prudhomme exprime une idée bien originale et bien grande :

Si tous les astres, ô nature,
Trompant la main qui les conduit,
S'entre-choquaient par aventure
Pour se dissoudre dans la nuit.

. . . .

Tu pourrais repeupler l'abîme
Et rallumer un firmament
Plus somptueux et plus sublime
Avec la terre seulement!

Car il te suffirait, pour rendre
A l'infini tous ses flambeaux,
D'y secouer l'humaine cendre
Qui sommeille au fond des tombeaux.

La terre lumineuse, pénétrée des flammes qu'elle recouvre, et rendant au ciel tous ses astres avec la poussière des tombeaux, c'est une véritable pensée de poète ennemi du néant et de l'ombre. Le poème « sur la mort » renferme des vers magnifiques, d'une inspiration chercheuse, inquiète, profonde; mais tout ce qui est profond arrive facilement à la tristesse, sinon par l'expression, au moins par les idées que le poète rencontre, par celles qu'il remue en nous. Et peut-être manque-t-il à ce volume exquis un peu de poudre d'or, un peu de couleur. Le contour est parfait, savant, les profils purs; c'est un dessin très arrêté et qui garde des grâces d'esquisse, ce premier mouvement de la pensée

qu'elle perd si vite en se fixant et que M. Sully-Prudhomme lui conserve par un miracle d'art. Mais, — et nous cherchons en ce moment un défaut à la perfection même, — nous regrettons dans ce nouveau livre un peu des roses fleuries, effeuillées autrefois avec une si charmante profusion, entre les pages des *Stances et poèmes* et sur les sonnets déjà plus graves, mais si lumineux des *Épreuves*.

ANDRÉ LEMOYNE

Paysages de mer et fleurs des prés.

Ce titre agreste évoque une contrée riche et verte, un frais pâturage traversé de ruisseaux, où neigent les pommiers, où les plantes sauvages parmi les herbes hautes nourrissent de nombreux troupeaux, un paysage intime, familier, fermier, mais que borde là-bas, à l'horizon, la grande mer voyageuse et bleue. Et l'esprit du poète suit bien ce double courant de rêves lointains et de pensées riantes.

Les poèmes intitulés : *Prieuse, Retour,* les *Berceaux*, *Printemps*, sont délicieux et d'une grâce exquise, mais les paysages qui suivent ont une incomparable grandeur ; le poète, pour les traduire, ne les a pas seulement regardés, il les a respirés,

il s'est imprégné des brumes d'automne, des effluves salées

Qui montent jour et nuit des embruns de la mer.

Voici une strophe tirée des *Grèves normandes* :

Ce soir, la pleine lune éclaire notre monde.
De l'abîme des flots elle sort large et ronde,
Presque au ras de la mer elle est rouge d'abord ;
Mais son orbe jaunit, et la grande marée
Dans son rayonnement monte en houle dorée
Et roule ses lueurs jusqu'aux grèves du bord.
On voit comme en plein jour sur la courbe des plages
Les dernières maisons des bourgs et des villages.

C'est d'une vérité intense, et la page où sont écrits ces beaux vers s'illumine réellement de ces clartés lunaires remuées par les flots; et quelle inspiration sereine, robuste, émue devant la mer par ses splendeurs tranquilles et non par le danger qu'elle promène avec l'écume de ses vagues.

Il est une autre pièce intitulée la *Bataille,* que nous voudrions pouvoir reproduire tout entière. Une grande bataille fut livrée en plein champ ; où poussaient les fleurs, on enterra les morts, l'herbe fut tachée de sang, le sol piétiné, l'eau troublée sinistrement.

Le biez du moulin neuf en resta noir longtemps.

. . . .

On enterra les morts au hasard, et, depuis,
Les étoiles du ciel, ces paisibles veilleuses,
Sur le champ du combat passèrent bien des nuits,
Baignant les gazons verts de leurs clartés pieuses.

Et les petits bergers, durant bien des saisons,
En côtoyant la plaine où sommeillaient les braves,
Dans leur gosier naïf retenant leurs chansons,
Suivirent tout songeurs les grands bœufs aux pas graves.

Cette dernière strophe qui finit le poème sur une note naïve ajoute à sa grandeur. Là les morts ne furent pas troublés des questions anxieuses des vivants, et les petits bergers

Dans leur gosier naïf retenant leurs chansons,

les grands bœufs, au pas grave, tranquille, silencieux, foulant la terre sans écouter au bruit de leur passage résonner la plénitude des tombeaux, firent plus sereine la paix et plus reposante la mort aux victimes de la bataille.

H. CAZALIS

L'Illusion.

C'est un volume de vers intéressant et compact, auquel nous ferons seulement le reproche d'une trop grande diversité. Ce n'est pas au moins que le poète manque de profondeur ni de recherche, mais il y a un danger à réunir tant d'inspirations disparates. On risque d'amoindrir un talent réel, et qui ne demanderait qu'un peu plus de cohésion pour prendre sa place au premier rang. Et pourtant que de pensées ingénieuses et bien rendues, que de jolis vers, par exemple dans la pièce intitulée *Jeux d'atomes.*

Je regardais voler ces poussières d'écume
Que fouette et disperse le vent,
Et le long de la mer s'élever cette brume,
Et flotter ce brouillard mouvant.

Je foulais en marchant les collines de sable
Que l'ouragan crée ou détruit;
Je pensais qu'en ce monde est ainsi périssable
La couleur, la forme ou le bruit.

Et tandis que mes yeux contemplaient ces fantômes
Revêtant mille aspects divers,
Je méditais sans fin sur tous ces jeux d'atomes
Dont est composé l'univers.

JULES BRETON

Les Champs et la Mer.

Les arts si sympathiques l'un à l'autre sont pourtant si différents, si absorbants, que l'on est toujours étonné de voir le même esprit réunir des aptitudes diverses, et que la première pensée qui vient alors est de chercher comment elles se sont complétées entre elles, ce qu'il y a du sculpteur dans le peintre, ou du peintre dans le poète. C'est ainsi que les deux beaux volumes de prose de M. Fromentin nous ont semblé toujours élargir ses tableaux, et restent pour nous, qui les avons admirés, comme une atmosphère ambiante, l'âme des paysages ou des êtres si habilement peints par l'artiste.

A une époque où les littérateurs se préoccupent tellement de l'art de peindre qu'ils lui empruntent des procédés, des termes particuliers, il est curieux de voir les peintres entrer dans le domaine de la poésie avec cet éternel souci de la couleur qui peut leur devenir en littérature une qualité ou un écueil. Disons tout de suite que c'est le plus grand charme du livre de poésies de M. Jules Breton : les *Champs et la Mer*. On ressent à le feuilleter une impression complexe, et il y a certaines de ses pièces formant si bien tableau qu'on s'arrête

une minute pour laisser passer ces images rapides, qui se lèvent de la lecture, comme des visions vaporeuses, au-dessus de quelque étang ossianique.

Peut-on trouver un troupeau mieux décrit que celui qui défile entre ces huit vers :

Quand la nuit lentement déroule sur la plaine
Son long voile de brume en ténébreux replis,
Le troupeau se resserre et sa visible haleine
Lui trace comme un nimbe aux rayons affaiblis.

Sur les fonds violets dans l'ombre ensevelis,
Où dorment le chardon, le thym, la marjolaine,
Noir fantôme debout sous le manteau de laine,
Le berger songe et boit le froid des airs pâlis.

Les airs pâlis! le peintre se retrouve et dans quelle heureuse idée ! Cela nous fait penser à une autre expression trouvée dans une lettre célèbre de Corot : *Des herbes d'un vert transi.* Ce sont évidemment des termes de même nature, d'une signification double, et que certains peintres doivent écrire en songeant qu'ils tiennent, à tour de rôle, une palette et une plume au bout des doigts.

Nous remarquons un sentiment pareil dans les vers qui suivent :

Quand passe près des flots la fille du pêcheur,
Lorsque son brun visage aux lèvres purpurines
Entraîne son mouchoir couleur d'algues marines,
Son jupon toujours bleu sur le bleu de la mer.

Le dernier vers contient une recherche charmante dans cet emploi d'une même couleur variée par ses seules teintes : *Son jupon toujours bleu sur le bleu de la mer*. Il y a, en effet, des bleus qu'on ne rencontre qu'au bord des flots, des bleus verdis par l'air salin, lavés de pluie, rongés de sable, et ne montrant plus leur teinte vraie qu'entre les plis, comme la mer garde la sienne au creux des vagues. Ce sont là des vers regardés pour ains dire avant d'être sentis ou écrits. Entrés dans l'esprit par les yeux, ils n'ont pas fait l'image, mais ils sont venus d'elle, et c'est ce qui les rend tout à fait originaux.

Nous voudrions pouvoir en citer beaucoup de ces strophes de coloriste où le mot se place de lui-même comme un ton heureux, et qui réunissent deux harmonies. Celle qui suit est tirée d'un poème intitulé l'*Eden*, d'un poème tout ému de souvenirs d'enfance en pleine campagne :

Quand Dieu me rendra-t-il l'adorable mystère
Des crépuscules bruns inondant le jardin ?
La salamandre obscure errait sur le chemin,
La fleur rouge était noire, et la bleue encor claire.
La lune sur le mur ébauchait un lutin,
Les vers luisants semaient des étoiles à terre,
La fleur rouge était noire, et la bleue encor claire.

Il faut avoir regardé descendre le soir sur les

mille couleurs vivantes qui peuplent un parterre pour se rendre compte de cette vérité. Tous les tons se décomposent, forment des taches que la lumière, en partant, atténue, exaspère ou plonge tout à fait dans la nuit, Il est certains jaunes, le jaune des genêts d'Espagne, par exemple, qui font dans les jardins, à l'heure du crépuscule, quand tout s'assombrit autour d'eux, des gerbes de clartés, une illumination de fleurs qui prend sous le souffle du soir le papillotement, le mouvement rêveur de la flamme. Au contraire, le bleu pâlit à vue d'œil ; les rayons, en remontant, lui enlèvent peu à peu toute sa vie ; il arrive au blanc azuré d'un nuage ; on dirait que c'est un reflet du ciel, tellement il a besoin du jour pour exister.

Que M. Jules Breton nous pardonne cette analyse minutieuse d'un livre qui, par les qualités de son ensemble, mérite mieux que des citations de vers isolés ; il faut lire les *Glaneuses*, les *Deux Croix* et le poème du *Pardon :* un long défilé de costumes bretons, de mendiants bariolés, de bannières flottant comme des petites voiles sur cet horizon de mer qui sert de fond à toutes les fêtes bretonnes, apparaît écumant ou calme, uni ou blanchissant, entre les menhirs gigantesques, les vieilles églises romanes, comme la poésie éternelle et l'éternelle menace de la nature.

En somme, voilà une œuvre sincère, imprégnée

d'art et de vie, et qui renferme suffisamment l'élément philosophique réclamé de toute œuvre moderne, cette recherche de l'inconnu du *dedans* ou de l'*au delà* des choses où la pensée s'agrandit sans fin, se perd par endroits dans ces ténèbres, qui sont toujours l'annonce, la venue, l'approche certaine d'autres lumières.

PAUL BOURGET

La Vie inquiète

Fait songer à un printemps fleuri, débordant. Il y a de très jolis vers, de très beaux même dans ce premier livre; mais ils se trouvent un peu dispersés par l'abondance d'un talent qui est une promesse ressemblant à toutes les promesses. Il faut que les ouragans, les pluies d'avril secouent les arbres en fleur, les éclaircissent, les allègent, pour que le soleil puisse arriver jusqu'au fruit, et que les branches, déchargées d'un poids inutile, s'étendent plus solides et plus droites, rendent à l'arbre cet élan de toute sa sève, sa véritable physionomie.

M. Paul Bourget a pourtant de grandes qualités; il comprend la magie de la nature sans convention ni parti pris. Sa pensée est chercheuse, généreuse; il a même le mérite, très rare dans cette exubérance des premières œuvres, de n'imiter personne. Il

s'efforce de rester lui-même et y parvient surtout pour les pièces courtes, où il lui faut resserrer l'idée afin de la mieux tenir. Nous citerons quelques vers adressés à Amédée P...

Quand le wagon bruyant t'emportait vers Paris,
N'as-tu pas, mon ami, par le carreau, surpris
Quelquefois un recoin charmant de paysage,
Une maison perdue au milieu d'un feuillage?
Et quand tu la voyais disparaître là-bas,
Triste et plus seul encor, ne te disais-tu pas
Que les rosiers en fleur semblaient, sous la fenêtre,
Groupés par une main de femme, et que peut-être
A l'heure où ton regard ému les contempla,
Le rêve de ta vie était enfermé là?

Nous aimons moins les poèmes, sortes de contes en vers, qui composent la seconde partie du volume; pour ces simples histoires, à moins qu'elles ne soient relevées d'un intérêt pittoresque très grand, la prose est là.

Ce qui nuit à ces poèmes, ce sont aussi les noms propres dont le poète est forcé d'appeler ses héros. Le lecteur, dans son désir de s'approprier toujours les pensées ou les sentiments qu'il rencontre, est gêné par ces désignations dont la poésie devrait se dégager quand elle n'aborde pas le théâtre, pour rester dans les régions impersonnelles où chacun se berce, se reconnaît avec le même plaisir.

TH. DE BANVILLE

Les Princesses et les Exilés.

M. Th. de Banville a réuni dans le petit format Lemerre les *Princesses* et les *Exilés*, deux de ses œuvres récentes, et il y a plaisir à retrouver dans le bijou de l'édition des pièces aussi ardemment ciselées, d'une forme aussi sûre, aussi parfaite. C'est une poésie chaude, brillante, endiamantée, dont le lyrisme s'exalte en merveilleux langage; tous les profils tracés par le poète sont sur émail, trop bien fixés pour pleurer jamais ou sourire autrement que du sourire antique des jeunes dieux qui élargit l'œil sans lui laisser un pli, et entr'ouvre la bouche à la mesure arquée de ses lignes. Les *Exilés* renferment peut-être les plus beaux vers de M. de Banville, des vers larges, imagés, couleur d'apothéose; mais que les *Princesses* sont charmantes, étincelantes de pierreries, de séductions! Qu'elles s'appellent Lucrèce Borgia, la princesse Borghèse, la reine de Saba, Sémiramis, Hérodiade, c'est le même éblouissement. Ces sonnets ressemblent à des tapisseries anciennes, où sont tissées, dans un cadre tout orné d'attributs mêlés de feuillages exotiques, des nobles dames et des déesses. Chaque point a la saillie d'une perle; et pourtant

les couleurs se fondent si bien, brillent si finement, que les yeux des femmes, leurs mains roses resplendissent encore parmi ces magnificences qui leur prêtent seulement le feu d'un rayon, la caresse d'un reflet. Rien de plus lumineux, rien de plus doux. Nous citerons un seul de ces sonnets délicieux : la *Reine de Saba :*

La reine Nicosis, portant des pierreries,
A pour parure un calme et merveilleux concert
D'étoffes, où l'éclair d'un flot d'astres se perd
Dans les lacs de lumière et les flammes fleuries.
Son vêtement tremblant chargé d'orfèvreries
Est fait d'un tissu rare et sur la pourpre ouvert,
Où l'or éblouissant, tour à tour rouge et vert,
Sert de fond méprisable aux riches broderies.
Elle a de lourds pendants d'oreilles, copiés
Sur les feux du soleil du ciel, et, sur ses pieds,
Mille escarboucles font pâlir le jour livide.
Et fière dans l'éclat vermeil de ses habits,
Sur les genoux du roi Salomon elle vide
Un vase de saphir, d'où tombent des rubis.

ARMAND SILVESTRE

Poésies.

Ce sont ses poésies complètes que M. Armand Silvestre vient de publier à la librairie Charpentier, un gros volume sans rien d'inutile : rien qu'on puisse retrancher, et qui comprend toutes les œuvres du poète, depuis les *Rimes neuves et vieilles* jusqu'au *Poème du Souvenir,* son dernier livre. Nous avons dit tout l'attrait de ce talent profond, de cette poésie sereine trempée aux sources les plus pures de l'inspiration, flottant avec les ailes, les rayons, les parfums, et qui ne touche terre que pour monter plus haut d'un élan redoublé par la secousse légère de sa chute. Nul n'a mieux que M. Armand Silvestre écouté et chanté l'inquiétude des sèves, le silence des tombes, les attentes religieuses de la nature devant le jour qui fuit ou la saison qui change.

C'est l'âme des choses qu'il saisit, ce souffle attachant, enveloppant, de mystérieuse métempsycose qui monte du flux des grèves aux murmures des bois, qui plisse des vagues, effeuille des roses, s'accentue en paroles, s'évapore en chants, met sur toute la terre le charme attendri d'une immense bénédiction. Avec cela une forme très pure, très

savante, où la pensée se meut à l'aise, s'emporte librement, et un sentiment descriptif assez particulier. Comme M. Armand Silvestre s'inspire de la nature, s'en imprègne mieux encore qu'il ne la dépeint, sa poésie, plutôt que vivement colorée, est baignée d'une clarté égale, surnaturelle, du jour blanc que l'on rêve au-dessus des ciels amoncelés.

Lisez plutôt ces jolies strophes intitulées : les *Sources :*

Errant sous le dôme emperlé
Des verdures ensoleillées,
Parfois, au sortir des feuillées,
L'œil clair des sources m'a troublé.

L'eau regarde, et l'aurore éveille
Dans ce regard lent et discret
Comme l'étonnement secret
D'un jeune esprit qui s'émerveille.

Comme en un rêve de candeur
L'eau regarde, et l'étrange flamme
Des choses qui viennent d'une âme
Illumine sa profondeur.

Le poète n'a décrit ni le bleu sombre de l'eau sous le feuillage, ni les tons roses de l'aurore glissant dans la verdure, et pourtant cette source est réelle, d'une vérité intense, et l'on s'arrête saisi

devant ce regard de l'eau vivante parti du sol, mais reflété de plus haut.

Les *vers pour être chantés*, qui forment une des divisions du volume, se distinguent par des qualités harmonieuses. Dans quelques-unes de ces pièces courtes, fugitives, des vers semblables reviennent plusieurs fois parmi les autres, se détachant par leur répétition même, avec ces retours chers aux musiciens modernes et qui remplacent dans leurs œuvres le refrain jadis si commode aux inspirations de courte haleine. C'est comme une obsession de la pensée qui la fait recourir aux mêmes rimes, aux mêmes mots prononcés malgré elle :

Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant!
C'est moins qu'un moment,
Un peu plus qu'un rêve.

Le temps nous enlève
Notre enchantement.
Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant!

Sous le flot dormant
Soupirait la grève.
M'aimas-tu vraiment?...
Fût-ce seulement
Un peu plus qu'un rêve?...
Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant!

Ne trouvez-vous pas que ces *vers pour être chantés* peuvent très bien se passer de musique, et que leur rythme savant s'accompagne mieux que de toutes les mesures et les notes du clavier, de l'écho qu'il éveille parmi ces vers répétés, attendus au bas de la strophe, et vous donnant chaque fois l'émotion d'une attente et le contentement d'un retour?

ANATOLE FRANCE

Les Noces corinthiennes.

Ce beau poème emprunte son sujet à ces temps prophétiques et troublés où le catholicisme renversait les dieux païens et mettait une croix, symbole de souffrance, à la place des couronnes de roses qu'on jetait aux autels. Daphné aime Hippias et doit l'épouser; mais sa mère, la sacrifiant au culte nouveau, l'enlève à son fiancé pour la consacrer à Jésus. La lutte entre une jeune passion et la soumission filiale, le désespoir d'Hippias, la mort des deux amants, qui termine le poème, donnent lieu à des dialogues charmants, souvent entourés de nature, comme on voit courir autour d'un tableau représentant quelque scène antique une guirlande de pampres ou d'attributs champêtres délicatement peints, dans l'esprit du sujet.

C'est ce qui rattache à la vie humaine et commune ce beau poème archaïque où la grâce de Chénier se fortifie d'un langage plus moderne et solide.

Les vers de M. A. France ont une limpidité de ciel oriental, une simplicité virgilienne, une familiarité primitive; c'est quelque chose comme le tutoiement latin introduit parmi nos recherches de langue et d'inspiration. Cette poésie est riante comme Daphné et s'entoure comme elle de ces draperies antiques qui, même sur des épaules adolescentes, prenaient des plis savants, une sorte de grâce sculpturale.

Et maintenant, qu'on nous permette de citer quelques vers, d'abord une partie du dialogue entre Hippias et Daphné :

DAPHNÉ

Au cher jour que ma main fut prise dans la tienne,
Tu mis ton anneau d'or au doigt d'une chrétienne.
Un prêtre, ayant chassé les Nymphes d'un ruisseau,
Enfant me baptisa par le sel et par l'eau;
Et je devins ainsi la sœur et la compagne
De Celui qui voulut mourir sur la montagne.

HIPPIAS

La nature des dieux est obscure, il est vrai;
Gardons-nous d'offenser jamais rien de sacré.

Plus d'un dieu vénérable, aux lèvres d'ambroisie,
Nous est venu jadis de la terre d'Asie.
Et je crois, car mon cœur n'est ni léger ni vain,
Qu'en Jésus, roi des Juifs, quelque chose est divin.
Mais parce qu'il mourut quand vint la neuvième heure,
Je le nomme Adonis que Cythéréia pleure,
Et je le nomme Hermès, parce qu'il a conduit
Le peuple vain des morts par les champs de la Nuit.
Aime et réjouis-toi de vivre, chère tête.
Dans le port, l'ancre hésite et la voile s'apprête.
Laisse-moi d'un baiser effleurer tes cheveux.

Et ce passage où Daphné dit adieu à la maison paternelle, et voit se lever, sous les pas qui la mènent au dehors, cette foule de souvenirs que garde la poussière des logis aimés :

Je viens vous saluer, ô terre, ô ciel, ô bois!
Et toi, vieille demeure, ô maison autrefois
En rires, en beaux chants, en couronnes fréquente!
O porte, ô seuil facile où dans la molle achante
Veille le vieil Hermès de bois de citronnier,
Je viens vous saluer de ce salut dernier.
Salle qui t'égayas le jour que je suis née!
Toi, l'appui du foyer, colonne où chaque année
Mon père mesurait en se réjouissant
La récente hauteur de mon front grandissant!
Pavé clair, parfumé d'essence aux jours de fête,
Et que je vis longtemps si voisin de ma tête,

Lorsque mon scarabée aux élytres d'azur,
Captif au long d'un fil grimpait le long du mur,
Et quand, pliant l'osier en une trame égale,
Je faisais une cage à ma brune cigale!
Et toi, lampe prudente, adieu donc pour jamais.

Quelle intime émotion dans ces quelques vers, et comme la jeune fille regarde l'enfant qu'elle était avec une grâce de regret ineffable! Mais nous voudrions tout citer de ce drame d'amour, qu'accompagnent dans le même volume d'autres poèmes : *Leuconoè*, la *Veuve*, la *Pia*, la *Prise de voile*, l'*Auteur à un ami.*

Le premier est très beau, mais, à notre avis, moins limpide, moins personnel que les *Noces corinthiennes;* le sonnet de la *Veuve* est parfait dans sa forme concise; la *Prise de voile* a inspiré cette année deux poètes qui l'ont traitée avec leur talent différent. M. François Coppée a entouré le sujet de son atmosphère extérieure, l'a rattaché à la vie mondaine, aux réflexions émues d'un passant qui regarde; M. France l'a confiné dans l'air rare et sanctifié du cloître, et tous deux ont réussi. Cette religieuse d'après Zurbaran, que M. France agenouille devant son rêve évanoui, ne fait point pâlir la charmante novice qui livre, pour relever dans la balance éternelle « *le plateau des scandales*, »

Tout l'or de ses cheveux épandu sur les dalles...

Quant à la dernière pièce : l'*Auteur à un ami*, nous demandons à en transcrire quelques strophes pour montrer quel charme la poésie peut donner aux plus connus de nos paysages, ou plutôt de nos aspects parisiens :

Fatigués, vers le soir, de la plume et du livre,
Dans le proche jardin nous errons bien souvent;
Toujours surpris de vivre et de regarder vivre,
Nous jetons de vains mots emportés par le vent.

Un avare soleil de novembre s'incline
Et chasse les enfants, et les jeux et les cris,
Seul l'Occident revêt une teinte opaline;
Le cygne du bassin vogue sous un ciel gris.

La bise fait rouler les feuilles du platane
Au sable de l'allée et fouette également
Les cheveux tout blanchis au col d'une soutane
Et le tulle qui presse un visage charmant.

Et nous montons, ami, sur les belles terrasses.
Là, des couples troublés viennent s'entretenir
Sous le marbre où revit, fleur des anciennes races,
Quelque dame de France au plaisant souvenir.

CATULLE MENDÈS

Poésies.

M. Catulle Mendès vient de publier à la librairie Sandoz et Fischbacher un beau volume *in-octavo* contenant toutes ses œuvres, depuis les premiers vers du poète, au rythme élégant, à la vive allure, légèrement inspiré de Th. de Banville, jusqu'aux *Poèmes épiques* d'un si fier langage, jusqu'à *Hespérus* et au *Soleil de minuit*, où l'auteur donne complètement sa note originale. M. Catulle Mendès est un artiste merveilleux ; il possède la science du mot élevé et juste et sait toujours maintenir son inspiration à la hauteur où il la place ; il a trouvé surtout dans les *Poèmes épiques* des vers superbes et qui s'imposent à la mémoire, de ces vers qui semblent écrits dans le texte en caractères plus gros, tellement l'œil s'arrête sur eux, attiré par la forme des mots, leur arrangement, tout ce qui fait le dessin d'un beau vers avant que la musique en soit intelligible. La *Femme adultère*, le *Lion*, la *Fille du damné*, le *Landgrave de fer* sont d'admirables morceaux de poésie, et surtout le *Consentement*, d'un sentiment si nouveau, si bien rendu ; nous choisirons parmi ces pièces la *Dernière abeille*, parce que, brève et achevée, elle donne bien l'idée de cet esprit ingénieux, de cette per-

fection lyrique qui caractérisent les *Poèmes épiques* :

Vents, pluie, éclairs faisaient rage de telle sorte
Qu'on n'avait jamais vu de tempête aussi forte.
Sous l'épaisseur des bois par la bise ployés,
Dans les nids les petits oiseaux mouraient noyés,
Et l'ouragan broyait toutes les créatures
Qui n'ont point pour abri de solides toitures,
L'abeille dans la fleur brisée, et le grillon
Transi sous le léger brin d'herbe du sillon.
Or, Maria, qu'on nomme autrement Myrième,
Vit, ce soir, un point d'or frôler sa vitre blême,
Et c'était une abeille, hélas, près de mourir
Qui frappait, espérant que l'on viendrait ouvrir.
La mère du Sauveur entr'ouvrit la fenêtre.
Elle prit dans ses doigts le pauvre petit être,
Reconnut que c'était la reine d'un essaim,
L'essuya d'un baiser et la mit dans son sein
Pour qu'elle y réchauffât ses deux ailes vermeilles.
Sans cela les étés n'auraient plus eu d'abeilles.

N'est-ce pas le poète lui-même qui a recueilli, cette fois, au passage, l'abeille vibrante chargée de miel, en détresse à la fin d'un jour d'heureux labeur ? Mais la partie capitale du livre de M. Catulle Mendès, c'est le poème d'*Hespérus*, écrit sur les doctrines swedenborgiennes ; il nous souvient d'avoir rencontré dans Balzac ce même paysage polaire et cette étreinte des âmes, l'une vers l'au-

tre attirées à travers le monde surnaturel et lumineux de la vision ; seulement la prose du grand écrivain, rompue, touffue, enchevêtrée, faite pour laisser entrevoir parmi ses rameaux nombreux les feintes, les détours, les recherches de l'esprit humain, ne nous avait pas procuré cette curiosité mystérieuse éprouvée à la lecture d'*Hespérus*. Les poètes seuls devraient toucher à la lettre des théories surnaturelles ; car ils disposent de ce charme flottant que le rythme et la rime communiquent à tout ce qu'ils traduisent. Qu'on lise seulement cette description des régions boréales :

Tout s'estompe et se fond dans la monotonie
D'une blancheur immense, immuable, infinie.
Forme sensible à peine en ce vaste unisson
Du ciel froid, du désert blafard et du glaçon,
S'élève au flanc des monts une antique demeure.
Son tranquille escalier, que rarement effleure
Le pas d'un serviteur pensif qui disparaît
Sous une voûte, ainsi qu'un spectre s'en irait ;
Ses arcades qu'au loin la neige continue
Et le blêmissement de ses toits sous la nue,
Forment un édifice étrange et solennel.
. . . .
Un bassin de porphyre au rebord verglacé
Courbe sa profondeur polie où l'onde gèle ;
Le froid durcissement a poussé la margelle,
Et le porphyre en plus d'un endroit s'est fendu ;
Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu.

Et ceci :

Cependant à travers la déserte cité
Nous courions ; son manteau fuyait vers la clarté,
Plein du vent qui souffla dans la robe d'Élie !

Les autres divisions du volume, *Intermèdes*, *Soirs moroses*, *Philoméla*, ne sont en rien inférieures et complètent bien l'œuvre dans son harmonieuse et grandiose variété.

JEAN AICARD

La Chanson de l'enfant.

M. Jean Aicard s'adresse d'abord aux mères, ensuite aux enfants. Il n'est peut-être pas de sujet plus délicat, plus difficile, que celui qui a tenté ici le poète, la tendresse vibrant en poésie sur une corde dangereuse, plus flexible que les autres, plus facilement détendue et qui ne communique pas toujours au vers le ressort nerveux dont il a besoin. Disons tout de suite que M. Jean Aicard a su éviter ce danger. Quand il parle aux mères dans des pièces diverses, le *Nid*, *Éloignement*, les *Berceaux*, c'est avec une émotion élevée ; ni mièvreries, ni faiblesses, ni concessions à ce goût coquet qui rapetisse en général la pensée aussitôt qu'il s'agit des femmes ; les *Berceaux*, entre autres, contien-

nent des strophes rythmées comme leur mouvement régulier :

Berceaux, frêles berceaux, vous êtes des nacelles
Qui, sous un souffle calme et pur,
Venez en frémissant vers nous, ô barques frêles,
Du fond de l'éternel azur.

. . . .

Le rivage inconnu qui vers nous vous envoie,
Vous et vos petits passagers,
Est un monde idéal où tout est rythme et joie,
Où tout plane, ô berceaux légers !

Et plus loin :

Et vous êtes pareils à des barques venues
D'un archipel céleste aux îles inconnues
Vers nos écueils et nos dangers.
Et nous tremblons toujours qu'en vos rideaux, vos voiles,
Vienne à souffler un vent qui remporte aux étoiles
Les berceaux et les passagers.

Parmi les poètes, Victor Hugo et Mme Desbordes-Valmore avaient seuls jusqu'ici bien parlé de l'enfant : Victor Hugo, en le transformant en petit dieu, en laissant tomber un atome de sa force sur l'image frêle ; Mme Valmore, en retrouvant au fond de sa mémoire, rajeunie par toutes les larmes versées, ce passé de petite fille qui reste à l'aurore de la vie des femmes, embaumé de fraîcheurs matinales et

de traditions de famille. Chose singulière ! les nouvelles que ce poète exquis a écrites pour les enfants sont d'un style très supérieur. Elle grandit ces petites âmes au niveau de la sienne, les entraîne sans crainte, et sûre qu'elles pourront la suivre en pleine poésie, en pleine passion. D'ailleurs, c'est une grande erreur de croire qu'il faille se baisser ou s'amoindrir pour parler aux enfants ; comme les peuples primitifs, ils ont, au contraire, le sens et la compréhension de tout ce qui est grand et vrai ; si petits, leur oreille est juste, leur esprit droit et leur vue claire autant que leurs prunelles neuves ; et si, pour arriver à eux, on trouve la vie trop sévère, trop triste, c'est la légende alors qu'il faut employer, riche de parure et d'images, et non le petit conte anecdotique où leur esprit apprend à devenir mesquin. M. Jean Aicard a bien compris cette obligation ; car il a puisé, dans la féerie populaire et religieuse, des poèmes courts et charmants, d'un langage juste assez naïf pour être apprécié de ses jeunes lecteurs. La *Légende du Chevrier* raconte cette nuit de Noël, où l'enfant divin reçoit dans l'étable les bergers et les mages accourus pour le saluer :

Ils portent à l'enfant, couché sur de la paille
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Des agneaux, du lait pur, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : Plus pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne la nuit quand le troupeau pâture;
J'en veux offrir un air, si Jésus le veut bien.

Et tout à l'heure, malgré l'arrivée des mages d'Orient chargés d'or, d'encens et de myrrhe, l'humble berger soufflera dans son chalumeau

Comme s'il était seul dans la nuit étoilée.

Il y a là un simple tableau qui nous a rappelé ces crèches à personnages que les églises du Midi disposent dans un coin de chapelle, devant un Jésus de cire couché parmi des brins de paille étincelants et radieux sous les cierges.

En somme, voilà un livre bon et rare, un de ces livres qui prennent place dans tous les intérieurs, entre la corbeille à ouvrage et les cahiers d'étude, dans le petit coin d'idéal que toute femme garde en vue de l'enfant, ce qui s'appelle mysticisme pour quelques-unes et rêverie pure chez les autres.

FÉLIX FRANK

Le Poème de la jeunesse.

Il se divise en trois parties : *Heures fleuries*, *Soleils couchés*, *Forces vives*, et ces titres indi-

quent parfaitement les transformations d'une inspiration sincère parée souvent de fraîcheur et de charme, mais qui reste dans une tonalité douce et reposante. Le *Vieux logis* contient des strophes exquises de sensibilité :

— « C'était un vieux logis ! » murmurait la Sagesse ;
— « Un logis plein d'amour ! » disait le cœur tremblant.
« C'était un vieux logis plein d'intime richesse :
Prendras-tu la Jeunesse aux murs en t'en allant?

. . . .

Jadis il existait des foyers toujours stables;
Qui les avait quittés y pouvait revenir ;
C'est de là que sortaient ces âmes indomptables
Dont le passé puissant protégeait l'avenir.

. . . .

En route ! voici l'heure et le logis est vide.
Rêves, propos émus, passé vivant..., adieu ! —
C'était un vieux logis où vint plus d'une ride ;
Mais l'âge, dans les cœurs, y retardait un peu.

MAURICE BOUCHOR

Poèmes de l'amour et de la mer.

Après un début assez violent, plein d'exubérance, du même auteur, ce volume semble l'apaisement d'un talent, sa première étape vers cette région sereine où toutes les forces de la pensée sagement

réparties concourent à une harmonie générale. Il faudrait de nombreuses citations pour faire apprécier la langue très pure et l'élan mouvementé des poèmes de M. Bouchor ; pourtant les trois strophes suivantes peuvent faire apprécier ce poète nouveau, dont l'avenir très long encore devra tenir de brillantes et sérieuses promesses :

Que la brise du ciel est légère et joyeuse!
Comme en silence au loin glissent les blanches voiles!
Que la voix de la mer, grave et religieuse,
Monte tranquillement vers les belles étoiles!

Oh! quand la sombre nuit apparaît et déploie
Ses ailes, lentement comme un oiseau sauvage,
Moi, mon âme s'éveille — et ma plus grande joie
Est d'écouter rouler les galets sur la plage.

Tout est si beau, mes yeux s'emplissent d'un tel rêve!
L'Océan monstrueux me donne le vertige;
La lune, que le flot fait danser et soulève,
Semble une fleur des eaux qui tourne sur sa tige.

Si nous voulions chercher une analogie à ces vers de M. Bouchor, nous la trouverions dans les poésies d'Armand Silvestre. C'est le même essor, loin des réalités de la vie, vers les cieux, la mer, les étoiles, tout ce qui représente à notre esprit, limité par des mots connus, l'inconnu de l'espace et des aspirations idéales; ainsi ces deux poètes

aiment la nature, ils la chantent ; mais ils célèbrent surtout en elle l'infini qu'elle représente, et, pour compléter leur ressemblance, l'un et l'autre animent leurs paysages d'une figure vague, voilée d'amour ou de désespérance, et qui, transformée par le jour et l'heure, accompagne sans cesse leur inspiration, comme cette colonne de nuées changée la nuit en fût lumineux, qui guidait les Hébreux sous la conduite de Moïse.

ALBERT MÉRAT

Au fil de l'eau. — Printemps passé.

En cette saison de fin d'hiver, si douce que le printemps s'y trahit déjà, la poésie fleurit aussi, abondante et hâtive; il semble que tous les poètes se soient donné le mot pour remplacer aux vitrines la bibliothèque du jour de l'an, dorée, ouvragée, vraie bibliothèque d'hiver et de luxe, par une quantité de jolis volumes recouverts de couleur tendre, aux titres tentants et significatifs. Si la comparaison ne devait paraître trop frivole, nous dirions que ces rangées de livres de vers nous ont fait penser aux tissus légers, aux ombrelles tendues, aux éventails déployés que bien avant le beau temps les étalages arborent avec raillerie, quand la grêle des giboulées crépite sur le bleu des toits.

Les poètes aussi devancent le soleil et l'annoncent. *Au fil de l'eau*, *Printemps passé*, tels sont les titres des deux derniers recueils de M. Albert Mérat, dont l'un renferme exclusivement des petites pièces de quatorze vers, des paysages parisiens tracés d'une main légère, exacte, habile aux menus traits. Ces impressions, rencontrées au hasard d'une lecture ou d'une promenade, n'ont pas le mordant des poèmes analogues de M. Coppée, mais elles n'en sont pas moins traitées avec un sentiment très juste, sinon très large, du pittoresque.

Au fil de l'eau a plus d'importance; le poète s'est attaqué ici à un vaste sujet et l'a rendu d'une façon parfaite. La rivière, cette âme du paysage, changeante et toujours pareille, enserrée dans ses bords, mais ouverte à toutes les variations de la température, d'autant plus rapide qu'elle est mieux maintenue, la rivière avec son panorama de mariniers silencieux, de flotteurs, de lourds bateaux abandonnés au courant, défile sous nos yeux, dégageant ses odeurs fraîches de plantes aquatiques, de joncs coupés, de marnes remuées jusqu'au fond par les remous de l'eau active. Il faut féliciter ici M. Mérat, quand la vogue du réalisme atteint et défigure jusqu'aux rythmes les plus nobles, d'avoir cherché dans ses tableaux seulement la couleur vraie. Ce sont d'abord quelques strophes du moulin.

Un bruit frais d'écluses et d'eau
Monte derrière le rideau
De la ramure ensoleillée.
Quand on approche, il est plus clair;
Le barrage jette dans l'air
Comme une odeur vive et mouillée.

Pour arriver jusqu'à la cour
On passe, chacun à son tour,
Sur le moulin plein de farine,
Où la mouture en s'envolant,
Blanche et qui sent le bon pain blanc,
Réjouit l'œil et la narine.

Lorsque vous passerez par là,
Entrez dans le moulin. Il a
Des horizons pleins de surprises,
Un grand air d'aise et de bonté,
Et contre la chaleur d'été
De la piquette et des cerises.

L'*Auberge des mariniers*, le *Bon gîte*, le *Passeur* évoquent bien cette vie particulière des rives, toujours un peu mélancoliques de leur immobilité devant le constant mouvement des vagues. Mais le poète, après avoir chanté le fleuve courant parmi des reflets de moissons et de fleurs, ne l'abandonne pas lorsqu'il traverse la ville, tout assombri des toits reflétés, des ponts nombreux et des quais aux grands garde-fous. La *Seine*, l'*Inondation* ont mis

dans ce livre, qui ressemble vraiment à la descente en bateau d'une rivière ombragée et riante, la note vive d'opposition.

Les jolis affluents : l'Yonne, la Marne et l'Oise,
Ces rivières qui sont le charme et le souci
Du rêveur, ont parfois leurs embûches aussi.
Ces flots gais et charmants, qui sont devenus graves,
Roulent obscurément de confuses épaves ;
Leurs vagues tourbillons doivent cacher des morts;
Car si l'on peut dompter la flamme, quels efforts,
Quelle ruse pourraient lasser la fuite immense
Du fleuve qui, la nuit, déchaîne sa démence?
Les ateliers atteints par l'eau ne fument plus,
Le chômage soudain rend les bras superflus,
Apportant la misère au logis qui s'effraye.

Nous trouvons encore dans le même volume une foule de pièces charmantes, les *Aubépines*, les *Étangs*, la *Terrasse de Saint-Germain*, *Épinay*, et le grand attrait de ces jolis vers, c'est la familiarité du pays qu'ils célèbrent et que nous traversons tous, l'été, en chemin de fer, des bois de Sénart aux coteaux de Champigny, des champs de roses de Fontenay à la châtaigneraie de Bougival, pays si bien borné aux détours de son fleuve, si plein de surprises dans ses rives enchevêtrées et nombreuses, que M. Mérat aurait pu, sous un seul titre : la *Seine*, réunir tout son précieux bagage de poète

parisien et touriste. D'ailleurs, la grande qualité de l'auteur qui nous occupe, ce qui donne bien la mesure de son vrai tempérament artistique, c'est cette aisance à chanter toujours ce qu'il a vu et à poursuivre ses chimères comme on chasse au papillon, droit devant lui, sur la route parcourue maintes fois.

ANDRÉ LEMOYNE

Les Charmeuses.

Pour continuer cette bonne impression de nature, signalons la réunion sous ce titre : les *Charmeuses*, des œuvres complètes de M. André Lemoyne à la librairie Charpentier, un fort volume qui ne contient que de beaux vers d'une inspiration supérieure et qui classe définitivement un poète de sentiment et de style parmi les maîtres.

ANDRÉ THEURIET

Le Chemin des bois (2e édition).

Ombres mêlées des bouleaux et des chênes, avenues tapissées de mousse et d'herbe, clairières silencieuses brusquement ouvertes entre les cimes, M. Theuriet a chanté dans ce livre toutes les har-

monies de la forêt. Le grand attrait de ce talent distingué est dans ses frémissements contenus, dans une saveur cachée et pénétrante, dans un certain élan du rythme se reprenant au commencement de chaque vers et qui lui communique le mouvement d'un souffle ému. Écoutez plutôt ces strophes prises dans les *Chercheuses de muguet* :

Elles iront le soir, quand l'ombre emplit les rues,
Vendre leurs bouquets aux passants,
Et les garçons rêveurs et les filles émues
Par les haleines du printemps
Sentiront tout à coup, dans leur cœur qui s'ignore,
De l'amour nouveau-né vibrer la voix sonore
Au frais parfum des muguets blancs.

Les vieillards, à l'aspect de la fleur printanière,
Croiront voir dans un bleu lointain
Les fantômes riants de leur jeunesse entière
Passer en se donnant la main;
Et les penseurs épris des beautés éternelles
Retrouveront au fond de ces calices frêles
Les empreintes du doigt divin.

Tous aux muguets de mai devront une belle heure.
. . . .

Les paysages des bords de la Loire qui terminent le volume sont bien dans le ton de cette Tou-

raine tranquille et lumineuse qui garde, même aux heures tombantes du jour, la fraîcheur matinale de son réveil.

FRANÇOIS COPPÉE

Olivier. — L'Exilée. — Les Mois.

Nous disions dernièrement qu'il y a dans toute bibliothèque un choix des livres que l'on peut lire à Paris et de ceux qu'il ne faut ouvrir qu'à la campagne. Parmi ces derniers, nous citerons tous les poèmes rustiques, depuis *Jocelyn* jusqu'à *Mireille*, les classiques dégagés du courant moderne, les mémoires trop longs en général pour le temps entrecoupé que nous laisse la vie parisienne. Nous avouons humblement n'avoir jamais compris et lu Mme de Sévigné qu'aux champs; c'est ce qui arrive d'ailleurs pour tous les chroniqueurs d'époques disparues. Paris les démode trop, tandis que la nature, plus impersonnelle, par ses vastes horizons et son éternité d'aspect, laisse une étendue plus large aux déplacements de la pensée. Balzac, au contraire, fait partie de la bibliothèque citadine; on peut ouvrir n'importe laquelle de ses pages sous notre ciel d'hiver gris et terne, sous le jour mesuré qui tombe entre nos rues étroites, sans craindre que rien détonne dans son œuvre avec l'atmosphère environ-

nante. Nous dirons même que, pour le bien comprendre, il faut un cadre un peu borné; autrement tous ses personnages si vivants et si vrais, mais auxquels il ne ménage ni les vices ni les mesquineries, risqueraient d'être amoindris devant un beau paysage.

Parmi les poètes, Sainte-Beuve, Théodore de Banville sont plus à l'aise aussi dans l'air rare et affaibli où nous vivons, l'intimité de l'inspiration ou son raffinement artistique la faisant ressembler à certaines femmes nerveuses qui ne respirent bien que dans l'encombrement des villes. Nous classerons le dernier poème de M. François Coppée, *Olivier*, dans cette série d'ouvrages délicats. La nature, pourtant vraie et saine, qu'il nous dépeint, semble regardée du lointain d'une fenêtre parisienne, ses arbres gardent toujours un peu de la poussière des banlieues; ceci n'est pas un reproche, car peu de poètes ont comme M. Coppée idéalisé l'arome subtil de Paris, saisi tous les parfums de violettes qui le traversent, et il faudrait retourner jusqu'à la prose pénétrante de MM. de Goncourt pour trouver une pareille impressionnabilité à l'air de nos rues, changeant, agité, délétère, où les joues pâlissent, où les esprits s'affinent et, selon leurs qualités d'origine, se trempent de couleurs différentes, comme des plantes dans une composition chimique. Olivier, pour expliquer le sujet du

poème, est un poète heureux, adulé, comblé de succès de tous genres, mais qui finit par trouver trop facile cette existence triomphante et qui, par une matinée printanière, se prend à des aspirations tardives vers quelque honnête bonheur. Ceci est le prétexte à des pages charmantes sur lesquelles le printemps parisien secoue les branches chargées de pluie de ses lilas précoces.

Oh! quelle bonne odeur a la terre mouillée!
L'averse avait rendu plus fraîche la feuillée,
Plus blanches les maisons et les nids plus bavards.
. . . .
Olivier regagna les quartiers élégants
Pour s'isoler parmi l'épaisseur de la foule;
Mais les nobles jardins, le vieux fleuve qui roule,
Là tout était encor plaisir, bonheur, repos.
En haut des monuments les grands plis des drapeaux
Se gonflaient dans le vent sur l'azur clair et libre.
Lorsque revenait l'heure où chaque clocher vibre,
L'espace s'emplissait d'un joyeux carillon.
L'arc de triomphe, au loin doré par un rayon,
Brillait, et dans le ciel se cabraient des statues.

Il est impossible de mieux dépeindre un de ces beaux dimanches d'avril où le soleil revenu attire au dehors tous les promeneurs, un de ces jours de fête et de boutiques closes, joyeux et pourtant mélancolique, où la verdure point sur la terre encore

noire des neiges fondues. D'ailleurs toute la partie pittoresque de ce livre est parfaite; et quand le poète nous transporte en Touraine, au milieu de cette jolie nature élégante et coquette, la description qu'il nous en donne est très juste. Ce style familier convient bien aux pentes douces, aux plaines en fleurs, aux châteaux Renaissance des bords de la Loire. Il y a entre autres un paysage d'automne qu'on dirait saisi sur le vif vers Amboise ou vers Chenonceaux, dans un de ces couchants dorés qui tombent auprès du fleuve sur des tourelles historiques, comme un regret du jour disparu ou du passé évanoui.

Ils avaient décidé de monter à cheval.
L'automne déployait un beau ciel triomphal
Et son dernier soleil aux chaleurs mensongères.
De grands vols tournoyants d'hirondelles légères
Pour le prochain départ s'assemblaient dans l'azur,
Et les feuillages d'or montaient parmi l'air pur,
Balancés par le vent aux haleines moins douces.

Citons encore ce portrait de jeune fille :

Elle fixa sur moi son clair regard paisible
Et sourit. Le soleil assez ardent encor
Mettait dans ses cheveux une auréole d'or
Et lui faisait un fond joyeux de paysage.

Mais, tourné du côté de l'ombre, son visage
Dans ce rayonnement lumineux encadré
M'apparaissait alors seulement éclairé
Par la sombre lueur de ses yeux de pervenche.

La peinture elle-même aurait difficilement un relief aussi vif que cette simple évocation où chaque mot remplace un trait ou une teinte. C'est en cela qu'excelle M. Coppée. On n'a pas l'œil plus sûr, la main plus légère. Quant à l'intérêt du poème, à son côté romanesque, l'histoire de ce cœur blasé qui ne peut plus se reprendre à aimer parce qu'il a gaspillé l'amour ne nous a paru qu'à demi touchante. En effet, l'irréparable existe aussi peu dans les sentiments que dans la nature, et la Suzanne du livre, la jeune fille, l'image blanche devant laquelle tous les anciens caprices, peut-être tous les remords du poète viennent se placer et lui nuire en lui ressemblant, aurait mérité qu'Olivier, transformé par un souffle d'amour pur, se fît pour elle un cœur tout neuf. Au contraire, il est des mots, des attitudes de cette enfant qui le reportent tout à coup à plusieurs années en arrière, qui deviennent les rappels, les échos persistants et implacables d'heures tombées bruyamment dans le tumulte de sa vie. Suzanne est bien inconsciente de cet effet rétrospectif; elle aime, ou plutôt elle va aimer, quand Olivier s'éloigne, désespérant d'étouffer les

souvenirs vivaces qui se dressent entre Suzanne et lui et lui dérobent jusqu'au visage naïf de la fiancée, pour mettre à sa place le fantôme attristant des amours disparues. Tel qu'il est, ce joli livre affirme encore la puissance poétique de l'auteur. Le vers est constamment rapide, bien fait, l'expression juste et la réalité toujours enveloppée d'un beau langage qui l'enlève avec lui vers ces régions tranquilles où, semblables aux angelots des tableaux d'église, qui n'ont qu'un visage et des ailes, les pensées planent dans leur pureté triomphante et souriante.

Avec l'*Éxilée*, nous passons à une poésie plus subjective, préoccupée de sentiments intimes. C'est comme une suite rectificative, attendrie et croyante, du triste poème d'Olivier. Ici l'amour oublie d'être sceptique et, dégagé de ses agitations mauvaises, s'abandonne au prestige de la jeunesse en fleur et de l'espoir en nimbe d'or autour d'un front immaculé. Qu'il nous soit permis de citer en entier une page détachée de ce délicieux roman :

LA MÉMOIRE

Souvent lorsque, la main sur les yeux, je médite,
Elle m'apparaît svelte et la tête petite
Avec ses blonds cheveux coupés court sur le front.
Trouverai-je jamais des mots qui la peindront,

La chère vision que, malgré moi, j'ai fuie?
Qu'est auprès de son teint la rose après la pluie?
Peut-on comparer même au chant du bengali
Son exotique accent, si clair et si joli?
Est-il une grenade entr'ouverte qui rende
L'incarnat de sa bouche adorablement grande?
Oui, les astres sont purs, mais aucun, dans les cieux,
Aucun n'est éclatant et pur comme ses yeux,
Et l'antilope errant sous le taillis humide
N'a pas ce long regard lumineux et timide.
Ah! devant tant de grâce et de charme innocent,
Le poète qui veut décrire est impuissant;
Mais l'amant peut du moins s'écrier : « Sois bénie,
O faculté sublime à l'égal du génie,
Mémoire, qui me rends son sourire et sa voix,
Et qui fais qu'exilé loin d'elle, je la vois! »

Le poème entier respire une pareille tendresse, un renouveau de foi généreuse, et les vers qui le terminent, mélodieux, mais trempés de pleurs, comme des oiseaux chantant sous un orage, ont un si beau mouvement d'ailes vers les sentiments les plus hauts qu'on est tenté de féliciter le poète d'une peine aussi fortifiante.

. . . .

A votre lampe, aux soirs d'été,
Les papillons couleur de soufre
Meurent pour avoir palpité.

Ainsi mon amour, comme un gouffre,
M'entraîne et je vais m'engloutir :
Ne me plaignez pas si j'en souffre.

Car je ne puis me repentir,
Et, dans la torture subie,
J'ai la volupté du martyr;

Et s'il faut y laisser ma vie,
Ce sera sans lâches clameurs.
J'aime! j'aime! et veux qu'on m'envie :

Ne me plaignez pas, si j'en meurs!

Avant cette exquise *Exilée*, les *Mois* de M. Coppée avaient réuni ses lecteurs ordinaires autour de douze compositions pittoresques et charmantes, enguirlandées des illustrations de M. Giacomelli, et tout imprégnées de la poésie des saisons, du caprice nerveux et continuel de notre changeant climat. Rien n'est mieux fait d'ailleurs pour impressionner l'esprit que ces surprises du réveil parisien, la neige en duvet sur les toits, la pluie entremêlant ses mailles fines, ou ces grands coups de vent d'équinoxe qui passent subitement comme le souffle, le vertige même d'une saison en voyage. En attendant que la mode soit devenue générale de chiffrer les divisions de l'année, de désigner avril par un 4 ou juillet par un 7, il est heureux de voir

les poètes leur consacrer quelques strophes ou même tout un journal, comme M. Valade, par exemple, l'a fait au mois de mai dans son almanach en vers pour 1877.

Avril, à l'incarnat frêle et poudré de givre,
Nous tient encor troublés de son charme incertain,
Lorsque mai, couronné de roses, un matin,
Sort des brumes, tenant la coupe où tout s'enivre.

La belle au bois dormant qu'il réveille et délivre,
L'idylle vers les monts, bleuissant au lointain,
Court avec lui parmi la rosée et le thym,
Mêlant le bien d'aimer à l'extase de vivre.

. . . .
. . . .

SAINT-CYR DE RAYSSAC

Nous ne savons si nos lecteurs ont gardé le souvenir de Saint-Cyr de Rayssac, connu seulement, croyons-nous, par quelques poèmes insérés dans le dernier recueil du *Parnasse*. Une préface intéressante de M. Hippolyte Babou nous initie à l'existence intime de ce poète mort à trente-cinq ans, et dont le volume, récemment publié, donne le regret que procurent les choses arrêtées, interrompues, sinon terminées. En vain, le lecteur se demande-t-il ce que deviendront cet enthousiasme, la belle

illusion jetée sur toute l'œuvre comme le linceul même d'une muse disparue : rien ne suivra. Et c'est ce qui fait le caractère de ce livre posthume ; il conservera toujours pour la postérité l'âge heureux de son auteur sans que des pages assombries et plus mûres soient venues démentir les précédentes. Le talent de Saint-Cyr de Rayssac, hésitant parfois, imprégné de lectures, se fût résumé, selon nous, dans des productions purement artistiques ; la faculté descriptive y est très développée, la forme bien resserrée dans le contour du vers. Le sonnet du *Génie funèbre* égale tout ce qui a été fait de plus beau dans ce genre.

De ses flancs onduleux quand j'ai vu la blancheur,
Quand j'ai vu ses deux bras relevés sur sa tête
Comme au sommet vermeil d'une amphore de Crète
Les deux anses du bord qui s'élèvent en chœur,
O mort des anciens jours, j'ai compris la douceur,
Le charme évanoui de ton œuvre muette,
Lorsque insensiblement tu couvrais de pâleur
Un profil corinthien de vierge ou de poète.

Le calme transpirait sur le front déserté,
Du sourire perdu la grâce était plus molle,
Tout le corps endormi flottait en liberté.

On eût dit une fleur qui distend sa corolle,
Tandis que de sa bouche une abeille s'envole,
Emportant ses parfums et non pas sa beauté.

ROBERT LE MINIHY

Un volume nous arrive de province qui donne la meilleure idée d'une décentralisation littéraire. Imprimé, publié au Havre, il fait connaître un nom nouveau. M. Robert Le Minihy s'inspire des meilleurs modèles, de Théodore de Banville surtout, c'est-à-dire qu'il soigne à la fois la mesure et la rime. *Paysages*, *Intimités*, *Fantaisies*, *Ballades galantes*, une quantité de vers, de très bons vers, révèlent une plume habile, des yeux clairvoyants, mais une impressionnabilité facile aux réminiscences. Ce qui ajoute à cet effet, ce sont les épigraphes mises en tête d'une quantité de pièces. Cela déroute le lecteur. Et pourquoi cet appel à son attention? Nous savons bien qu'il y a là peut-être une honnêteté d'artiste, le désir de marquer le point de départ, la cause de l'inspiration ; mais est-ce bien utile ? En art, on ne peut éviter la redite que dans la forme, tous les sujets ayant été traités. Sully-Prudhomme l'a dit d'une façon exquise :

Ah! frustrés par les anciens hommes,
Nous sentons le regret jaloux
Qu'ils aient été ce que nous sommes,
Qu'ils aient eu nos cœurs avant nous.

Chaque écrivain peut donc devenir à son tour

l'écho de sentiments exprimés, mais un écho modulé par des conditions de distance ou d'atmosphère différentes. M. Le Minihy de La Villehervé a eu parfois le bonheur de rencontrer cette note originale par sa résonance.

Ce soir, avril charmant sourit parmi les branches;
Le vieux musicien, guitariste savant,
Essaye une sonate indécise, en rêvant
Parmi les fleurs, aux mois des joyeuses revanches.

Quel cadre à ce tableau, des lilas, des pervenches,
Ce qui parle d'amour et de rêve fervent!
Plus loin, des marronniers au feuillage mouvant
Ainsi que des flambeaux dressent leurs grappes blanches.

Le rossignol n'a pas encor chanté. Veut-il
Ne pas troubler l'artiste en son dessin subtil
D'accords mélodieux et d'exquise harmonie?

Peut-être! mais voici que des lointains berceaux
S'effarent tout à coup mille chansons d'oiseaux,
Et le maître écoutant, dit : Ils ont du génie!

Notre critique portera seulement sur les ballades de la fin. S'il est curieux de voir ressusciter une forme perdue par un poète tel que M. de Banville, le même intérêt ne peut accueillir les essais un peu faibles où M. de La Villehervé a dépensé beaucoup de verve et de recherches; mais au prix d'une foule

de vers inutiles, arrivant pour les nécessités d'un genre, et dont quelques-uns défilent tristes et ternes, ainsi que des machinistes dans un ballet de féerie. Et puis le choix n'est pas très varié des sujets propres à ces fantaisies. Combien nous aimons mieux les premiers sonnets dont les restrictions maintiennent le poète dans une manière concise qui donne les meilleurs résultats.

FRANCIS PITTIÉ

Le Roman de la vingtième année.

Pour finir, nous annoncerons l'édition nouvelle du *Roman de la vingtième année*, par M. Francis Pittié. 1851-1855, porte la couverture comme un sous-titre, un avertissement. Et l'auteur a bien fait de prévenir ainsi ses lecteurs. Évidemment son œuvre marque une date et cela la rajeunirait presque au lieu de la vieillir, car, parmi les publications récentes, ce mignon petit livre apporte un air de romance qui charme par sa seule grâce, ses tours naïfs un peu négligés.

Cependant qu'elle allait, fière comme une reine,
En bouquet arrangeant les fleurs de son jardin,
Et de l'altière rose ou de l'humble verveine
Aspirant les parfums moins doux que son haleine,
— Oh! lui dis-je soudain,

Entre toutes les fleurs, réponds-moi, quelle est celle,
Odorante jacinthe, iris, bluets charmants,
Qui, hautaine et modeste, à tes rêves se mêle?
Je veux que cette fleur désormais on l'appelle
La fleur chère aux amants.

Cette émotion vraie, rendue par de petits moyens, se retrouve à toutes les pages; mais que M. Pittié nous pardonne si nous ne reconnaissons pas les pièces nouvelles d'entre les autres. La mesure est la même, le ton n'a pas changé, et qu'importe, puisque cela plaît ainsi. C'est qu'à moins de grandes exceptions, le poète garde toujours le premier accord de sa voix. Il y a là un ensemble de causes: les premières lectures de l'écrivain, ses admirations, les influences environnantes, le groupe auquel il se range tout d'abord, et plus que tout, sa jeunesse même, cette jeunesse facile aux empreintes, mais tenace à les conserver, et qui, pour toute la vie, alimente au cœur du poète ses facultés d'inspiration.

LE PARNASSE CONTEMPORAIN

On se souvient, parmi les lettrés, du premier recueil de ce genre qui parut, il y a dix ans, et fit connaître les noms, nouveaux alors, de toute la pléiade poétique actuelle. C'est une excellente idée que celle de ce livre en nombreuse collaboration, quelque chose comme le Salon pour les peintres. Sans qu'il y ait de comparaisons possibles, car les inspirations sont trop diverses pour les mesurer entre elles à la longueur d'un poème ou d'un sonnet, on se rend mieux compte de la valeur des écrivains ainsi réunis; les contrastes se servent, les ressemblances s'éloignent dans ce plaisir de feuilleter qui repose le lecteur, le mène d'un paysage à une scène de genre, d'un portrait à un grand tableau d'histoire, lui donnant même la surprise dans les intervalles, au verso des pages lumineuses, de quelques menus dessins jetés d'insectes ou de feuillages comme les Japonais en sèment à l'intérieur de leurs coffrets, à l'envers des couver-

cles richement laqués d'arabesques et de dorures.

Il est curieux de retrouver dans le récent volume, celui qui nous occupe, la plupart des personnalités jadis assemblées dans ce groupe du Parnasse, et de se rendre compte des évolutions de pensée accomplies entre les deux publications. On ne peut pourtant pas dire qu'entre l'une et l'autre il y ait eu progrès : en poésie, on ne progresse pas, à peine se perfectionne-t-on ; la première inspiration de jeunesse décidant souvent de l'œuvre entière et gardant une fleur, une fraîcheur d'images que toute la science acquise plus tard ne remplace pas. Le plus grand effort poétique, à notre avis, c'est, une fois la pensée mûrie et plus solide, de savoir garder ce charme irrésistible et flottant, cette légèreté de surface qui maintient toujours l'idéal artistique bien au-dessus des mots qui l'ont évoqué.

Disons tout de suite que, parmi les auteurs du *Parnasse contemporain*, presque tous pourraient feuilleter leurs vers de 1866 sans ce regret poignant qui humilie le poète devant l'œuvre inrecommençable. L'ordre alphabétique ayant été employé dans le recueil, nous le suivrons aussi pour cette analyse, remettant d'ailleurs toute question de priorité au goût divers de nos lecteurs.

Le volume s'ouvre par le nom féminin bien connu de Mme L. Ackermann : poésie austère, fortifiante

et philosophique. Qu'on en juge par cette page intitulée : *Une Femme :*

S'il arrivait un jour, en quelque lieu sur terre,
Qu'une entre nous vraiment comprît sa tâche austère;
Si dans le sentier rude, avançant lentement,
Cette âme s'arrêtait à quelque dévouement,
Enviez-la. Qu'il souffre ou combatte, c'est elle
Que l'homme à son secours incessamment appelle,
Sa joie et son appui, son trésor sous les cieux,
Qu'il pressentait de l'âme et qu'il cherchait des yeux,
La colombe au cou blanc qu'un vent du ciel ramène
Vers cette arche en danger de la famille humaine,
Qui, des saintes hauteurs, en ce morne séjour,
Pour branche d'olivier, a rapporté l'amour.

Joseph Autran. — Toujours le même talent rustique, tranquille, le même vers solide, un peu gris. Nous détachons de la pièce : *Une vieille Servante*, les strophes finales qui donnent bien l'idée de la manière de ce poète estimé, à qui l'on désirerait parfois un peu plus de coloris.

De tout ce passé que je pleure,
De l'âme même des parents,
En toi quelque chose demeure,
Je le retrouve et le reprends.
Quand tu vas effleurant la dalle
Près du foyer, soir et matin,
Le bruit même de ta sandale
Semble un écho du temps lointain.

Que d'imagination M. Théodore de Banville a dépensée dans ses jolis rondels, auxquels on ne peut reprocher qu'une légère monotonie causée par le rythme semblable, mais une monotonie traversée de vers délicieux; voilà un poète qui a toujours conservé cette faculté, dont nous parlions tout à l'heure, d'élever son inspiration bien plus haut que sa plume, et de la fixer en caractères éblouissants qui défient toutes les impressions du monde. Nous n'en voulons pour preuve que cette *Nuit* harmonieuse et sereine :

Nous bénissons la douce nuit,
Dont le frais baiser nous délivre.
Sous ses voiles on se sent vivre
Sans inquiétude et sans bruit.

Le souci dévorant s'enfuit,
Le parfum de l'air nous enivre;
Nous bénissons la douce nuit,
Dont le frais baiser nous délivre.

Pâle songeur qu'un dieu poursuit,
Repose-toi, ferme ton livre;
Dans les cieux blancs comme du givre
Un flot d'astres frissonne et luit.
Nous bénissons la douce nuit.

M. Émile Bergerat est un écrivain distingué dont les vers valent la prose, et, bien qu'ils les intitule :

Paroles dorées, semblent partis d'un cœur et d'une conscience.

J'ai reposé mon cœur avec tranquillité
Dans l'asile très sûr d'un amour très honnête ;
La lutte que je livre au sort est simple et nette,
Et tout peut m'y trahir, non la virilité.

. . . .

Telle est ma foi. Sans peur et sans espoir je vais,
Après m'être creusé ma route, comme Alcide.
Que la combinaison de mon astre décide
Si je suis l'homme bon ou bien l'homme mauvais.

Mme A.-M. Blanchecotte a donné au *Parnasse* quelques vers douloureux, et M. Émile Blémont la *Chanson de Marthe*, une charmante légende où il y a, comme dans les contes de fées, une mère-grand, un fils de roi et une jeune fille qui meurt d'amour.

. . . .
Des rameaux du pommier tremblant
S'est envolé le ramier blanc.

Si nous n'avions adopté cet ordre alphabétique, nous aurions préféré parler de M. de Bonnières, seulement après M. de Hérédia ; c'est la même préférence pour la forme concise du sonnet, la même recherche des mots brillants et des rimes riches, avec moins d'expérience et de force. Le sonnet du

Meurtrier est pourtant complet, mais c'est le seul des quatre publiés.

Le meurtrier cosaque avait pour lent supplice
D'être avec la victime enseveli vivant :
— Près Kharkov une vierge aux portes d'un couvent,
Fut tuée étant prête à vêtir le cilice.

Sur la bière on a peint dans l'or le blanc calice;
Le jeune meurtrier pieds nus marche devant,
Et les guerriers amis, graves en le suivant,
Sentent leur cœur faiblir sans que leur front pâlisse.

Dans la fosse encor vide il se couche, — et ses yeux
Un moment ne voient plus du monde que les cieux;
Puis sur l'homme on descend le cercueil, et la terre
Tombe avec un bruit sourd ; — et les durs compagnons,
Respectant cet amour sanglant et solitaire,
Sur la pierre ont, selon ses vœux, inscrit deux noms.

En somme un nom nouveau et qui promet.

La pièce de M. Paul Bourget, intitulée : *Zante*, est écrite dans un style élégant où se retrouve un peu de la facilité émue de Musset, pleine de rencontres heureuses et de vers d'inspiration à peine retouchés par la recherche moderne.

Quand le vaisseau bercé par la mer caressante
S'arrête aux bords heureux de la terre de Zante,
Que les Italiens nomment « fleur du Levant, »
Le voyageur vers lui voit voler cent nacelles,
Toutes pleines de fleurs humides et nouvelles
Dont l'âme errante flotte et parfume le vent.

Nous remarquons en passant que cette forme de la strophe redoublée sert singulièrement les poètes dont la pensée de longue haleine s'arrange mal des rythmes coupés. *Soir d'été*, le *Sommeil sincère* achèvent de marquer à M. Paul Bourget une place bien à part dans le *Parnasse*.

Jules Breton. — Nous avons dit à cette même place toute l'intensité de ce talent sincère, fait pour chanter la campagne robuste et pour tracer à beaux traits des paysages primitifs; ses vers intitulés la *Moisson* évoquent bien le silence, le désert, le repos brûlant de villages au mois d'août et les deux strophes de la fin ajoutent à cette description la note vivante et personnelle :

Mais voilà, comme un bruit confus de ruche folle,
Qu'un fredon de jeunesse éveille l'écho sourd;
Dans la noire maison de brique au cœur du bourg,
Joyeusement murmure et bourdonne l'école.

Et ce bourdonnement, enfantine fraîcheur,
Mêle son charme à l'air que brûle un feu lugubre;
C'est comme un courant pur au désert insalubre,
Une source bénie où va boire le cœur.

M. Léon Cladel, un romancier savant et pittoresque qui transporte dans la poésie les fermes qualités de sa prose, se présente ici avec trois son-

nets : *Au coin du feu*, *Effets d'arpèges*, *Mon âne*. Nous détachons du dernier ces quelques touches vives où l'on sent frémir l'âme d'un passionné naturaliste :

. . . .
Sa langue avec amour épile ma prairie,
Et son œil réfléchit les arbres, le gazon,
La broussaille et les feux sanglants de l'horizon.
Sa croupe maintenant n'est plus endolorie.

A mon approche, il a des rires d'ouragans,
Il chante, il danse, il dit des mots extravagants
Et me tend ses naseaux imprégnés de lavande.

Mon âne, sois tranquille, erre et dors, mange et bois,
Et vis joyeux parmi mes prés, parmi mes bois.
Va, je te comblerai d'honneurs et de provende!

La série que M. François Coppée publie dans le *Parnasse*, sous le titre : *Jeunes filles*, nous repose un peu des tristesses d'*Olivier ;* c'est une suite de charmants tableaux, où se montrent, dans des cadres appropriés à leur beauté différente, de juvéniles figures, amazone élégante, pêcheuse granvillaise, blonde princesse du Nord ou novice prononçant ses vœux.

M. François Coppée, nous l'avons dit souvent, a le don de la familiarité heureuse, les mots qu'il assemble perdent leur signification vulgaire par la façon dont son vers distingué les prononce; c'est

un charme infini aux moindres détails où le poète d'ailleurs s'arrête complaisamment, sûr qu'il est de les transformer, d'en faire autant de notes attendries ou vibrantes. Nous transcrirons la fin de la *Prise de voile*, un mouvement éloquent, bien gradué jusqu'au lyrisme, en regrettant que la place restreinte nous empêche de faire connaître entièrement ce beau poème.

Mais j'ai tort, ô ma sœur, mon âme peu chrétienne
Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.

. . . .

Dans la stricte balance, au dernier jugement,
Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,
Pour voir se relever le plateau des scandales,
Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.
Tu vas veiller, jeûner, languir; mais tu le veux,
Dans toute leur rigueur accomplis donc tes vœux!
Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,
Ma pauvre sœur. Pour tous les tyrans, sois esclave;
Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus;
Bonne pour les pervers, sobre pour les repus;
Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées;
Souffre, il est des heureux; prie, il est des athées.
Comme à Marie a dit l'archange Gabriel :
Sois bénie! et quand même,—affreux soupçon! — le ciel
Vers qui tu tends tes bras suppliants, serait vide,
Quand ce serait en vain, cœur d'idéal avide,
Que pour les égarés et les impénitents,
Étant belle, étant noble et riche, ayant vingt ans,

Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,
Pour ton erreur sublime, ô ma sœur, sois bénie !

M. Léon Dierx possède la préoccupation de la grande poésie, servie par une langue très imagée, où le travail se fait peut-être un peu sentir; cela même nuit à sa pensée toujours profonde et sincère, mais qui s'obscurcit parfois de la recherche des épithètes. *Forêt d'hiver*, *Matin*, voilà ce qui nous plaît surtout dans la part de Léon Dierx avec les *Chemins des Ruines*, dont nous voudrions faire sentir en trois strophes l'attrait intime et la couleur crépusculaire.

Quand Vénus au reflet d'opale
Brillera de loin sur nos fronts,
Quand viendra l'heure, nous irons,
Comme au hasard, dans le soir pâle.

Ensemble, par les deux versants,
Nous monterons sur la colline,
Moi, déchiré par chaque épine,
Et toi parmi des vers luisants.

Et dans les ogives béantes,
Sur la transparence du soir,
En même temps nous pourrons voir
Surgir nos têtes souriantes.

Emmanuel des Essarts consacre de belles pages à Lanjuinais et à Danton.

Anatole France. Un André Chénier moderne, dont les jolis vers grecs trempés d'azur et de lumière mettent la grâce exquise dans le *Parnasse* de cette année; que nos lecteurs en jugent par ce dialogue qui a le murmure, la limpidité d'un flot très clair :

HIPPIAS

Salut, verger, maison, chambre où filant la laine,
Pour moi fleurit la vierge à la divine haleine !
Pêcheur (car tes paniers de jonc luisent couverts
D'une écume marine et de goémons verts),
Tu ne l'ignores pas : cette maison est celle
Du vieil Hermas. Vit-il?

LE PÊCHEUR

Il vit, mon fils, et scelle
Dans des vases de terre antique un vin récent.

HIPPIAS

Les dieux gardent la paix à son toit florissant !
Mais as-tu vu Daphné, sa fille, en ses demeures?
Dis si sa vie est douce et si les jeunes Heures
Sur son front innocent passent d'un vol léger ?

Tout le long fragment des *Noces corinthiennes* est écrit dans cette forme supérieure, aussi limpide que savante.

Charles Grandmougin. Encore un nom nouveau qui ne trouvera que des accueils sympathiques, la longue pièce intitulée le *Départ* donnant la me-

sure d'un talent jeune, ému, plein de promesses.

Nous arrivons aux sonnets héroïques de M. de Hérédia, c'est-à-dire à la plus pure perfection moderne. Beau langage retentissant et imagé, inspiration ambitieuse et large. L'auteur de ces vingt-cinq sonnets sans tache possède tous les privilèges des grands poètes; il a surtout la science du mot sonore et coloré, et il est tels de ses vers qui vibrent sur la page où ils sont écrits et laissent aux yeux du lecteur l'éblouissement d'un rayon regardé. *Fleur séculaire*, le *Vase*, *Pan*, le *Réveil d'un Dieu*, l'*Ancêtre*, le *Tepidarium*, *Blason céleste*, *Armor* ont en plus de leurs qualités littéraires un caractère plastique et pictural. On n'accorde pas mieux l'art universel dans une seule de ses manifestations. Nous citerons les *Funérailles*.

Dans la Phocide illustre, aux temples que domine
La rocheuse Silho, toujours ceinte d'éclairs,
Quand les guerriers anciens descendaient aux enfers,
Hellas accompagnait leur image divine.

Et leurs ombres, tandis que la nuit illumine
L'archipel radieux et les golfes déserts,
Écoutaient du sommet des promontoires clairs
Chanter sur leurs tombeaux la mer de Salamine.

Et moi, je m'éteindrai, vieillard, en un long deuil;
Mon corps sera cloué dans un étroit cercueil,
Et l'on paîra la terre, et le prêtre, et les cierges.

Et pourtant, j'ai rêvé ce destin glorieux,
De tomber au soleil ainsi que les aïeux,
Jeune encore, et pleuré des héros et des vierges.

Ernest d'Hervilly. Comme contraste au précédent, voici un charmant talent parisien, humoristique, et qui a la railllerie émue de certains dessinateurs de mœurs. Nous aimerions à voir ses vers illustrés, tellement chacun de ses petits poèmes, écrits d'une plume qui a des légèretés de crayon, appelle vivement une image noire sur fond blanc, bien plus saisissante encore de trait que de coloris.

FIN DE CARÊME

On vend du muguet blanc sous les portes cochères,
Le soleil est doux comme une lune de miel.
Les arbres reverdis font l'éloge du ciel,
Et les prédicateurs descendent de leurs chaires.
Il pleut de la gaîté. Tout le monde a vingt ans.
. . . .
. . . .
L'hiver s'en est allé rejoindre les banquises.
Bon voyage ! Déjà, loin des mornes salons,
Dans la rue, on entend sonner les hauts talons
Des dames de Paris, ces passantes exquises.

M. Georges Lafenestre. Un poète distingué qui figure discrètement dans le recueil avec un seul sonnet bien réussi.

Pour les maîtres comme M. de Laprade, cette publication du *Parnasse* n'est qu'une affirmation de leur talent. Aussi la critique n'a-t-elle ici d'autre emploi que d'admirer le constant effort de ces gloires reconnues, mais qui n'en persistent pas moins à se manisfester aussitôt qu'une idée généreuse passe dans l'air où ils ont tant de fois respiré le succès :

Soyons ainsi, nous tous, les fils de la Patrie,
Humbles devant son Dieu, fiers devant l'étranger,
Tenons-nous le cœur haut et la main aguerrie,
Faisons-nous des vertus dignes de la venger.

Jeunes gens qui serez meilleurs que nous ne sommes,
. . . .
Sous les drapeaux, le jour où vous devenez hommes,
Avancez, la main haute, et prêtez ce serment !

Je jure devant Dieu, sur mon âme immortelle,
Sur les os de nos morts et de par leurs exploits,
De vivre pour la France, et de mourir pour elle,
D'honorer ses autels, d'obéir à ses lois.

Il en est de M. Leconte de Lisle comme de M. de Laprade. Le *Parnasse* n'ajoutera pas à l'enthousiasme respectueux qui anime toute la génération poétique en sa faveur. Son long poème de *Hyéronimus* a la perfection habituelle à son œuvre; il excelle, d'ailleurs, dans ces peintures de mœurs monacales, dont la couleur ancienne, le caractère

mystique et recueilli émeuvent son génie, préoccupé de grandeur. En le lisant, nous nous rappelons immédiatement un de ces cloîtres à demi ruinés, dont les cellules vides, les promenoirs déserts gardent sur leurs dalles usées la trace blanchie des processions silencieuses vêtues de bure. Entre les vers, voici les chapiteaux sculptés de saint Trophime d'Arles, et les mystères interprétés par l'art enfant du moyen âge. Voici le carré de gazon où tombe de haut le soleil mesuré, le puits des moines qui garde dans sa margelle l'entaille faite jadis par la corde remontante. On sent le passé, la tombe, le froid et la mort au contact de toutes ces pierres, arbres sans racines; mais que par le petit escalier trébuchant on arrive au sommet, à la terrasse du cloître, on se trouve dans une région aérée et claire, que les cloches de l'église voisine sonnant les vêpres emplissent d'une atmosphère religieuse. Les moines, là, pouvaient toucher le ciel du doigt, tellement ils dominaient toute la ville, grandis encore par l'extase où s'élevaient leurs gestes tranquilles. M. Leconte de Lisle part de ces profondeurs, arrive à ces hauteurs, et l'expression ne fait jamais défaut à son élan; la courte citation suivante ne peut donner l'idée du grand poème qu'il publie aujourd'hui :

Et je partis. L'étoile éclairait mon chemin,
Qui mena les trois rois au berceau surhumain,

Et je passai les monts, leurs neiges, leurs abîmes.
J'allai, seul, nuit et jour, plein de songes sublimes,
Sous la nue orageuse ou le ciel transparent,
Mangeant le fruit sauvage et buvant au torrent.
A travers les moissons florissantes des plaines,
A travers les cités, ces ruches de bruit pleines
Où chacun fait un miel dont le diable est friand,
J'allai, j'allai toujours, mendiant et priant.
. . . .

M. André Lemoyne, dont nous avons récemment analysé ici le dernier volume, n'a fourni à l'œuvre collective qu'un seul poème, les *Berceaux*, qui contient de belles strophes très harmonieuses.

M. Paul Marrot, dans sa jolie fantaisie *Assiettes peintes*, se montre familier avec discrétion, ce qui est difficile, M. François Coppée ayant seul jusqu'ici conservé ce privilège.

Le poème de M. Catulle Mendès, long poème polaire, d'une couleur originale, affirme des facultés maîtresses, un soin artistique poussé à l'extrême. Le volume d'*Hespérus* avait déjà révélé cette prédilection pour les paysages étranges rendus dans leur féerie réelle par des mots appropriés à l'effet pittoresque de la pensée; la neige flottante, les glaces immobiles, et le ciel « cet Océan polaire suspendu » sont décrits avec une froideur tourmentée où toutes les secousses de l'eau, ses courants, ses colères se figent dans une lan-

gue irisée et solide que ne décourage aucune difficulté.

Là, l'espace est blafard sous les deuils persistants
D'un long minuit! L'hiver a-t-il gelé le temps
Dans le piège éternel d'une seule heure sombre?
Blême à peine, vers l'Ouest, s'ébauche une pénombre,
Sépulcre de brouillard où gît le soleil mort;
Et la neige aux grands plis, linceul royal du Nord,
De la cime des monts aux profondeurs s'épanche.
L'île déroule au loin sa solitude blanche
Que prolonge la morne et terne inclinaison
Des glaces de la mer vers le gris horizon. . . .

. . . .

Avec M. Albert Mérat nous revenons dans Paris et dans cette campagne des environs, connue, aimée, parcourue, qui réserve un charme si tendre aux yeux qui savent la regarder.

Je vous connais : vous êtes Sèvres,
Vous avez des noms doux aux lèvres,
Et des sourires tentateurs.
Vous êtes Meudon; vous, Asnières,
Et vous faites bien des manières
Pour de si petites hauteurs.

C'est que vous êtes les collines,
Chères, profondes et câlines,

Honneur charmant de notre été,
Et que vous êtes très jolies
Dans vos fines mélancolies
Et vos caprices de gaîté.
. . . .

Ce poète, malgré un talent réel, montre une tendance à amoindrir un peu ses images ; mais il semble que ce soit pour les mieux tenir : elles n'en paraissent que plus délicates, plus persuasives. La *Petite rivière*, les *Fleurs de pommier* ont, dans leur fraîcheur, cette fièvre douce que communiquent les premiers soleils de printemps.

M. Frédéric Plessis disperse un peu trop ses inspirations, s'essaye dans beaucoup de genres, et parfois avec bonheur.

Saint-Cyr de Rayssac, qu'une note de l'éditeur nous apprenant à la fois son existence et sa mort nous fait connaître et regretter, est représenté dans le recueil par trois beaux morceaux poétiques, dont l'un, dédié à Musset, rappelle son rythme préféré.

. . . .
Or, vous qui l'avez lu, vous saviez s'il l'adore
Cette terre de France, et s'il s'en fait honneur.
Rien que de la nommer sa strophe se colore
Et son vers frémissant comme l'airain sonore
Tremble tout aussitôt des élans de son cœur.

Après le long poème si éloquent de M. L. X. de Ricard, après Mlle Louisa Siefert qui sait relever son inspiration toujours triste par un style bien moderne, nous rencontrons M. Armand Silvestre dont les *Fantaisies célestes* attestent encore la puissante pensée enracinée au sol universel, mais qui tend sa cime vaporeuse, enchantée de rameaux fleuris et de cris d'oiseaux, jusqu'aux régions extrêmes imprégnées du bleu attirant des espaces. *Au Couchant*, tel est le titre de la première fantaisie, d'où nous détacherons quelques vers :

N'étant plus qu'un brouillard vermeil,
L'horizon dans la nuit recule :
Je voudrais, comme le soleil,
Mourir dans l'or d'un crépuscule,

Sentir l'universel émoi
Suivre au loin ma trace blanchie,
Et, d'une grande ombre, après moi,
Laisser la terre rafraîchie;

. . . .

Emporter la vie et, pourtant,
La laisser rayonner encore;
Donner au monde palpitant
Le gage sacré d'une aurore.

. . . .

M. Sully-Prudhomme dédie aux *Victimes de l'ascension du ballon le Zénith* une œuvre philosophique

dont chaque vers semble l'essence d'une lecture ou d'une méditation; on n'étend pas plus loin la faculté du poète de tout dépeindre, d'être l'initiateur à des pensées encore inexprimées. C'est d'autant plus frappant chez M. Sully-Prudhomme que les tours qu'il emploie, très clairs mais compliqués, sa phrase savante et de ton sobre, se prêtent bien aux abstractions; on dirait qu'avant d'écrire son vers, il en a regardé le méandre bien au delà de son esprit, d'où les mots sont montés ensuite très lentement et un par un :

. . . .

Ils sont loin les rêveurs subtils d'Alexandrie
Et ceux qui reniaient la terre pour patrie!
Nous ne nous flattons plus de la fuir aujourd'hui.
A quelque évasion que l'air pur nous invite,
L'air même est notre geôle; avec nous il gravite.
Il est terrestre encore, et tout l'azur c'est lui.

M. André Theuriet traduit aussi des préoccupations élevées. Ses *Étoiles* ont un rayonnement mystérieux, une flamme émue et discrète, et leurs strophes s'accentuent avec ces résonances cristallines que prennent toutes les voix dans l'air transparent des nuits d'été :

. . . .

Tout là-haut dans les champs d'azur du ciel immense,
La riche floraison des étoiles commence.

Sur les fonds d'or pâli qu'estompe le coteau,
Vesper épanoui tremble, comme un lis d'eau
Bercé dans le courant limpide d'une source.
Déjà, vers le zénith assombri, la Grande-Ourse
Fait rouler lentement son char mystérieux;
Cassiope, égrenant son collier radieux,
La Chèvre et le Bouvier, les Pléiades fleuries
Disposent à l'entour leurs calmes théories.
. . . .

M. Antony Valabrègue possède un charme tranquille, une grâce de description qui le rapproche de MM. Mérat et Theuriet ; quant à M. Léon Valade, par qui nous terminerons cette longue énumération, il garde dans le *Parnasse*, bien que sa part y soit restreinte, une des meilleures places, conquise par une habileté poétique, une finesse d'intuition incomparables.

Et nous n'avons parlé ni de M[me] L. Colet, ni de MM. Gineste, Joséphin Soulary, Lacaussade, G. Vicaire, Delthil, Cazalis, Armand Renaud, ni de M. de Fourcaud, ni de M. Claudius Popelin. Qu'ils nous pardonnent, et aussi MM. Eugène Manuel, Jean Aicard, Alcide Dusolier. Ce *Parnasse* résume à lui seul toute une bibliothèque, et les noms qui s'y pressent, cela nous excuse de ne pas les avoir tous loués, se retrouvent heureusement pour la plupart sur une foule de volumes séparés, œuvres complètes des auteurs dont nous n'avons ici parcouru que quelques pages.

LE LIVRE DES SONNETS

Nous ne sommes plus au temps où le sonnet d'*Uranie* et le sonnet de *Job* « partageaient la cour et la ville, » comme dit M. Charles Asselineau dans l'intéressante préface placée en tête du *Livre des sonnets*. La passion des vers n'est plus aussi répandue ; mais il se trouve encore des curieux littéraires heureux de rencontrer dans un recueil plusieurs spécimens d'une même forme de poésie, et de voir les progrès, les différences que des époques successives ont apportés avec elles. L'ouvrage dont nous avons à nous occuper aujourd'hui s'ouvre sur le nom de Ronsard et le magnifique « sonnet pour Hélène. »

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous esmerveillant,
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre et, fantôme sans os,
Par les myrtes ombreux je prendrai mon repos;
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant votre amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

Joachim du Bellay, Louise Labé ont ensuite des pièces charmantes, et Du Bartas, n'en déplaise à Boileau, de très beaux vers dans une langue encore incomplète, et qui en semblent encore plus beaux, taillés à grands coups au milieu d'une matière inachevée. Malherbe, lui, a l'inspiration un peu molle et flottante faite pour la strophe continue, et se trouve gêné par cette combinaison savante de quatorze vers dont aucun ne doit être inutile ou insignifiant. Régnier, Saint-Amand sont dignement représentés; mais le sonnet d'*Uranie* et celui de *Job*, Benserade et Voiture, nous ont semblé aussi faibles l'un que l'autre, et nous craignons que la postérité ne juge ainsi d'une façon définitive ce différend fameux.

Maintenant nous nous étonnons que dans ce

livre qui, avec le commentaire de sa préface, est une sorte d'histoire du sonnet, on ait tenu à réunir non toutes les pièces parfaites ou seulement remarquables de ce genre de poésie, mais surtout des noms de poètes célèbres. Ainsi les sonnets de Corneille, de Molière, de La Fontaine, de Boileau, de Voltaire n'ajoutent rien à la gloire de leurs auteurs et étaient inutiles à reproduire. Précisément parce que le sonnet est une forme particulière, concise, restreinte, il ne peut convenir à tous les talents poétiques. Il demande une précision, une fermeté de pensée singulières; avec peu de développements l'idée doit y être bien comprise et assez originale pour qu'on ne s'étonne pas de la recherche, du soin apportés à sa composition. Un sonnet défectueux choque comme une statue sans proportion; mais un sonnet banal change le poète en quelque maladroit ouvrier qui emploierait un marbre précieux pour une insignifiante image.

Il est remarquable que les génies très abondants, Lamartine, Hugo, ont négligé sinon dédaigné le sonnet, trop étroit pour leur inspiration incessamment ramifiée, continuée d'elle-même. Victor Hugo n'en a fait qu'un en sa vie, très ample de mots et d'idées, et qui dans le recueil de M. Lemerre porte ce titre : *Ave, dea, moriturus te salutat.* Alfred de Vigny a peu réussi dans ce genre, et ce n'est pas une critique que nous exprimons. Leconte de

Lisle, dont le nom se présente immédiatement quand il est question de grands poètes, a pu, par une rare perfection de forme, rester lui-même dans le sonnet. Son inspiration, toujours très élevée, se maintient en hauteur pour ainsi dire, s'énonce en peu de mots, abondante et grande surtout pour ce qui échappe d'elle en pensées, en images évoquées et non traduites. Le *Livre des sonnets* en contient trois de lui, tous trois parfaits; mais nous regrettons qu'on n'y ait pas mis la *Mort du soleil*, qui se trouve dans les *Poèmes barbares*. Le *Sommeil de Léilah*, dans un genre plus doux, rend bien la physionomie des pays exotiques, avec sa couleur chaude plutôt qu'éclatante :

Ni bruits d'aile, ni sons d'eau vive, ni murmures.
La cendre du soleil nage sur l'herbe en fleur,
Et, de son bec furtif, le bengali siffleur
Boit, comme un sang doré, le jus des mangues mûres.

Dans le verger royal où rougissent les mûres,
Sous le ciel clair qui brûle et n'a plus de couleur,
Léilah languissante et rose de chaleur
Clôt ses yeux aux longs cils à l'ombre des ramures.

Son front ceint de rubis presse son bras charmant ;
L'ambre de son pied nu colore doucement
Le treillis emperlé de l'étroite babouche.

Elle rit et sommeille et songe au bien-aimé,
Telle qu'un fruit de pourpre, ardent et parfumé
Qui rafraîchit le cœur en altérant la bouche.

En somme, à part Musset, dont la merveilleuse facilité s'est appliquée avec bonheur à tous les genres, le sonnet a surtout tenté les poètes ciseleurs comme Théophile Gautier ou les poètes mystiques comme Baudelaire.

En effet, une pensée ingénieuse, un développement concis tiennent admirablement dans ces quatorze vers, de même qu'une description très fine et très profonde. Le contour est fixé, la ligne idéale donnée par cette contrainte même de la forme. La *Tulipe*, de Gautier, est un modèle de sonnet descriptif. La fleur montrée d'abord dans toute son ampleur soyeuse :

Je porte des blasons peints sur mon vêtement,

nous apparaît aux derniers vers, sculptée pour ainsi dire de la main savante du poète :

Mais la nature, hélas! n'a pas versé d'odeur
Dans mon calice fait comme un vase de Chine.

Ce n'est plus la fleur fragile. Elle se dresse, solide comme une coupe, ses bords fins soudés en quelque sorte par le rythme qui l'enserre et la soutient. Théodore de Banville, André Lemoyne ont fait

de fort beaux sonnets en ce genre, ainsi que M. François Coppée. Le *Musée de marine,* de ce dernier, est une petite peinture parisienne achevée; tous ceux qui ont visité le dimanche ces salles du Louvre en sentiront la vérité particulière. Les *Conquérants*, de J.-M. de Hérédia, contiennent des vers magnifiques. Il est question de ces hardis compagnons de Pizarre sillonnant les mers à la recherche de quelque toison d'or :

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré,
Où, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter dans un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Charles Baudelaire, le plus profond, le plus penseur des poètes, Gérard de Nerval, un mystique exquis, et M. Sully-Prudhomme ont tous des sonnets remarquables dans leur œuvre. On dirait que chez eux cela a été surtout le désir de donner des limites à la pensée, d'enfermer un élément fluide, comme on met des digues à un ruisseau pour le condenser en un lac uni et sans vagues. Ces sonnets philosophiques ont un grand charme. Tout s'y cristallise; les mots y sont fournis d'idées, chaque vers plein comme une strophe, et la page courte arrête longtemps l'esprit recueilli. Nous citerons

dans ce genre la *Grande Ourse*, M. de Sully-Prudhomme :

LA GRANDE OURSE

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords,
Scintillait bien avant qu'elle fût regardée,
Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée
Et que l'âme anxieuse eût habité les corps.

D'innombrables vivants contemplent depuis lors
Sa lointaine lueur aveuglément dardée;
Indifférente aux yeux qui l'auront obsédée,
La Grande Ourse luira sur le dernier des morts.

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
O figure fatale, exacte et monotone,
Pareille à sept clous d'or plantés dans un drap noir.

Ta précise lenteur et ta froide lumière
Déconcertent la foi ; c'est toi qui la première
M'as fait examiner mes prières du soir.

Sainte-Beuve, lui aussi, a excellé dans le sonnet, c'est-à-dire dans le maniement des quatorze vers qui le composent ; mais sa manière un peu mièvre nuit à l'effet de ce petit poème dont la note doit être profonde et retentissante sous peine de s'éteindre sans avoir été entendue. Joséphin Soulary, le comte de Grammont se sont fait une spécialité de cette forme poétique, sans songer à la monotonie qu'une

coupe toujours pareille devait amener forcément dans la pensée. En effet, l'habitude de s'exprimer en un nombre déterminé de vers lui tient lieu de niveau; elle se développe, se conclut sans surprises, sans imprévu. Pourtant, *Rêves ambitieux*, les *Deux Mères,* de Joséphin Soulary, se classent dans les plus belles pages du *Livre des sonnets*. Auguste Barbier, Louis Bouilhet, Armand Silvestre, Catulle Mendès, A. Mérat, Anatole France, Georges Lafenestre confondent l'ancienne école et la nouvelle dans une même fraternité de talent. Citons, pour finir, Mlle Louisa Siefert, dont le nom féminin accompagne, dans le volume, celui de Louise Labé, avec on ne sait quelle ressemblance charmante de sentiments douloureux vaguement exprimés.

Au résumé, voilà un recueil où presque tout serait à reproduire; nous ferons pourtant quelques critiques. Ainsi l'œuvre d'Armand Silvestre et de Sully-Prudhomme fournissait des morceaux encore plus remarquables que ceux qu'on a cités. Puis l'absence de MM. Léon Valade et Léon Dierx étonne parmi ces noms de poètes modernes où ils sont de droit en compagnie habituelle. Nous savons telle pièce du recueil, comme le *Plongeur* de Henri Mürger, qui serait avantageusement remplacée par n'importe quel sonnet de ces deux jeunes écrivains. Faut-il dire aussi qu'une de nos superstitions est choquée. Pourquoi au fameux sonnet d'Arvers, si souvent

donné comme modèle, ajouter cette petite note inutile : *Imité de l'italien?...* Voilà une malice de pédant et qui nous choque d'autant plus que le sentiment discret et contenu dont cette pièce parfaite d'un bout à l'autre est animée n'a rien de la fougue italienne... Ce qu'on ne saurait trop louer par exemple, c'est le soin que l'éditeur a apporté à cette publication et qui surprend même les lecteurs habitués aux splendeurs typographiques de la maison Lemerre. Le caractère, d'une finesse et d'une clarté extrêmes, arrive à être dangereux pour les vers médiocres, rares, il est vrai, dans un recueil assemblé avec goût et recherche, en dépit des quelques critiques que nous avons cru devoir faire.

LES ISCLO D'OR

Les Iles d'or, poésies de Frédéric Mistral.

Frédéric Mistral, l'auteur admiré de *Calendal* et de *Mireille*, vient de publier un volume de poésies diverses dont il nous explique le titre dans une courte préface qui est en même temps une biographie. « *Les Iles d'or*, cela, j'en conviens, peut sembler ambitieux, mais on me pardonnera lorsqu'on saura que c'est le nom de ce petit groupe d'îlots arides et rocheux que le soleil dore sous la plage d'Hyères. Et puis, à dire vrai, les moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes, ne sont-ils pas les oasis, les îles d'or de l'existence? »

L'inspiration du poète toujours illuminée par la nature de Provence, parfumée de ses baumes vivaces, se place bien d'ailleurs dans ces « isclo d'or » baignées par la Méditerranée qu'il a si bien chantée; il semble à ce titre original qu'on voie ses poèmes dispersés dans une étendue transparente,

assez près de la terre pour en recevoir les échos et les semences, mais entourés de tous côtés de la seule nature et de l'infini.

Un détail plein de grâce dans le regard rapide que jette Mistral vers son enfance et ses antécédents : son père et sa mère se sont rencontrés comme Ruth et Booz au bord d'un champ moissonné, alors que l'homme déjà vers le milieu de l'âge ressemblait lui-même à un épi mûr, mais encore ferme et droit, et la jeune fille à quelque fleur champêtre; mais ici laissons parler la préface :

« — Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom? — Elle répondit : Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde. — Comment, dit mon père, la fille de Poulinet, qui est maire de Maillane, va glaner! — Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une nombreuse famille : six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, comme vous savez, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond : Mes fillettes, si vous voulez de la parure, gagnez-en! Et voilà pourquoi je suis venue glaner. »

Les premières années du poète dans le bien paternel, ses études classiques au collège d'Avignon, puis son retour, son séjour définitif au petit pays de Maillane, expliquent bien son génie très naturel, très personnel, mais aussi savant que naïf.

Sa poésie ressemble à une de ces filles de riches

fermiers, grandies dans le parfum sain des étables, des fraîches laiteries, des foins nouveaux, que l'on envoie à la ville faire une éducation de demoiselles, mais qui, plus tard, revenues au village reprennent leurs occupations rustiques, les mêlent à leurs souvenirs de jeunesse, et toujours robustes et belles drapent un tablier de paysanne sur leurs robes à la mode, voilent d'une coiffe leurs cheveux ondés, et conservent un piano dans la salle basse où file la grand'mère.

Certes, cette jolie langue provençale tout ensoleillée d'intonations latines et espagnoles est naturelle au poète; mais nous devons bien penser, et c'est là son plus grand honneur, qu'il l'a conservée par amour, et parce qu'il lui devait peut-être ces premières émotions intimes, ces rencontres subites de la pensée et du mot, où l'enfant se sent poète, à l'accord inattendu de toutes ses facultés; il l'a ranimée, cette langue, ressuscitée des vieux contes, des dictons, du langage populaire où les idiomes tiennent par leurs racines, tandis que les livres, les parchemins en gardent surtout la floraison éphémère; il a remué la poussière des villes disparues pour cette reconstruction triomphante, et, d'un dialecte ainsi retrouvé, il a formé le durable monument de ses poèmes. Si nous disions que la langue d'oc peut périr, parce que Mistral vivra, il ne nous le pardonnerait peut-être pas; aussi aimons-nous

mieux affirmer que tous deux seront immortels, soutenus l'un par l'autre.

Les chansons, à notre avis, forment la plus charmante partie de son recueil, et nous pensons que c'est parce que les poètes de Provence continuent la tradition des anciens trouvères et font encore des poésies pour être chantées, ornent, agrandissent, enrichissent les vers de toutes les ressources de la mélodie. Nous citerons d'abord l'*Hymne au soleil*, dédié à Roumanille, un poète provençal lui aussi, puis le *Bastimèn*, une chanson de mer :

Lou bastimèn vèn de Maiorco
Emé d'arange un cargamen.

Le bâtiment vient de Majorque
Avec un chargement d'oranges.

Ici il n'est question ni de tempêtes ni de naufrages, mais seulement des expéditions pacifiques d'un fin voilier,

Tout flame-noù calafata
Coume un grand pèis vesti d'escaumo
E trelùsent de tout cousta,

Tout battant neuf calfaté
Comme un grand poisson vêtu d'écailles
Et reluisant de tout côté,

qui s'en va de Majorque à Frontignan, à Cette, à

Maguelone, à Port-Vendre, transportant du vin, des fruits, du blé, des oranges sur les flots nacrés de la Méditerranée, et abordant dans des pays d'abondance, à ces ports lumineux creusés en coquilles dans tout le rocher de l'Estérel. Mais la plus importante de ces chansons, c'est l'*Aqueduc*, une délicieuse légende, d'un style coquet, un peu affecté, mais si charmant! Nous allons essayer de la raconter :

Jadis au pays d'Arles, au temps des fées, était une reine jolie comme une fleur, et que l'empereur romain vint demander en mariage. — Après un premier refus : « Je serai à toi, lui dit-elle, quand tu m'auras amené sur un pont, à travers la Crau, la fontaine de Vaucluse. » L'amoureux que la foi soutient, entreprend d'une grande ardeur ce travail gigantesque, rassemble des ouvriers, fait combler les ravines, niveler les monts, creuser le fossé à travers forêts et pâtures. Enfin, après tant de peines, l'aqueduc s'élève, et ceci est bien une légende de ce passé où Arles était aux Romains; car partout dans le Midi, ils ont tracé leur passage avec des travaux de cette sorte, amoncelant les pierres et détournant les fleuves.

En Arle enfin la Sorgo
O bonur!
Un beù matin desgorgo
Si flot pur

Au toumbant clarineù
En trépant coume d'agnèu
Tout un pople palineù
Beù à plen bournèu.

En Arle enfin la Sorgue,
O bonheur!
Un beau matin dégorge
Ses flots purs.
A la claire chute d'eau
En trépignant comme agneaux
Tout un peuple pâle
Boit à plein courant.

Le mouvement de cette strophe est magnifique, avec cette ressource de la langue provençale dont quelques substantifs ont des terminaisons semblables aux verbes, ce qui varie les rimes à l'infini, et permet d'éviter la monotonie des mots de même nature s'entremêlant chaque fois dans les couplets.

L'empereur romain a donc bien rempli sa promesse. Voyons maintenant comment la princesse d'Arles tiendra la sienne; ceci est un petit chef-d'œuvre de grâce, de finesse, de coquetterie; il semble qu'on entende, en effet, une de ces Arlésiennes élégantes, un peu attifées, qui traînent les

terminaisons des mots tout en parlant, les modulent de la voix et du regard :

Merci, grand emperaire,
Sias trop bon!
Mai au soù poudès traire
Voste pont.

Merci, grand empereur,
Vous êtes trop bon!
Mais vous pouvez jeter par terre
Votre pont.

Elle aime, l'inconstante, un petit *barralié* (porteur d'eau) qui lui apporte l'eau le matin.

Adiou, cavalié!

dit-elle en terminant; et cette façon alerte de jeter son adieu, cette révérence prompte par laquelle elle donne congé au puissant empereur, n'est pas le trait le moins joli de la chanson.

Tout est parfait ici, le ton, le sujet; pas d'hésitation ni de longueurs : cela s'en va droit au but, comme la Sorgue vers Arles sur l'aqueduc improvisé; et quelle source jaillissante courant toujours sur quelque baume, et roulant parmi les fraîches images de rencontre quelque débris antique, poussière d'histoire ou de légende!

Mais la page capitale des *Isclo d'or*, c'est le poème du *Tambour d'Arcole*.

A l'armado italico
I'a'n pichounet tambour
Que pèr la Republico
Boumbounejo d'amour.

A l'armée d'Italie
Est un petit tambour
Qui pour la République
S'en va battant d'amour.

C'est un enfant, ce petit tambour, un paysan de Cadenet; mais voici qu'à une grande bataille, alors que l'armée toute prête à reculer va céder le passage d'un pont à l'ennemi, il fait si bien sonner ses baguettes et frémir l'âme de la France dans une charge enragée, qu'il relève tous les courages, tous les enthousiasmes. Les soldats se précipitent et

Cantant la Marsiheso,
Cantant la liberta,
Per l'armado franceso
Lou pont es empourta.

Chantant la *Marseillaise*,
Chantant la liberté,
Par l'armée française
Le pont est emporté.

Nous pouvons ainsi esquisser la première partie du poème ; mais il est impossible d'en rendre l'effet, la *furia*, et les vers sonores et courts, se précipitant comme le pas d'une armée au combat, ou comme les ronflements courageux du petit tambour.

L'auteur nous raconte ensuite l'écho rapide de cette gloire d'enfant, comment il fut fêté, choyé, admiré, puis comment il retomba dans la foule, reprit sa place dans le rang, sans qu'il en fût rien de plus de son héroïsme d'un jour.'

Néant de la célébrité! Plus tard vieux et déjà infirme, le pauvre soldat voyant l'oubli des hommes, et le peu que laisse après elle l'heure la plus triomphante, se prit à regretter sa jeunesse morte au service de la patrie et toute sa vie d'homme aboutissant aux tristes Invalides. Mais un jour qu'il entretenait ces pensées désolantes, passant près du Panthéon, et levant les yeux « vers le fronton géant tout neuf alors, » dans la pierre solide et sculptée, il vit son image en triomphe sur la frise de la façade.

Ici, il nous faut citer l'auteur dont aucune description ne saurait atteindre l'éloquence.

Embriaga de son proumié foulige,
En se vesènt tant aut, en plen releù,
Sus lis an, sus li nieù, sus li aurige,
Dins la glori, l'azur et lou souleu,
Sentiguè dins soun cor un dous gounflige
E rede mort toumbé sus lou carreù.

Ivre de sa folie première,
En se voyant si haut en plein relief,
Sur les ans, sur les nues, sur les orages,
Dans la gloire, l'azur et le soleil,
Il sentit dans son cœur un doux gonflement
Et raide mort tomba sur le carreau.

N'est-ce pas que c'est admirable, cet homme suffoqué de gloire et mourant du plus noble orgueil! Il est impossible de lire cette pièce de sang-froid et les yeux secs, et l'émotion qui arrive à la fin est encore moins dans la pensée que dans les mots, dans la montée de ce lyrisme planant comme l'âme même, victorieuse et délivrée, du héros obscur.

Nous nous sommes étendu longuement sur ces poèmes parce que, à notre avis, ils tiennent la tête du recueil; mais combien d'autres mériteraient d'être cités, analysés entièrement; partout les vers abondent; nous entendons ces vers trouvés et non travaillés qui arrivent tout à coup parmi les autres, comme si le langage rimé n'était qu'un idiome perdu dont les poètes ont seuls le privilège de conserver quelque mémoire.

Dans la partie intitulée : les *Rêves*, la *Communion des Saints*, le *Blé lunaire* sont vagues en effet, tremblent comme des visions.

La luno barbano	La lune fantôme
Debano	Dévide
De lano.	De la laine.

La luno bærbano	La lune fantôme
Debano	Dévide
De lin.	Du lin.

Mêlés à ce refrain, à ces blancheurs que la nuit disperse autour d'elle, les taillis massés d'ombre, les hiboux aux yeux cristallins, les chauves-souris silencieuses, et l'horloge sonnant tous ses coups, et le songe somnolent des vieux contre la cheminée, et le rêve d'amour des jeunes qui cueillent « dans la brume, le blé lunaire, à plein corbillon, » tout glisse, apparaît, s'éclaire pour retomber dans la confusion curieuse de la nuit. Le refrain lui-même, ces deux vers qui nous montrent la lune filant ses rayons « de laine ou de lin, » renferme une charmante image de veillée et se dévide entre les strophes avec la ronde monotonie du rouet. Mais il nous faudrait tout citer pour donner la véritable saveur de cette œuvre originale parmi toutes, et qui prend sa place, malgré son accent particulier, au milieu des livres les plus modernes. Ce n'est pas seulement la Provence avec sa campagne biblique, ses champs d'oliviers, de figuiers et de vigne qui se lève entre les feuillets lumineux des *Isclo d'or ;* une humanité sereine s'en dégage aussi, parmi des accents de foi, de douleur et d'amour. C'est ce qui assure le succès de ces poèmes écrits en provençal sur des pensées universelles.

Et maintenant devons-nous regretter que l'auteur ne se soit pas servi simplement de notre langue française si riche en combinaisons, en tours savants et pittoresques qu'il n'est pas de rusticités grandioses qu'elle ne puisse exactement traduire ; nous ne le pensons pas. Peut-être y eût-il perdu cette facilité qui est une grâce et le bonheur de penser d'abondance sans avoir besoin de transposer dans des mots moins familiers à son oreille ses impressions de chaque jour ; car, nous le répétons, Mistral vit à Maillane, dans un bourg de paysans, avec un horizon d'Alpilles bleues, de clochers dentelés et de cyprès serrés en murs contre les attaques violentes du vent de mer. Avignon, la cité des papes, Arles toute groupée autour de son cloître de Saint-Trophime et de ses arènes antiques, la ville en poussière des Baux, sont voisines, ce qui fait que le passé est plus familier au poète que toutes nos modernités. Pourtant il soigne artistement ses vers, et suit exactement, peut-être sans s'en douter, la progression constante des formules poétiques.

En cette saison de frimas, dans notre Paris sceptique par habitude, le livre de Frédéric Mistral arrivant au milieu des nombreuses publications de fin d'année, fait penser à ces fruits exotiques qui se montrent en ce moment aux devantures transies des boulevards. Ce sont des maturités éclatantes, des feuillages tenaces, des pulpes si bien nourries

d'un été durable que le froid ne peut les pâlir; des souvenirs de voyages, de pays parcourus ou rêvés, vous viennent en foule devant ces splendides étrangetés ; et s'il y a une surprise dans leur goût inconnu, elle se mêle bientôt au regret intense et sans merci du soleil exilé.

VICTOR HUGO

La Légende des siècles.

NOUVELLE SÉRIE.

Nous venons de remonter aux sources, de retrouver ce flot voisin des montagnes, vigoureux, abondant, intarissable, où plusieurs générations de poètes ont déjà puisé sans l'amoindrir ni parvenir à le rendre banal. « Remonter aux sources, » cela seul peut expliquer l'impression de fraîcheur, de grandeur sur les sommets, d'espace illimité que nous a fait éprouver la lecture des deux beaux volumes de Victor Hugo. Autour de ce maître unique l'admiration ne se changera jamais en habitude. Après chaque publication nouvelle tous les fervents du poète croient pouvoir se reposer dans la sérénité d'un sentiment acquis, installé; puis l'enthousiasme les agite de nouveau, car ce sera le caractère distinctif de ce génie que son rajeunissement perpétuel, ou plutôt son immuabilité grandiose. Quel est celui parmi nous qui n'a connu le nom de Victor Hugo avant d'avoir su l'écrire, épelé dans

ses livres, trouvé son premier élan au bord d'une de ses strophes restée à jamais dans la mémoire éblouie de l'enfant ? On peut dire qu'il a créé un monde. Depuis les *Odes et Ballades*, les *Orientales*, jusqu'aux *Contemplations*, à la *Légende des siècles*, en passant par les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, le siècle s'est formé à cette voix puissante, toutes les lyres se sont accordées à celle-là, et même au temps d'exil, doublant son prestige de l'éloignement, de la distance, le poète a présidé le mouvement littéraire, provoqué d'ardentes sympathies, qui sont devenues des talents. Des poètes par admiration, voilà ce que Victor Hugo a su faire, et l'on peut dire que toute la pépinière romantique et lyrique fut formée de lui, comme certaines forêts africaines d'un seul arbre, fournissant des milliers de rejetons, mais sans rien perdre de sa sève, demeurant le plus grand parmi les plus nombreux, le front dans la lumière inaltérée, et les racines au plus profond des terres fertiles. Aussi bien il a épargné à ses fidèles le désenchantement tardif qui suit les idolâtries littéraires. A mesure que le temps marche, changeant à chaque étape son panorama de grands hommes, on est forcé d'avancer avec lui, de jeter aux cultes de sa jeunesse un regret, un adieu provoqué par l'éternelle justice de l'esprit, et c'est un des chagrins de la vie que ce renoncement partiel où le

néant s'apprend à mesure que l'âge arrive. Les admirateurs d'Hugo n'ont eu qu'à rester stables, attentifs, devant la production la plus inouïe, la plus égale. Au contraire, l'œuvre grandit toujours à mesure que l'homme vieillit, comme si l'approche de l'immortalité élargissait cette pensée au delà des limites ordinaires. Il y a certaines pages de cette nouvelle « Légende » où s'entr'ouvre réellement l'horizon, ainsi que dans une de ces lignes lumineuses, comme l'aube qui naît ou le soleil qui se couche en tracent en cercle autour de nous. Échappées mystérieuses vers des mondes inexplorés, gouffres qui tentent, attrait d'un voile écarté, d'une porte mal close, d'une barre de clarté dans l'ombre assourdie d'un cachot. La pensée du poète frôle d'une aile ces abîmes, de l'autre se maintient aux mondes réels dans un vol tenté d'inconnu, mais qui touche encore, pour nous mieux charmer, ce que nos yeux peuvent atteindre. C'est là l'idéal poétique; mais combien peu y parviendront! C'est que, chez Victor Hugo, l'esprit demeure fidèle aux idées générales, se passionne au delà des âges, étend si loin son envergure géante que parfois il voile le soleil, jette une ombre triste d'humanité sur les gloires splendides de la poésie. Ses héros sont toujours plus grands que nature, surtout dans ce dernier livre où le rêve poétique constant fait une brume illusionnante autour de tous les person-

nages; ce sont des fronts hauts comme des sommets, des épaules où s'assied l'espace, des bras tendus à porter les astres, et des êtres vivants quand même et bons, terribles, indulgents ou coupables; car, par un miracle d'art, l'humanité monte encore dans ces colosses, d'un sang bouillonnant et limpide. On n'analyse pas les chefs-d'œuvre, et la plupart de ces poèmes récents sont connus par un empressement des journaux qui, pour tout autre, aurait pu nuire à l'effet du livre. Ces pièces sont une somme de génie et de gloire, et l'isolement en caractères médiocres parmi des préoccupations tout à fait étrangères à la poésie, pouvait diminuer leur unité d'ensemble; car elles se tiennent l'une l'autre comme les souffles d'une haleine, ou les battements d'un cœur paisible et souverain. La forme employée généralement, c'est l'alexandrin en rimes plates, l'alexandrin que Victor Hugo rompt, transforme, coupe en dialogue, découpe en interjections, et qui, malgré tout, garde avec lui sa haute allure, le mouvement d'un geste de héros, retombant pour la rime sur quelque bouclier d'airain; puis la grande strophe, dont le poète s'est toujours servi avec bonheur, et qui convient bien, par l'espace qu'elle laisse entre les mots, et ses différences rythmiques dans le nombre des vers, aux conceptions de longue haleine. Quoi de plus beau, par exemple, que cette

pièce de la *Terre*, qui ouvre le premier livre de la *Légende des siècles* :

Elle est la terre, elle est la plaine, elle est le champ,
Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant,
Elle offre un lit de mousse au pâtre.
Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
Rit et fait cercle avec les planètes du ciel,
Comme des sœurs autour de l'âtre.
Elle aime le rayon propice aux blés mouvants,
Et l'assainissement formidable des vents,
Et les souffles qui sont des lyres,
Et l'éclair, front vivant, qui, lorsqu'il brille et fuit,
Tout ensemble épouvante et rassure la nuit,
A force d'effrayants sourires.

. . . .

Elle égalise tout dans la fosse et confond
Avec les bouviers morts la poussière que font
Les Césars et les Alexandres ;
Elle envoie au ciel l'âme et garde l'animal ;
Elle ignore, en son vaste effacement du mal,
La différence de deux cendres.

. . . .

Elle fut le berceau d'Adam et de Japhet,
Et puis elle est leur tombe ; et c'est elle qui fait
Dans Tyr qu'aujourd'hui l'on ignore,
Dans Sparte et Rome en deuil, dans Memphis abattu,
Dans tous les lieux où l'homme a parlé, puis s'est tu,
Chanter la cigale sonore.

. . . .

La terre fut jadis Cérès, Alma Cérès,
Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts,
Et je l'entends qui dit encore:
Fils, je suis Demeter, la déesse des dieux,
Et vous me bâtirez un temple radieux
Sur la colline Callichore.

Victor Hugo touche aux éléments, il les comprend, il leur parle, il en est un lui-même; aussi leur immensité n'a pour lui aucun secret. C'est bien le génie livré à la nature, et qu'elle a pris pour confident et pour grand prêtre. Le *Titan* nous a rappelé le *Satyre* de l'ancienne *Légende*, mais, au lieu des bruissements de feuillages et de sources, des murmures d'insectes et d'oiseaux, de cet enveloppement de nature mouillée, chantante, vivante que secoue le Satyre au seuil de l'Olympe assemblé, nous avons ici le voyage du Titan sous les prisons de rocs où il se débat, et toute l'horreur de l'ombre pesante, insoulevable, dont s'irrite sa soif de clarté.

Par moments, il s'arrête, il écoute, il entend
Sur sa tête les dieux rire, et pleurer la terre.

. . . .

Et tout ce qu'il faut taire,
Il l'aperçoit. La fin de l'être et de l'espoir,
L'inhospitalité sinistre du fond noir,

Le cloaque où plus tard crouleront les Sodomes,
Le dessous ténébreux des pas de tous les hommes,
Le silence gardant le secret. Arrêtez!
Plus loin n'existe pas! L'ombre de tous côtés!
Ce gouffre est devant lui. L'abject, le froid, l'horrible,
L'évanouissement misérable et terrible,
L'espèce de brouillard que ferait le Léthé,
Cette chose sans nom, l'univers avorté,
Un vide monstrueux où de l'effroi surnage,
L'impossibilité de tourner une page,
Le suprême feuillet faisant le dernier pli !

Le plus beau, c'est l'écartement subit des régions sombres :

Devant cette lumière,
Brusque aveu d'on ne sait quel profond firmament.

Il y a là pour le lecteur un éblouissement, un éclair qui dure.

La *Ville disparue* raconte la bataille de l'eau contre l'homme, la révolte du courant contre les digues asservissantes ; rien de plus complètement fort que la description de la ville avant son engloutissement. C'est un emportement de couleur asiatique. Cela est fait avec tout ce que l'on sait de grand des cités mortes, tout ce que le sable des déserts, la mer montante ont englouti sans retour ; il nous a semblé voir la Carthage de Salammbô em-

portée sur l'élan des rimes dans un horizon de rêves et de splendeurs passées.

Donc cette ville était toute bâtie en briques.
On y voyait des tours, des bazars, des fabriques,
Des arcs, des palais pleins de luths mélodieux
Et des monstres d'airain qu'on appelait les dieux.
Cette ville était gaie et barbare ; ses places
Faisaient par leurs gibets rire les populaces ;
On y chantait des chœurs pleins d'oubli, l'homme étant
L'ombre qui jette un souffle et qui dure un instant;
De claires eaux luisaient au fond des avenues ;
. . . .
Les vautours se posaient, fouillant du bec leurs plumes,
Sur les temples, sans peur d'être chassés, sachant
Que l'idole féroce aime l'oiseau méchant ;
. . . .
Mais un jour l'Océan se mit à remuer.
. . . .
Si bien qu'un soir, à l'heure où tout semble frémir,
A l'heure où, se levant comme un sinistre émir,
Sirius apparaît et, sur l'horizon sombre,
Donne un signal de marche aux étoiles sans nombre ;
Les nuages qu'un vent l'un à l'autre rejoint
Et pousse, seuls oiseaux qui ne dormissent point,
La lune, le front blanc des monts, les pâles astres
Virent soudain maisons, dômes, arceaux, pilastres,
Toute la ville, ainsi qu'un rêve en un instant,
Peuple, armée et le roi qui buvait en chantant,
Et qui n'eut pas le temps de se lever de table,
Crouler dans on ne sait quelle ombre épouvantable.

Et lorsque, changeant d'inspiration, Victor Hugo transporte ces combats, ces agitations puissantes, ces forces vives dans le cœur de l'homme, le spectacle qu'il en donne est au moins aussi intense et aussi pur. Quelle impression profonde laisse, par exemple, la lecture des *Bannis*, et le superbe dialogue en vue des plaines vastes qu'emplit le tumulte des guerres lointaines, entre Cynthée et Méphialte.

Avec le *Romancero du Cid*, *Welf*, *Castellan d'Osbor Masferrer*, *Gaïffer-Jorge*, le poète revient à l'histoire héroïque qu'il affectionne et qu'il traite à la façon des chansons de geste; car, si tout génie contient un prophète, il trouve aussi en lui l'écho des temps écoulés. Les sites mêmes dépeints dans ces épopées ont la sauvagerie d'une date lointaine : des bourgs bâtis sur des précipices, des ponts-levis jetés sur des torrents; c'est l'aire, c'est la tannière, l'abri du seigneur fauve dont le peuple est la victime et la proie. Nous essayerons de raconter l'*Aigle du casque*, une des merveilles du livre :

Tiphaine est dans sa tour que protège un fossé.
Debout, les bras croisés, sur la haute muraille,
Voilà longtemps qu'il n'a tué quelqu'un. Il bâille.
Dix ans, cela suffit pour que les chênes verts
Soient d'une obscurité plus épaisse couverts.
Dix ans, cela suffit pour qu'un enfant grandisse.

Cet enfant, c'est Jacques, le petit-fils du comte Sthathaël, qui a juré à son aïeul de tuer Tiphaine,

Le lord sauvage des forêts;
Pas un loup n'oserait l'approcher de trop près.
Il s'est fait un royaume avec une montagne ;
On le craint en Écosse, en Northumbre, en Bretagne.
On ne l'attaque pas tant il est toujours seul;
Être dans le désert, c'est vivre en un linceul.
Il faut pire. Est-il prince? est-il né sous le chaume?
On ne sait; un bandit qui serait un fantôme,
C'est Tiphaine; et les vents, et les lacs, et les bois
Semblent ne prononcer son nom qu'à demi-voix.

Tiphaine, provoqué par Angus, les deux adversaires réunis en champ clos, l'un tout jeune, l'autre dans la force de l'âge, le combat commence et la fougue de Jacques l'adolescent se heurte d'abord à l'impassibilité farouche du terrible lord. Immobile, muet, celui-ci semble railler sa faiblesse, puis tout à coup :

Il leva sa visière,
Eut un rugissement de bête carnassière,
Et sur le jeune comte Angus il s'abattit
D'un tel air infernal que le pauvre petit
Tourna bride, jeta sa lance et prit la fuite.

Alors commence une poursuite qui franchit les bruyères et les précipices, retentit sur la terre mate

de la forêt, s'éclabousse aux ruisseaux qu'elle traverse. Emporté par sa fuyante terreur, Angus va droit devant lui, et Tiphaine, sans se laisser arrêter ni fléchir d'abord par un vieillard vénérable, puis par une procession de nonnes en voiles blancs, une mère nourrice avec son enfant dans ses bras, tous le suppliant pour qu'il laisse la vie au tremblant gibier qu'il pourchasse, le suit dans le vent de sa folle course, et l'attend au fond d'une ravine où il le tue sans merci.

Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque
Et qui, calme, immobile et sombre l'observait,
Cria : « Cieux étoilés, montagnes que revêt
L'innocente blancheur des neiges vénérables,
O fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,
Je vous prends à témoin que cet homme est méchant. »
Et cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,
Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,
Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine ;
Il lui creva les yeux ; il lui broya les dents ;
Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents
Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,
Le jeta mort à terre et s'envola terrible.

Quelle superbe fin ! et quelle idée de poète que ce châtiment ailé qui frappe, s'acharne et fuit ensuite, ne laissant pas même au meurtrier l'honneur d'un symbole à son front.

La *Paternité* se rapporte à ces hautes inspirations :

Le père a souffleté le fils.
Tous deux sont grands.

Et l'auteur commence le portrait de ces deux hommes, énumère leurs exploits ou leurs vertus sauvages, puis termine ainsi :

Le fils n'est pas un chef vulgaire ;
Mais le père a souvent pardonné dans la guerre,
Ce qui fait que le père est le plus grand des deux.

Le fils, lui, n'oubliera pas le soufflet reçu :

J'ai droit à la colère à mon âge. L'offense,
Tombant du père au fils, est la fin de l'enfance.

Il s'éloigne, va cacher sa honte, et Jayme, lorsqu'il l'a vu partir, descend dans la crypte où dort son père, l'aïeul dès longtemps disparu. Alors commence une magnifique confession de cet homme à celui dont il porte le nom, une imploration vers cette autorité paternelle dont rien ne peut sortir d'offensant parce qu'on la sait toute-puissante, voisine de l'autorité de Dieu. Il supplie, il pleure, il demande à la statue rigide un pardon, un conseil, même un châtiment ; oui, qu'elle lui rende l'affront fait à Ascagne, mais qu'il la sente attentive au-

dessus de sa douleur, animée par le long aveu qu'il vient de faire.

Et la fin touche au sublime, quand le poète raconte :

Le vieux héros sentit un frisson sur sa joue,
Que dans l'ombre, d'un geste auguste et souverain,
Caressait doucement la grande main d'airain.

Jean Chouan, le *Cimetière d'Eylau* appartiennent à cette veine héroïque; la concision de ces deux poèmes, leurs proportions bien graduées et théâtrales en font des récits d'une grande allure.

La pièce intitulée : *Après les Fourches-Caudines*, s'anime, en outre, d'un sentiment intime, d'une tristesse grandiose et communicative. Un peu plus loin, les *Sept merveilles du monde*, monuments d'orgueil ou de cruauté, entassements de pierres, larges coulées d'airain, marbres sans tache, lumières trahissant l'ombre et l'horreur des flots, revendiquent tour à tour la plus haute place ou la plus longue durée. Outre sa tendance philosophique, ce long poème en sept parties contient des vers admirables, et ces descriptions dont Victor Hugo a le secret, qui font frissonner la pensée sur l'immobilité des choses. Avec lui le marbre palpite, la mer parle, l'étoile regarde, et cette activité de tout met dans son vers un mouvement miraculeux.

Mais tout livre d'Hugo contient parmi ses pages

robustes un feuillet rose teinté d'enfance et d'aube, et que lecteur entr'ouvre avec un tremblement d'attente et de joie. Cette fois, *Petit Paul*, la *Voix d'un enfant d'un an*, *Guerre civile*, *Question sociale*, appartiennent à cette partie du génie du poète qui, dans le monument de sa gloire, figurera les guirlandes d'Amours, les trophées de fleurs, les anges ailés dont s'allègent les plus sévères frontons. Gazouillements inarticulés, syllabes tronquées où il semble qu'une petite âme nouvelle et trop pressée raconte des secrets de Paradis, illusions des cœurs naïfs, grandes comme l'ignorance et tout l'avenir d'une vie d'homme, tendresses étreignantes et fragiles autant que ces petits bras qui serrent si fort étant si courts, tout ce que l'enfance a de larmes dans la clarté de ses yeux, de sourires dans la pureté de sa bouche entr'ouverte, Victor Hugo l'a exprimé et dans une langue faite pour ce sujet exceptionnel, où son vaste élan se resserre, se maintient, arrive à la précaution d'une étreinte de grand-père, au respect attendri de je ne sais quel saint gigantesque, soulevant l'enfant dans ses bras pour lui faire passer un ruisseau.

Maintenant, pour terminer cette étude si rapide et peut-être trop longue, où nous avons essayé de dépeindre l'ensemble de la *Légende des siècles*, nous n'avons plus à parler que de ces pièces pensives et profondes : *Abîme*, l'*Épopée du ver*,

Clartés d'âme, la *Comète*, où il semble que le poète n'ait eu que la lumière pour inspiration et pour but. La lumière, rien que la lumière. Il la trouve dans chaque pierre qu'il frappe, elle jaillit entre les mots, elle monte là comme une aurore ou surgit allumée dans le parcours d'un astre. Après les poèmes héroïques, le choc retentissant des armes et des rimes, ces méditations sereines sont d'un fortifiant et pur effet ; le poète y semble l'intermédiaire entre quelque puissance occulte et nous-mêmes qui ne la comprendrions pas sans lui.

Cette splendeur calme, cette clarté exempte de tout nuage et qui peut être regardée parce qu'elle est plane, égale, il y a des ciels d'été, au couchant, qui la conservent après la magie des grands rayons. On ne voit plus d'où vient le jour partout épandu ; la rivière est blanche, l'horizon distinct jusqu'aux plus petits arbres dressés sur son arête ; les routes éteintes, encore fumantes de l'ardente chaleur de juillet, sont visibles même à leurs confins, et l'heure est si exceptionnelle, si rare dans son émotion lumineuse, qu'on se croirait transporté en dehors du temps et des saisons parmi l'atmosphère supérieure où les corps se transfiguraient pour les ascensions miraculeuses.

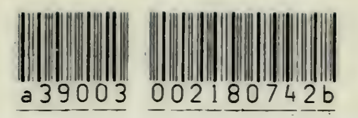
TABLE DES MATIÈRES

L'ENFANCE D'UNE PARISIENNE

NOTES ET IMPRESSIONS

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.


a39003 002180742b